U d'/of OTTAWA
39003004602248

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

15-1-1950

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/oeuvresdehenride01rg

ŒUVRES

DE

HENRI DE RÉGNIER

ŒUVRES

DE

HENRI DE RÉGNIER

LES MÉDAILLES D'ARGILE

LA CITÉ DES EAUX

PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Quarante-neuf exemplaires sur vélin d'Arches, numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

220

PQ
2635
.E34
1913
V. 1

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

LES MÉDAILLES D'ARGILE

A LA MÉMOIRE

D'ANDRÉ CHÉNIER

J'ai feint que les Dieux m'aient parlé;
Celui-là ruisselant d'algues et d'eau,
Cet autre lourd de grappes et de blé,
Cet autre ailé,
Farouche et beau
En sa stature de chair nue,
Et celui-ci toujours voilé,
Cet autre encor
Qui cueille, en chantant, la ciguë
Et la pensée
Et qui noue à son thyrse d'or
Les deux serpents en caducée,
D'autres encor...

Alors j'ai dit : Voici des flûtes et des corbeilles,
Mordez aux fruits;
Écoutez chanter les abeilles
Et l'humble bruit
De l'osier vert qu'on tresse et des roseaux qu'on coupe.
J'ai dit encore : Écoute,
Écoute,
Il y a quelqu'un derrière l'écho,
Debout parmi la vie universelle,
Et qui porte l'arc double et le double flambeau,
Et qui est nous
Divinement...

Face invisible ! je t'ai gravée en médailles
D'argent doux comme l'aube pâle,
D'or ardent comme le soleil,
D'airain sombre comme la nuit;
Il y en a de tout métal,
Qui tintent clair comme la joie,
Qui sonnent lourd comme la gloire,
Comme l'amour, comme la mort;
Et j'ai fait les plus belles de belle argile
Sèche et fragile.

Une à une, vous les comptiez en souriant,
Et vous disiez : Il est habile;
Et vous passiez en souriant.

Aucun de vous n'a donc vu
Que mes mains tremblaient de tendresse,
Que tout le grand songe terrestre
Vivait en moi pour vivre en eux,
Que je gravais aux métaux pieux,
Mes Dieux,
Et qu'ils étaient le visage vivant
De ce que nous avons senti des roses,
De l'eau, du vent,
De la forêt et de la mer,
De toutes choses
En notre chair,
Et qu'ils sont nous divinement.

MÉDAILLES VOTIVES

DÉDICACE

Tu poursuis, en chantant, dans la glaise et l'argile,
Pour lui rendre à jamais la forme où tu le vois
Qui rôde en ta pensée et s'esquive à ta voix,
Un fantôme furtif qui fuit ton pouce agile.

La figure s'ébauche indécise et fragile
Dans la terre féconde où la cherchent tes doigts,
Car, encore secret et visible parfois,
Le sourire est déjà dans la matière vile.

Parfois une déesse éclôt de tes mains fraîches...
Puis tu fouilles le sol du tranchant de ta bêche
Jusqu'à ce que l'airain ait rencontré l'airain,

Et la glèbe, souvent, que ton labeur entaille,
Te livre, intact au bronze ou fruste en la médaille,
Quelque dieu toujours jeune et longtemps souterrain.

LE FEU

Rentre. Je ne vois plus ton visage. Rentrons.
Il est trop tard déjà pour s'asseoir au perron
Où la mousse est humide et la pierre mouillée.
La serrure tend à nos mains sa clef rouillée;
La porte s'ouvrira toute grande pour nous
Avec un bruit d'accueil que le soir fait plus doux;
Plus tard le gond rétif et le loquet rebelle
Grinceraient, car toute demeure garde en elle,
Taciturne, invisible et qui vit en secret,
Une âme que l'on blesse ou que l'on satisfait.
Obéis à son ordre et cède. Sois pieuse
A cette âme éloquente, humble et mystérieuse
Qui t'appelle. Sais-tu si quelque esprit divin
N'habite pas la pierre où se tourmente en vain
Son angoisse? Es-tu sûr encore qu'il ne vive
Plus rien de l'arbre dans la poutre et la solive
Qui craquent sourdement et semblent s'étirer?
Quelqu'un t'attend dans l'ombre et te regarde entrer.

Va vers lui. L'âtre clair ébauche dans son rire
Équivoque le masque à demi d'un Satyre
Qui se crispe, s'efface et soudain reparaît.
Ce tison rouge, c'est sa bouche qui rirait;
Cette flamme lui mit aux tempes deux oreilles;
La bûche chante avec un bruit rauque d'abeilles
Et le feu, tour à tour, gronde et murmure et tord
Des pampres embrasés autour des cornes d'or.
La figure sylvestre, indécise et camuse,
Tour à tour, se recule et, tour à tour, s'accuse.
La voici qui s'éteint, la voici qui décroît
Et qu'il n'en reste plus, éparse devant toi,
Qu'un peu de cendre grise où rougeoie une braise;
Les abeilles ont fui et la ruche s'apaise,
Mais, si tu veux revoir le masque qui t'a ri
Et que l'essaim bourdonne innombrable, il suffit,
Pour les faire sortir de la flamme nouvelle,
De jeter à la cendre où couve l'étincelle,
Une à une, dans l'âtre, en offrande au Sylvain,
Des écorces de hêtre et des pommes de pin.

PUELLA

Plains-moi, car je n'eus rien à donner à l'Amour,
Ni fleurs de mon Été, ni fruits de mon Automne,
Et la terre où naquit mon destin sans couronne
N'a pas porté pour moi la rose ou l'épi lourd.

Les Fileuses qui font nos heures et nos jours
N'ont pas tissé non plus, pour que je la lui donne,
La tunique fertile où, naïve Pomone,
La vierge de ses seins sent mûrir le contour.

Je n'ai pu même offrir à ta divinité
La colombe de ma chétive nudité,
Car ma chair sans duvet n'eût pas tiédi ta main.

Amour ! tends-la au moins à l'obole fragile
Et prends cette médaille où, profil enfantin,
Mon visage anxieux sourit à fleur d'argile.

LA PENSÉE

Ma pensée, au retour d'elle-même, s'incline
Et, souriante, arrache à son récent essor
La rapide sandale où vibre et tremble encor
L'aile double jadis qui l'a faite divine.

Elle a passé le fleuve et passé la colline,
Dormi dans la forêt et dormi dans le port
Et rapporte en ses yeux des songes d'ombre et d'or
Pleins du parfum des bois et de l'odeur marine.

Et, pesante qui marche ou légère qui vole,
Elle effleure en passant l'herbe que son pied frôle
Ou marque son pas lourd sur le sol du chemin.

Car, pour que son talon pèse ou se pose à peine,
Un dieu furtivement n'a pas lié en vain
La sandale terrestre à l'aile aérienne.

EFFIGIE DOUBLE

Dans une terre grise et pareille à la cendre
De ton cher souvenir voluptueux et tendre
Qui s'effrite incertain dans le vent du passé,
J'ai fait revivre ainsi ton visage effacé;
Le voici. Tu reviens du fond de ma mémoire
Où, dans l'ombre, tes mains ont cueilli la fleur noire,
Rose funèbre née en un jardin obscur.
Te voici. J'ai revu ta face au contour pur
Et j'ai fait onduler sur ton front qui les bombe
Tes deux bandeaux comme deux ailes de colombe,
Et pourtant j'ai laissé tes yeux à jamais clos.
O regret ! La caresse en vain de mes doigts chauds
Tenterait de rouvrir leur douceur endormie.
Mais le sourire qui, sur les lèvres unies
De ta bouche amoureuse, erre amoureusement
Encore, suffira, lorsque les doigts du temps
Briseront de nouveau la médaille fragile,
Pour que ta grâce garde à cette vaine argile

D'où ta face charmante aura fui sans retour
Une odeur de beauté, de jeunesse et d'amour
Qui fera, des débris de ton image aimée,
Une poussière d'elle encore parfumée.

✶

Non, ne regarde pas sa médaille; il y ment
Un visage amoureux, délicat et charmant
Qui, de ses yeux baissés et de sa belle bouche,
Te sourit, anxieux ou doucement farouche,
Et triste comme si, peut-être, au fond des bois
Errante, au crépuscule, une rose en ses doigts,
Elle écoutait, debout, parmi l'ombre incertaine,
Pleurer l'eau qui suffoque aux gorges des fontaines
Ou suivait, dans le vent qui la froisse aux cailloux,
Le bruit mystérieux, âpre, morose et doux
D'une feuille en son or frissonnante et séchée.
On dirait qu'elle écoute au fond de sa pensée,
Car l'Automne déjà semble lui parler bas
A l'oreille. Ami ! non ne la regarde pas,
Ne la regarde pas ainsi, ce n'est pas elle.
Et ce n'est pas ainsi, hélas ! qu'elle fut belle.
Si tu voulais tourner le revers, tu verrais
Sa véridique image et son visage vrai.

Admire. Dans ses yeux j'ai mis toute sa haine;
La vois-tu maintenant, rude, vile et hautaine
Et belle de l'orgueil de sa dure beauté,
Telle qu'à mon amour jadis elle a été,
Perfide, impitoyable et fourbement amère?
Mais, pour exorciser sa ruse et sa colère
Dont mon âme se trouble et se méfie encor,
D'elle, j'ai figuré cette tête sans corps
Afin que pour jamais sa cruelle effigie,
Goutte à goutte, saignât dans l'argile rougie.

ÉTÉ

La source fraîche abonde aux pieds nus de l'Été
Qui mire à ce miroir sa face qui s'y penche
Entre les fleurs de l'herbe et les fruits de la branche,
Couronne de jeunesse et de limpidité.

Je rêvais de chair moite où mord la volupté :
Pomme, contour de sein; poire, galbe de hanche,
Et je cherchais mon rêve au bruit où l'eau s'épanche,
Et l'argile cédait à mon pouce humecté,

Quand tu vins, curieuse, inquiète et farouche,
Nue et mordant un fruit qui jutait à ta bouche,
Sourire à mon travail et devant moi t'asseoir;

Et, comme la médaille était grande tout juste,
Faunesse, j'ai sculpté ton visage sans voir
A ton double sabot bifurquer l'ongle fruste !

L'EAU

Pas de nom fabuleux et doux qui le désigne;
Nulle Léda de bronze aux caresses du cygne
N'offre sa chair divine à qui s'unit un dieu;
Nul Dauphin ne se joue et prélude au milieu
De son onde à jamais intacte et solitaire
Et qui, toujours égale au marbre qui l'enserre,
S'arrondit et miroite en un cercle fermé.
Mes soirs silencieux ont longuement aimé
Ce bassin singulier, sans vasque, ni fontaine,
Où pas même ne semble une face incertaine
Apparaître, indécise et mystérieuse, au
Liquide et noir airain de sa médaille d'eau.

LA PRISONNIÈRE

Tu m'as fui; mais j'ai vu tes yeux quand tu m'as fui;
Je sais ce qu'à la main pèse ta gorge dure
Et le goût, la couleur, la ligne et la courbure
De ton corps disparu que mon désir poursuit.

Tu mets entre nous deux la forêt et la nuit;
Mais, malgré toi, fidèle à ta beauté parjure,
J'ai médité ta forme éparse en l'ombre obscure
Et je te referai la même. L'aube luit;

J'y dresserai le bloc debout de ta statue
Pour en remplir l'espace exact où tu fus nue.
Captive en la matière inerte, désormais,

Tu t'y tordras muette et encor furieuse
D'être prise, vivante et morte pour jamais,
Dans la pierre marbrée ou la terre argileuse.

LA DANSE

Tu danses. Ce beau soir est triste autour de toi.
Les cyprès et les pins, seuls, sont verts dans le bois
Qui mêle aux bouleaux l'orme et les hêtres au frêne.
Leurs feuillages déjà par l'automne deviennent
Rouges d'un peu de poupre et fauves d'un peu d'or.
Tu danses. On dirait, à te voir, voir encor
L'été voluptueux étirer sa paresse
Onduleuse, quand, les yeux mi-clos, tu te dresses
Comme si tu voulais, de tes deux bras levés,
Arrêter au passage un songe inachevé
Vers lequel, tour à tour, tu te tournes, cherchant
Sa bouche amère ou douce en fuite dans le vent.
Tu danses; et toujours, silencieuse et vive,
Tu poursuis à jamais ce qui toujours s'esquive.
C'est l'automne déjà et les cyprès sont verts;
Et, sous un pin, assis, à tes rythmes divers
Ma flûte obéissante et fidèle longtemps
Hésite. Tu es lasse et ta danse m'attend
Incertaine, tandis qu'à tes pieds tourne encor
Un vol faible et léger de molles feuilles d'or.

LE BUVEUR

Petite la maison et vaste le cellier
Pour que l'outre ventrue et que l'amphore obèse,
Côte à côte, dans l'ombre, y reposent à l'aise;
Maçon, n'épargne pas la brique du potier.

Qu'un autre m'équarrisse, en ce beau chêne entier
Dont les rameaux miraient leur feuillage au Galèse,
La poutre, et qu'on l'ajuste ensuite à la mortaise;
N'épargnez rien, pas plus le bois que le mortier.

Toi qui sais imiter les figures humaines,
Dans la glaise, fais-moi pareil au vieux Silène
Ivre et comme lui barbouillé de lie, et prends

La terre la plus rouge et la plus savoureuse
Pour qu'on voie, au-dessus de la porte, en entrant,
Mon image avinée en l'argile vineuse.

LA COURONNE

Lasses du long chemin, et la tête baissée,
Silencieusement, dans l'ombre, mes Pensées,
Une à une, vers moi reviennent de la vie
Où toutes, à l'aurore, elles étaient parties.
Les voici, elles sont debout, au crépuscule,
Devant moi, et chacune en tressaillant recule
Lorsque je la regarde au visage, et ses yeux
Se détournent pour fuir mon regard anxieux
Qui retrouve, debout et la tête baissée,
Celles qui furent, familières, mes Pensées.
Ce sont elles; j'entends encor leurs pas lointains
Qui jadis m'ont quitté pour suivre le chemin
Qui descend, à travers les heures, vers la vie...
Qu'avez-vous fait? Ta coupe est-elle enfin remplie,
O Toi qui voulais boire aux fontaines vivantes?
Mais non, sa main est vide et sa lèvre est brûlante

Et, du geste, elle montre à ses pieds devant elle,
Ironique risée à sa soif éternelle,
Des débris de cristal et des morceaux d'argile;
Et Toi, jadis si belle et sveltement agile,
A quel mauvais festin as-tu donc pris ta part
Que, la chair alourdie et les cheveux épars,
Tu chancelles d'ivresse en ta robe vineuse?
Va-t-en! Et Toi, dis-moi la douleur qui te creuse
La joue ainsi? Pourquoi crispes-tu tes deux mains
Mystérieusement dans l'ombre sur ton sein,
Pour cacher le serpent par qui, de veine en veine,
Coule en ton âcre sang le venin de la haine?
Et Toi qui visitas l'Orgueil, qu'apportes-tu?
Cette pourpre en lambeaux et ce sceptre tordu.
Et Toi encor qui ris, et, de sueur couverte
D'être allée au Désir avec tes mains ouvertes,
Reviens de son étreinte enivrante et farouche
Lacérée à la face et mordue à la bouche?
Hélas! qu'avez-vous fait de moi, ô mes Pensées?
Hélas! qu'avez-vous fait de vous, ô mes Pensées?
Mais Toi qui partais chaste, ô Toi qui partais nue
Et seule de tes sœurs ne m'es pas revenue,
C'est vers Toi, à travers moi-même que j'irai.
Tu es restée au fond de quelque bois sacré
Assise solitaire aux pieds nus de l'Amour

Et, taciturne, vous échangez, tour à tour,
Toi te haussant vers lui et lui penché vers Toi,
Une à une, les fleurs divines dont vos doigts,
Qui d'un geste alterné les prennent et les donnent,
Tressent pour vos deux fronts une seule couronne.

LE MARAUDEUR

Comme il pillait la ruche et dévastait la treille,
Volait le fruit de l'arbre et l'outre du cellier,
Plus d'un aurait, cruel au faune familier,
Tendu le lac qui guette ou le piège qui veille.

Mais moi, maître clément du vin et de l'abeille,
Sans bâton pour le battre et pour le houspiller,
Un soir qu'il visitait le cep et l'espalier,
J'ai pris le maraudeur par le bout de l'oreille.

Il était roux, velu, penaud et sur sa face
Camuse se mêlait la peur à la grimace;
Il soufflait bruyamment et ne regimbait pas;

Et, tout en le menant par l'enclos, de la sorte,
Dans l'ombre, j'entendais piétiner sur mes pas
L'ongle d'un sabot sec parmi les feuilles mortes.

LA FILEUSE

Fileuse ! L'ombre est tiède et bleuâtre. Une abeille
Bourdonne sourdement dans le jour qui s'endort,
Et ton rouet se mêle à cette rumeur d'or
Ailé qui peu à peu s'engourdit et sommeille.

Il est tard. C'est le soir. Le raisin à ta treille
Pend et sa grappe est mûre à l'essaim qui la mord,
Mais, pour la vendanger demain, il faut encor,
Avant que vienne l'aube et que le coq s'éveille,

Que j'aie en cette argile obéissante et douce
Arrondi de la paume et façonné du pouce
Cette amphore qui s'enfle entre mes mains obscures,

Tandis que mon labeur écoute autour de lui
Ton rouet imiter de son rauque murmure
Quelque guêpe invisible éparse dans la nuit.

VIA

Puisque la terre est noire et le fleuve d'argent
Et que la rose meurt sous les griffes du vent
Qui l'effeuille dans l'ombre où saigne, goutte à goutte,
Le parfum de son âme et l'odeur de sa pourpre,
Pars. Le sel d'une larme a séché sur ta joue.
Le clair fleuve d'argent sanglote bas et noue
Des îles d'osier vert et de jaunes roseaux
En corbeilles de fleurs entre les pleurs des eaux,
Car l'onde a fui toujours et n'est pas revenue.
La rose merveilleuse et la blanche statue,
L'une s'effrite en poudre et l'autre coule en sang !
Baise la double bouche éphémère, ô Passant !
La nuit doit être longue avant l'aurore fraîche;
Le vent amer est fait d'épines et de flèches,
Va ! mais la route est dure et le chemin est long.
La ronce griffe; le serpent mord au talon,
Et, puisqu'il faut partir, au moins, et jusqu'au jour,
Demande au souvenir et demande à l'amour,
Pour que ton pas se guide à ta main étoilée,
La lampe inépuisable et la sandale ailée.

CHRYSILLA

Lorsque l'heure viendra de la coupe remplie,
Déesse, épargne-moi de voir à mon chevet
Le Temps tardif couper, sans pleurs et sans regret,
Le long fil importun d'une trop longue vie.

Arme plutôt l'Amour; hélas! il m'a haïe
Toujours et je sais trop que le cruel voudrait
Déjà que, de mon cœur, à son suprême trait,
Coulât mon sang mortel sur la terre rougie.

Mais non! que vers le soir en riant m'apparaisse
Silencieuse, nue et belle, ma Jeunesse!
Qu'elle tienne une rose et l'effeuille dans l'eau;

J'écouterai l'adieu pleuré par la fontaine
Et, sans qu'il soit besoin de flèches ni de faulx,
Je fermerai les yeux pour la nuit souterraine.

TIMANDRE

Voici la maison blanche où vécut jusqu'au soir
Du long jour studieux qui fut toute sa vie
Timandre qui, jadis, dans la glaise asservie,
Modela cet hermès qu'hier je t'ai fait voir.

Entre. Pousse la porte et tais-toi; l'âtre est noir.
Voici le banc de hêtre et la dalle polie
Où sa grave tristesse ou sa joie éblouie,
Chaque matin, dès l'aube, au travail vint s'asseoir.

C'est là que patient, pensif et solitaire,
Il fit vivre pour nous le songe en la matière.
Incline-toi, des dieux l'ont souvent visité.

Tu chercherais en vain le tombeau de Timandre
Si la Gloire en secret n'eût, pieuse, sculpté
L'urne d'argile rouge où reposât sa cendre.

LA MÈRE

Prends garde, jeune mère, à l'enfant que tu portes.
Evite la ruelle et ne t'arrête pas,
Avec lui qui sommeille ou rit entre tes bras,
A l'angle de la place ou sur le seuil des portes.

Suis le sentier. Crois-moi. Il vaut mieux que tu sortes
De la ville et marcher doucement, pas à pas,
Le long de cette haie où tu respireras
Aux jardins qu'elle clôt l'odeur des roses fortes.

Il est, plus loin, des lieux tranquilles, ce vieux temple
En ruine où le temps a fait croître plus ample
Le lierre rampant sur les dalles qu'il rompt...

Assieds-toi en chemin devant le soir qui tombe
Et montre à cet enfant dont les jours passeront
La borne de la route et la stèle des tombes.

LA RONCE

Tu n'auras pas en ma pensée un clair tombeau
De marbre solitaire et pur, au bord de l'eau
Qui mirerait ton Ombre en pleurant ta mémoire;
Je ne planterai pas, pour embaumer la gloire
De ta beauté qui dans sa cendre ici repose,
Le rosier jamais las d'épanouir ses roses
Dont le pieux parfum attire vers la Mort
Le poète qui passe et les abeilles d'or.
Non ! à ton souvenir méchant je dresserai
Une stèle d'argile sèche ou d'âpre grès
Sur qui, seuls visiteurs que ton Ombre apprivoise,
Rampent la fourbe guêpe et la ronce sournoise.

L'OISIVE

Ni tisseuse de lin, ni fileuse de laine...
La quenouille, le dé, l'aiguille ou le fuseau
Ne les sculpte aux parois de mon jeune tombeau,
Car ma vie en ses jours fut paresseuse et vaine.

Pour que ton souvenir me suive et se souvienne,
Lui faut-il le rouet, l'aiguille et le fuseau?
Pense au passé charmant où mon corps était beau.
Ni fileuse de lin, ni tisseuse de laine!

Non! je n'ai pas ourdi mes oisives années,
Laborieusement, parmi leurs fleurs fanées;
Le vent les dispersa dès l'aurore, et, là-bas,

Regardes-en flotter, déjà presque invisibles,
Au fond de ta mémoire et à tes yeux ingrats,
Les souples fils errants qu'emporte l'air flexible.

LA BELLE ANNÉE

Tu récoltes l'Été et tu cueilles l'Automne.
Que le vin écarlate écume dans la tonne,
Que le blé s'amoncelle et déborde au boisseau,
Dans la grange poudreuse ou dans le noir caveau
C'est du soleil qui chante ou du soleil qui dort !
La vendange est ta pourpre et la moisson ton or,
O belle Année, et te voici, blonde et vermeille
Du reflet des épis et du sang de la treille.
Salut ! et, pour la coupe pleine et pour le pain,
Reçois, faite de terre et non de sombre airain
Où l'effigie obscure en sa nuit semble éteinte,
Cette médaille ardente avec ta face empreinte
Qui, vivante, y sourit, délicate et laurée,
Dans l'argile sanguine où je l'ai figurée.

L'OUVRIER

Longtemps, dans la clarté, j'ai vu tes mains agiles,
D'un doigt ingénieux et d'un pouce savant,
Tresser le souple osier et médailler l'argile.

Le jonc flexible, vert, anxieux et vivant
Gémissait de courber sa tige harmonieuse
Encor du bruit de l'eau sur qui passe le vent.

J'ai vu naître à ton gré, toujours silencieuse,
L'image qui riait ou flottait, tour à tour,
Dans la terre sanguine ou dans la glaise ocreuse.

Le soir, plus prompt déjà, déjà chasse le jour;
Ta corbeille pesante est pleine de médailles,
Et l'automne plus fraîche a roidi tes doigts gourds;

Le vieux rosier qui rampe et monte à la muraille
Fait fleurir tristement au toit de ta maison
Une dernière rose en l'or givré des pailles.

Mets la bûche au foyer et la flamme au tison;
L'automne t'avertit de l'hiver; l'hirondelle
A cherché le soleil derrière l'horizon;

Mais, avant de rentrer à l'âtre qui t'appelle,
Tu veux fixer encor par un dernier labeur
Un songe passager dans l'argile fidèle.

C'est bien; dans sa tristesse ou dans sa fauve ardeur,
Fais sourire ou pleurer le profil ou la face
De celles dont l'amour a dormi sur ton cœur.

La ronde langoureuse où leur beauté s'enlace
Se noue autour de toi en se tenant les mains,
Et chacune par toi va revivre en sa grâce.

Qu'importe maintenant l'hiver! si tu le crains
N'as-tu pas pour charmer sa saison ténébreuse
Tout le printemps qui rit en ses jeunes matins?

Laisse l'argile froide et la glaise frileuse
Se gercer sous le gel où durcit le sol nu
Que dessèche le vent et que l'averse creuse.

La terre va dormir, lourde de l'an vécu
Pour que ses fleurs d'été fussent ses fruits d'automne,
Et son flanc saigne encor du soc qui l'a mordu;

La neige étalera sa blancheur monotone
Pour engourdir sa paix et son obscur repos
Sur qui le vol épars des flocons tourbillonne,

Jusqu'au jour merveilleux où le printemps nouveau
Fera dans sa torpeur courir de veine en veine
Le sang fluide et clair de ses tièdes ruisseaux.

Une sueur d'argent emperle sa peau saine,
La voici qui palpite et s'étire au soleil,
Et les sources en fleurs fument dans son haleine;

L'aurore en la touchant empourpre son réveil;
Alors, prends-la, vivante entre tes mains hardies,
Et, debout en chantant dans le matin vermeil,

Sculpte avec des doigts d'or son argile rougie.

MÉDAILLES AMOUREUSES

LA TRACE

La terre fut docile à ton double métier,
L'argile au médailleur et la glaise au potier,
Mais ton labeur est vain de façonner encore
Et la hanche de l'urne et le flanc de l'amphore
Et de gonfler la panse et d'amincir le col.
Que tes mains sans regret laissent choir sur le sol
Le vase rouge et noir où ta pointe figure,
Sur la courbe rondeur que le feu rendra dure,
Un entrelacement de feuilles et de fruits !
Que te sert, au bûcher qui flambe dans la nuit,
Debout et sans repos jusqu'à l'aube, d'attendre
L'heure mystérieuse et froide de la cendre
Pour l'enfermer dans l'urne au lieu d'offrir au vent
Ce que la Mort, hélas ! a laissé d'un Vivant?
Laisse le lait couler, en blanc flot, des mamelles
Aux bouches sans baisers qui sont faites pour elles;
Pourquoi vouloir rendre captifs le vin ou l'eau?
Pourquoi veux-tu donner longuement pour tombeau
Le ventre de l'amphore à l'onde des fontaines?

Toutes les choses sont éternelles et vaines
Et la grappe mûrit toujours neuve, chaque an;
Bois, jeune encor, le vin que l'automne nous rend,
Chaque fois qu'il rougit la vigne et qu'au soleil
Il fait lourde la grappe et le pampre vermeil.
La source est toujours prête à notre soif penchée
Pour y boire le flot de son onde glacée.
Considère la fuite et le retour des choses :
Une rose renaît quand s'effeuille une rose.
Ne cherche pas non plus à vouloir retenir
Longtemps, dans ta pensée et dans ton souvenir,
L'image exacte encor des lèvres fugitives
Dont tu sens à jamais que ta bouche fut ivre.
Dans la médaille nette et ronde de contour
Ne fixe pas la face errante de l'amour;
Abandonne le bronze et renonce à l'argile,
Car sa fragilité n'est pas assez fragile.
Où l'Amour a marché ne cherche pas sa trace.
Regarde-le venir et ris-lui quand il passe;
Le vois-tu beau, joyeux, éphémère et divin?
Mais ne te courbe pas le long de son chemin,
Tu risquerais ainsi de trouver, sur le sable
Où posèrent les pas du passant adorable,
Empreinte au sol encor l'ongle d'un bouc, au lieu
D'y suivre le talon et l'orteil nu du Dieu.

L'INFIDÈLE

Pour être nue aux bras d'un autre qui t'étreint
Qu'as-tu besoin encor de la robe pourprée
Qui, sous ses beaux reflets dont ta chair fut parée,
Faisait saillir ta hanche et dessinait ton sein?

Que ce collier rompu s'égrène grain par grain!
Que mon talon l'écrase en poussière dorée
Et brise le miroir où tu t'étais mirée,
Riante de mentir au cristal incertain!

Ecoute au sol grincer le tranchant de la bêche;
Dans la terre brûlante encore, aride et sèche
J'ai caché les débris de notre long amour;

Mais, au bas du cyprès où j'ai creusé sa tombe,
De la cime, j'entends depuis, j'entends toujours
Le sourd roucoulement de la même colombe.

LE SOMMEIL

Les draps frais ont séché sur l'herbe pour ton corps.
Une odeur de soleil, de rosée et de vent
S'y mêle et s'y confond en un parfum vivant;
Respire la prairie en eux éparse encor.

La chambre jusqu'au soir fut belle d'un jeu d'or
Aérien, subtil, délicat et mouvant.
Tu verras du soleil et des fleurs en rêvant;
Voici le crépuscule et la nuit sombre. Dors.

Il fait noir. Reste ainsi, les yeux ouverts; je sais
Que près de nous, tout bas, la grande rose s'est
Avec douceur et tout à coup épanouie!

Tu dors. Ton souffle égal soupire entre tes dents,
Et je sens palpiter la ténèbre éblouie,
Et l'ombre tout entière est pleine de printemps.

L'ARC

Il est venu vers toi pendant que tu dormais,
Et sur ton cher visage il a penché sans bruit
Sa lampe. Vois, l'Amour a visité ta nuit;
Tu n'auras pas en vain songé que tu l'aimais.

Voici l'aube. Un coq chante, et rien ne te dirait
A ton réveil, ô pâle enfant, que ce fut lui
S'il n'avait laissé choir, quand son pas s'est enfui,
Trois de ses flèches d'or qu'empourpre du sang frais.

C'est lui. Sa force aiguë et douce a visité,
Voluptueusement, dans l'ombre, ta beauté,
Et tu gardes visible en ta chair lumineuse

Le reflet transparent de sa lampe, et ton corps,
En sa langueur flexible et souple, semble encor
Imiter l'arc divin par sa courbe amoureuse.

L'IVRESSE

Tu viens de la fontaine, et je viens de la source.
Nous nous sommes, un jour, rencontrés sur la route,
Face à face, et tous deux nous portions à la main
Toi l'amphore de grès, moi l'amphore d'airain.
Et tu l'avais remplie en écartant d'un geste
Les roses dont l'été pare la borne agreste
D'où, continuelle et mélodieuse, l'eau
Sourd, fuit, s'épanche, rit, chante et coule tout haut;
Tandis que moi, parmi la ronce qui la garde,
Déchiré par l'épine et mordu par l'écharde,
J'avais puisé, là-bas, à genoux, durement,
Son onde taciturne et son cristal pesant.
Mais qu'importe la ronce et qu'importe la rose!
Tiédis le grès luisant et chauffe l'airain fauve,
Bon soleil, et rends-les tous deux comme de l'or.
Notre vie à jamais est pleine jusqu'au bord

Et sa double abondance à nos bouches incline
Son ivresse limpide et sa fraîcheur divine;
Et notre double amour, sur le même chemin,
Qui marche côte à côte en se tenant les mains,
Avant qu'au jour qui fuit succédât la nuit sombre,
Sur le sable brûlant n'a fait qu'une seule ombre.

SOIR

Dans le silence pur et dans l'ombre attentive,
Ecoute mollement couler le tiède bruit
Que font en s'effeuillant les roses d'aujourd'hui,
Et qu'en ton souvenir un parfum leur survive.

Une heure doit s'enfuir pour qu'une autre la suive
Et rapporte à son tour ce qu'emporte avec lui
Le temps irrésistible et fourbe qui s'enfuit
En tenant par la main l'heure qu'il rend furtive.

Regarde le beau vase arrondir, clair et vide,
Son urne transparente et son cristal limpide :
Sa déserte fraîcheur est douce pour tes mains.

L'inépuisable Amour a d'autres fleurs écloses,
Et tu souris encor, toi qui sais les chemins
De la source éternelle et des nouvelles roses.

PHILENIS ET EUCRATE

Le vent brusque à mon seuil souffla ma lampe haute,
Mais j'ai vu ton visage et je sais que c'est toi;
Viens vite sur le lit que deux corps font étroit;
L'amour va doucement nous coucher côte à côte.

Non, ne rallume pas la lampe, ô mon cher hôte!
Je sais quel voyageur j'abrite sous mon toit;
Sois patient, ne gronde point, écoute-moi
Délacer lentement ma sandale que j'ôte.

Ne sens-tu donc que l'heure amoureuse est venue
Où, peu à peu, pour toi, j'achève d'être nue?
Mais laisse encor qu'avant de m'étendre en tes bras

Mon geste ténébreux sans ombre sur le mur,
Au nocturne miroir où je ne me vois pas,
Passe un peigne invisible en mes cheveux obscurs.

LA PROMENADE

Je te donne cette heure; elle est à toi. Va-t'en.
Vis-la silencieuse et vis-la solitaire,
Et, pour un jour entier, sois à toi tout entière
Sans plus t'inquiéter de l'ombre où je t'attends.

Sois libre. Mon pas lourd, hélas! a trop souvent
Retardé ta jeunesse où tu marches légère
Dans le double sourire et la double lumière
De ce matin joyeux et de ton clair printemps.

Ce dur arbre tordu qui ressemble à ma vie
Abritera mon doute et ma mélancolie;
C'est là que j'attendrai venir le soir, heureux,

Si le vent, pitoyable à mon songe morose,
Des fleurs que tu cueillis, hélas! loin de mes yeux,
M'apporte le parfum et te laisse la rose.

AUBE D'AUTOMNE

Le cygne m'a guidé le long du fleuve clair.
Le chemin s'interrompt et le sentier se perd,
Mais la colombe douce et l'agneau lent qui bêle
M'ont conduit pas à pas et me furent fidèles,
Et, lorsque vint le soir, l'étoile s'est levée,
Solitaire, au détour de la route trouvée,
Et j'ai senti l'écho, à l'oreille, tout près,
M'appelant d'arbre en arbre à travers la forêt
Et que la source vive et la fraîche fontaine
Me parlaient, que le saule gris et le blanc frêne
Se penchaient pour me voir au-dessus de la haie...
Le doux vent m'apporta l'odeur des roseraies,
Le parfum des jardins et le goût des fruits mûrs,
Et l'espalier en croix et la treille du mur
Me firent signe aussi de marcher vers l'aurore.
Le ruisseau me riait de son courant sonore;

La ronce s'écartait, l'herbe devenait lisse;
Le caillou dévalait sur la pente complice,
Et la grotte, entr'ouvrant sa gueule, me dit : Entre!
Nymphe! je t'ai trouvée, en l'ombre, au fond de l'antre,
Debout et nue; et le jour vint et nous sortîmes
Et, là-bas, par delà les berges et les cimes
Du fleuve radieux et de l'âpre forêt,
Mystérieusement à qui tu souriais,
Nous voyions se mêler, dans le ciel rose et mauve,
Les cygnes de l'aurore aux colombes de l'aube.

TROIS SONNETS POUR BILITIS

Pour que la porte s'ouvre et te reçoive, Amour,
Ne viens pas, en prenant la forme et la figure
D'un jeune guerrier, beau sous l'airain et la bure,
Impérieusement y heurter d'un poing lourd.

Suis pour franchir le seuil un plus subtil détour
Et que l'œil qui te guette à travers la serrure
Voie en toi, égarée et lasse, à l'aventure,
Quelque fille des champs, de la ville ou du bourg.

Ne prends pas pour guider tes pas sur le chemin
La torche brusque. Non. Une lampe à la main,
Entre. Son rire est doux si rien ne l'effarouche;

Et bientôt tu verras, dans la chambre fermée,
Tour à tour acharnée ou soumise à ta bouche,
Bilitis amoureuse et Bilitis aimée.

★

Bilitis, pour louer l'Amour, tu as cueilli,
Sur le même rosier qui fleurit double et porte
L'une et l'autre en sa pourpre épanouie et forte,
Deux roses dont le sang en pétales jaillit.

Dans la coupe d'onyx que ton geste remplit
Aux deux amphores d'or qu'un esclave t'apporte,
Tu verses pour le dieu vers qui ta voix exhorte
Le vin du même cep en même temps vieilli;

Car l'Eros que tu sers dans l'Ile délicate
N'est pas celui qui veut l'étreinte disparate
Où la vierge succombe à l'amant musculeux;

Bilitis est pieuse à l'amour qui, comme elle,
Subtil en sa caresse et souple dans ses jeux,
Semble être dans une autre à soi-même fidèle.

✶

Mes Sœurs, notre jeunesse a mûri lentement
Sa grappe savoureuse à nos treilles rivales
Et nos jours que le Temps presse de ses sandales
Ont coulé comme un vin dont l'ivresse nous ment;

L'âge est venu, sournois, furtif, fourbe et gourmand,
Mordre et flétrir, hélas ! nos gorges inégales;
Notre vendange est faite et j'entends sur les dalles
Marcher le vigneron dans le cellier dormant.

Vous, ô mes Sœurs, je vois vos mémoires perdues
Vieillir poudreusement comme les outres bues,
Et moi, que visita la Muse aux ailes d'or,

Je resterai pareille à l'amphore embaumée
Où, captif aux parois qu'elle respire encor,
Vibre et rôde le vol d'une abeille enfermée.

L'AMOUR ET LE SOMMEIL

Sur le mur bleu de lune et jaune de soleil,
Côte à côte, on a peint l'Amour et le Sommeil,
L'un portant le flambeau, l'autre la lampe éteinte,
Et, jour à jour, le stuc s'écaille, le mur suinte,
Car la clepsydre est vide et la vie est passée.
Le sourire est plus pâle à la bouche effacée
Et je regarde, sans qu'à l'aurore il renaisse,
Le double emblème peint sur ton mur, ô Jeunesse !
Et, jaunes de soleil ou bleuâtres de lune,
Le sablier vide ses heures, une à une,
En silence, et, là-bas, je regarde toujours
Le Sommeil qui longtemps dormit avec l'Amour
Dont le flambeau fume, s'éteint et devient noir !
Et, peu à peu, au crépuscule, je crois voir,
Laissant traîner son aile au pavé qui l'effleure,
L'Amour las endormi près du Sommeil qui pleure.

LE PAS

L'Amour passe. Regarde, écoute, attends, espère;
Son pas mystérieux est partout en chemin
Et, visiteur du soir, du jour ou du matin,
Il sait ton seuil bruyant ou ton seuil solitaire.

Le voici. Devant lui, pour qu'il se désaltère,
Dispose sur la table où choisira sa main
La coupe de ta source ou l'outre de ton vin.
Il rira. Tu riras à ton tour pour lui plaire.

Dors en ses bras comme j'y dormis en pensant
Arrêter à jamais cet éternel Passant.
Il est debout déjà dans l'aube, et toi, tu dors,

Sans entendre tout bas se poser sur la dalle
Pour partir, et tandis que l'autre est nu encor,
L'un de ses pieds déjà chaussé de la sandale.

RENAISSANCE

Tu montes marche à marche et tu viens pas à pas,
Frôlant la dalle nue au fond du corridor,
Et ta main à la clef hésite et tarde encor
Et tu restes au seuil et respires tout bas;

La porte s'est ouverte et lente tu entras
Et avec toi le clair matin de vent et d'or,
Mais tu ne portais plus, reprise à l'amour mort,
La lampe qui le veille et ne l'éveille pas.

Je ne reconnais point ton visage penché
Vers moi; je ne t'ai pas reconnue, ô Psyché
Morose! ton sourire est si doux, et ton aile

Joyeuse ne s'alourdit plus d'un crêpe sombre,
Et j'ai compris enfin à te trouver plus belle
Que la beauté de l'aube est d'avoir été l'ombre.

LA BARQUE

J'ai rempli jusqu'au bord, de la poupe à la proue,
Des fleurs que tu cueillis en venant vers la rive,
Ma barque, et le blanc lys et la rose pensive
Se regardent fleurir dans l'onde, joue à joue.

Entre. Pose ton pied; assieds-toi là, dénoue
La sandale de cuir qui blesse ta chair vive
Et, comme un souvenir de la terre furtive,
Écoute les graviers que ton talon secoue.

Amour! tu t'es assis dans ma barque embaumée
Qui, sur les lents remous où rôde l'eau charmée,
Porte en elle, à la fois immobile et mouvante,

L'odeur du double Été qui nous isole en lui,
Sans savoir si la rive où le fleuve serpente
S'étire pour l'aurore ou s'étend pour la nuit.

LEVER DE LUNE

Tu m'as dit : Laisse cette argile
Où tu veux modeler pour moi
Ma médaille exacte et fragile.

Tu voudrais y faire à la fois
Sourire mes yeux et ma bouche
Tels qu'ils sont et que tu les vois.

Laisse cette terre, n'y touche
Plus, et que friable demain
Elle s'effrite sous ton pouce.

L'argile, le marbre et l'airain,
Pas plus que l'eau souple et mouvante,
Ne seraient mon visage vain,

Vaine est l'ébauche que tu tentes,
Car ma fugitive beauté
N'est vraiment belle que vivante.

Elle ne veut d'éternité
Que l'instant qui passe et l'emporte
Sur l'aile de la Volupté,

Et je la croirais déjà morte
Si je la voyais revivant
Dans cette terre qui la porte,

Lorsque, les pieds nus et devant
Toi qui me suis sur l'herbe fraîche,
Je marche debout dans le vent.

Le soir vient. Viens avec moi, laisse
Tout cela qui n'est pas ma chair.
Le temps fuit et la vie est brève.

Le jour est encore assez clair
Pour aller jusqu'au bout des chaumes
D'où l'on voit monter de la mer

La lune ronde, molle et jaune.

L'AVEUGLE

La Tristesse a pesé longtemps sur tes paupières
Du baiser de sa lèvre grave et du poids las
De sa bouche, et tes yeux qui ne souriaient pas
Restaient clos dans la nuit de ta face de pierre;

Et tu marchais ainsi aveugle à l'aube claire
Dans l'écho où de toi semblaient s'enfuir tes pas,
Et, dans ton âme sombre où tu errais, là-bas,
Les arbres se mouraient de l'étreinte du lierre;

Et, dans l'or doux des jours et l'argent des matins,
Tu ne voyais, hélas! sous tes pas incertains,
Ni les fleurs s'entrouvrir, ni voler les colombes.

Ni, dans le crépuscule ébloui de son sang
Qui saigne goutte à goutte où le pétale tombe,
Une rose divine en flamme dans le vent!

ÉCHO

L'eau de la mer a fait la couleur de mes yeux
Comme la rose a mis de la sienne à ta bouche,
Et, sur le sable blond où ton doux corps se couche,
L'or de l'algue est pareil à l'or de tes cheveux.

J'aime en toi le reflet des heures et des lieux
Et je suis, tour à tour, somnolent ou farouche,
Selon que l'Été las ou l'âpre Hiver embouche
Ses clairons durs ou ses roseaux mélodieux.

L'oiseau qui vole d'arbre en arbre est mon espoir;
Mon songe se regarde en la face du soir,
Et mon rire est le vent dans les feuilles, là-bas!

Je pense la saison et je pleure la pluie;
Le fleuve sait ma route et j'ai suivi mes pas
Dans l'écho qui marchait au-devant de ma Vie.

LE BOUQUET NOIR

Le nocturne jardin où le jour et l'été
Ont mûri l'espalier et fleuri la guirlande
Pour que le fruit trop lourd à la branche suspende
Le flexible poids d'or de sa maturité,

Le nocturne jardin au soleil exalté
S'apaise, fleur à fleur, et la rose appréhende
Le crépuscule lent qui l'ouvre toute grande
Jusques à se mourir de sa suavité.

Tout le jour, de la chambre, à travers la persienne,
Nous avons respiré l'odeur aérienne
Du jardin tiède encore où nous irons, ce soir,

Écouter les fruits mûrs, dans le silence las,
Qui tombent, et cueillir, dans l'ombre, un bouquet noir
A d'invisibles fleurs que nous ne verrons pas.

LA MUSE

La Muse à qui mes mains ont tressé, l'autre année,
Pour sa tête divine à mon geste inclinée,
La couronne flexible et le souple bandeau
Où j'ai mêlé la rose ardente et l'iris d'eau
Avec l'algue marine et le lierre des bois,
La Muse au front orné par l'amour de mes doigts
Des fleurs du vert printemps et de l'automne rousse,
Elle que je connus hautaine m'a dit, douce,
Souriant à demi dans l'ombre, lentement,
Puis plus haut peu à peu et debout dans le vent :
« Certes il sied, ô toi qui m'es humble et fidèle,
D'aimer la pourpre chaste où tu me trouves belle
Et qui tombe à longs plis égaux et qui s'étale
Jusques à mon orteil que montre la sandale
Et d'où sort noblement, d'un geste qui l'étire,
Mon bras cerclé de bronze et qui porte une lyre;
Mais ne vas pas au moins oublier qu'en secret
Mon corps inattendu quelquefois apparaît

Au cher passant pour qui ma robe alors s'entr'ouvre
Et que, sous le tissu glorieux qui les couvre,
Palpite ma beauté et frissonne ma chair.
Ne sais-tu pas, non plus, que la source et la mer
Sont faites pour baigner ma peau et que le vent,
Debout à mon côté, de ses ongles, souvent
A dénoué ma chevelure pour la tordre
Eparse, et que ma bouche odorante aime à mordre
Les fruits voluptueux qui parfument la nuit?
Et si, en m'appelant, dans l'ombre, tu me suis,
Au retour de l'aurore, en retrouvant en moi
Le sourire hautain qui dompte et le pli droit
De ma robe sacrée où je suis haletante,
Tu verras, à travers sa pourpre transparente
Dont j'apparais à tous orgueilleuse et vêtue,
Marcher devant tes yeux la Muse pour toi nue.»

MÉDAILLES HÉROÏQUES

LE CENTAURE

Moi le Thessalien, Centaure, homme et cheval,
J'ai bu le vin jailli de l'outre qu'on débouche;
La Nymphe à mon étreinte a crié, bouche à bouche,
Et mon galop sonna sur les pierres du val;

Le glaive du héros, au Combat Nuptial,
Marqua mon poitrail fauve et ma croupe farouche,
Et l'Épouse aux yeux clairs dont j'ai tenté la couche
Frôla sa toison nue à mon poil d'animal.

La Ménade en riant a bondi sur mon dos;
L'orgie en fleurs a peint de rouge mes sabots;
Le Satyre me rit et le Faune m'honore,

Mais l'Amour maintenant me mène par la main,
Et tous deux, à pas lents, nous cherchons, à l'aurore,
La pâle centaurée et la pomme de pin.

L'ALERTE

Prends la trompe de bronze et monte sur la tour.
Une aurore de sang à l'horizon hostile
Empourpre le pavé, le fronton et la tuile
Et sa lueur livide annonce un mauvais jour.

Penche-toi. A tes pieds s'élargit le contour
Du haut mur anguleux qui protège la Ville,
Et, saluant les dieux debout aux péristyles,
D'un grand geste muet lève le buccin lourd.

Pour que l'alerte épande aux quatre coins du ciel
Sa fanfare guerrière et son farouche appel,
Gonfle ta joue et mords de la dent le métal;

Mais, avant qu'en l'airain ta voix éclate et crie,
A plein souffle, et la bouche ouverte au vent natal,
Respire autour de toi l'air pur de la patrie.

LA STATUE

Tu ris, Enfant. La terre entre tes doigts heureux
S'effrite, coule et fuit de ta main qui se vide
Et, devant toi, debout en son bronze rigide,
Cette haute statue a souri à tes jeux.

Regarde. L'homme est calme et le cheval fougueux.
Une main hausse un glaive et l'autre tient la bride.
Le quadruple sabot au socle qu'il oxyde
Imprime aux quatre coins son pas silencieux.

Cet équestre Héros que sacre un laurier d'or,
Souviens-toi, quand plus tard tu le verras encor,
Que son sang a rougi le sol de la patrie,

Et que, muet présage à tes jeunes destins,
Il a levé sur toi à l'aube de ta vie
Le geste glorieux de son ombre d'airain !

LE CAPTIF

Moi que courbent le fouet et la rame servile,
Captif, ma tête est blanche et je songe à la Ville
Debout jadis et haute autrefois sur la mer.
La lame bat toujours le rivage désert
Où le sable marin reste mêlé de cendre;
Mais l'eau du Simoïs et l'onde du Scamandre
Ne désaltèrent plus ma bouche, et l'âpre vin
Du maître, à l'outre bu en secret, fait en vain
Chanter mon désespoir et rire ma tristesse,
Lorsque je crois encore en sa menteuse ivresse
Fouler le sol natal et toucher du talon
La pierre de la route et l'herbe du vallon
Et, quand à l'Occident l'or du soleil rougeoie,
Voir s'empourprer au ciel le fantôme de Troie!

LE RÉVEIL

La nuit lente s'en va peu à peu. J'ai rêvé
Un long songe de cris, d'angoisse et de colère...
Et l'ombre moins confuse est à peine plus claire,
L'aube à peine a bleui le mur et le pavé.

Hier encore pourtant le jour s'est achevé
Très doux et j'ai cueilli dans le bois solitaire
Pour cette urne de glaise et ce vase de verre
Cette rose arrondie et ce lys incurvé.

Mais, ce matin, le coq salue à pleine gorge
Une aurore enflammée où le feu de la forge
Matinale, déjà gronde, étincelle et luit;

L'enclume sonne au marteau dur, âpre vigile,
Et le glaive qu'il bat, à son robuste bruit,
Fait tinter le cristal et se fendre l'argile.

LA VILLE

Cette Ville bourdonne et vibre au soleil d'or.
Sa rue est large et claire et sa place est dallée;
Le vent des bois s'y mêle à la brise salée
Et l'odeur des jardins à la senteur du port.

L'aurore la réveille et le couchant l'endort;
On y chante, on y aime, et la nuit étoilée
Unit la chair suave à l'étreinte musclée,
Car la femme est voluptueuse et l'homme fort.

Mais à chaque âtre où brûle en la cendre un tison,
Comme pour rappeler hier à ceux qui sont,
Un lourd glaive suspend sa lame à quelque clou,

Et, fils d'une Cité que des héros ont faite,
Devant le socle où rit la Victoire debout,
Nul ne passe jamais sans retourner la tête.

L'ACCUEIL

Lorsque ton beau pied nu foula, divine Hélène,
Le rivage marin de la terre troyenne
D'où nous tendions les bras à Pâris de retour,
Un long cri de désir, de tendresse et d'amour
Monta dans l'air, du fond de nos rauques poitrines;
Et chacun ressentit alors la peur divine
Et le grave frisson d'avoir vu la Beauté.
O Joie ! Et savions-nous la sombre vérité :
Que le souffle léger de tes lèvres charmantes
Gonflerait sur les mers à leur proue écumantes
La voile belliqueuse et pousserait vers nous
La colère des Rois outragés dans l'Époux;
Que le noir éperon des nefs mordrait le sable
Où coulerait bientôt le sang intarissable;
Que le clair tintement de l'or de tes colliers,
Hélène, précédait le choc des boucliers
Et que, derrière toi, grondait, hargneuse et forte,
La Grèce dont le flot bat le mur et la porte

De notre Ville en deuil autour de qui j'entends
Tourner dans la poussière et hennir dans le vent
L'attelage fougueux des étalons farouches
Qui traînent par les pieds et le sang à la bouche,
Victime lamentable et sans sépulcre encor,
Le cadavre saignant qui jadis fut Hector !

LE FILS

Le soc de ma charrue au revers du sillon
A maintes fois fait luire en la glèbe rustique
Quelque tronçon de glaive ou quelque fer de pique
Qu'en passant je poussais du bout de l'aiguillon.

Le soleil triomphal empourpre mon haillon
D'une couleur de gloire et de sang héroïque,
Et, frissonnant encor de la trouvaille épique,
Je rentre à mon foyer où chante le grillon.

Laboureur qui cultive un champ jadis guerrier,
Je moissonne l'épi et rêve du laurier !
Tandis qu'au nourrisson qui sous elle se couche

Ma chèvre offre son pis qu'il serre entre ses mains.
C'est mon fils, et déjà j'imagine à sa bouche
La tettine sans lait de la Louve d'airain.

LE VÉTÉRAN

Aux Priapes gardiens du cep et de la graine
J'ai consacré jadis le bornage et l'arpent
Et confié l'étable et le bercail à Pan
Qui fait croître la corne et préserve la laine.

Depuis, le glaive court et brusque, de sa gaine,
Bat ma cuisse et j'écoute infatigablement
Retentir sur la dalle et sur le dur ciment
Ma semelle de cuir que la victoire entraîne.

Soldat qui fut pasteur, j'ai humé l'air romain;
Et, quittant le troupeau pour la Louve d'airain,
J'ai suivi l'Aigle d'or éployée à la pique;

Mais un regret natal émeut mon cœur troublé
Si j'entends, du sol grec ou du sillon celtique,
Une caille qui chante au coin d'un champ de blé.

DIONYSIAQUE

J'ai parcouru la terre et j'ai cherché les Dieux.
Elle est toujours pareille au limon fabuleux
D'où sortirent jadis les figures divines.
L'automne encor mûrit aux pentes des collines
La grappe lourde au cep et vineuse au pressoir.
Mais les vendangeurs las qui passent dans le soir,
Au bruit de leurs sabots gras de glèbe et de boue,
Marchent la tête basse et poussent à la roue
Et mènent tristement, courbés sous leur fardeau,
Des treilles de la vigne aux tonnes du caveau,
Le char de la Vendange inerte et taciturne...
L'amphore entre leurs mains est triste comme une urne;
Le pressoir en tournant gémit, et c'est en vain
Que sous les talons nus ruissellera le vin;
Nul ne célèbre plus son ardeur où rougeoie
Le rire de l'amour et le feu de la joie

En foulant le raisin que trépigne l'orteil !
Je ne vois plus le bras énergique et vermeil
Hausser farouchement, comme en l'antique orgie,
La corbeille empourprée et la serpe rougie,
Ni le Dieu qui menait la rieuse fureur
Des torses enlacés et des seins en sueur
Et qui, svelte en sa chair toujours adolescente,
Guidait du thyrse haut la fête renaissante
Et, la grappe à la bouche et les pampres aux reins,
Ruait, avec des cris, vers les pommes de pin
Qu'il jetait à travers la foule échevelée,
En une furieuse et sonore mêlée,
Les Ménades en sang et les Silènes ivres.

Comme un sourd tambourin de cuir dur et de cuivre,
Le vent gronde toujours au fond de la forêt;
Il rôde, se reprend, s'étire et l'on dirait,
A l'entendre à travers les branches, doux et rauque,
Mystérieux, sournois et souple, qu'il évoque,
Dans la rousse splendeur de l'automne qu'il mord
Et meurtrit de sa dent et de sa griffe d'or,
Les grands tigres striés qui sous le joug bachique
Traînaient le char du Dieu debout et frénétique
Dont le sommeil repu, à l'âpre et fauve appui
Du beau flanc qui s'enflait et respirait sous lui,

S'étendait en sentant sur sa bouche gorgée
Passer le souffle chaud de la bête allongée
Dans l'herbe ténébreuse où, jusques au matin,
S'endormait leur repos bestial et divin.

LES FRÈRES

Crois-moi. Tes pieds sont faits pour suivre le chemin
Qui, du seuil de la porte au bord de la fontaine,
Conduit si mollement que sur son sable à peine
Se marquera ton pas silencieux et vain.

L'air natal respiré rend ton soupir divin.
Chante. Ta flûte est droite et juste ton haleine.
La nature s'émeut à la chanson humaine;
La colombe roucoule et ne fuit pas ta main.

Pour moi, mon dur talon convient à la sandale;
Ma semelle de cuir frappe fort sur la dalle;
Mon souffle âpre sied mieux au cuivre qu'au roseau.

Adieu, Frère, la vie est double, rude ou belle,
Et saurons-nous quel Dieu nous fit ainsi rivaux,
Car ma voix furieuse est pourtant fraternelle?

MASQUE TRAGIQUE

L'orgueil du haut cothurne et du sombre laurier
Qui grandit mon talon et couronne ma tête
M'a fait ainsi debout en ma force secrète,
Tour à tour, pâtre, roi, prêtre, esclave ou guerrier.

La pourpre me revêt d'un reflet meurtrier
Et l'âme du héros par le vers du poète
Seule anime à son gré ma bouche qui se prête
A qui veut par sa voix se dire ou se crier.

Tu verras au tréteau mon geste et ma mimique
Varier son visage et draper sa tunique;
Et pour que j'apparaisse ainsi que tu me veux,

Durable en ta mémoire où vivra mon génie,
Il faut que mon cœur mêle en ces tragiques jeux
La sueur de ma chair et le sang de ma vie.

PÉGASE

Regarde, haletant et farouche au soleil,
Se dresser devant toi le beau groupe vermeil.
L'étreinte des genoux presse le flanc fougueux;
Une brume d'or roux en fumée autour d'eux
Confond superbement en sa splendeur poudreuse
Le torse qui se cambre et le rein qui se creuse
Et mêle en un seul bloc de force et de clarté
Le Héros triomphant et Pégase dompté.
Vois-tu, terrestre encor, prêt à quitter le sol,
Ce cabrement déjà qui va devenir vol,
Car le divin cheval à son épaule éploie,
Faites de pourpre en flamme où la gloire flamboie,
Prodigieusement, deux ailes de lumière?
Les cordes d'une lyre aux crins de la crinière
S'entremêlent. Debout toujours, toujours pareil,
Le beau groupe toujours cabre dans le soleil,
Immobiles tous deux, toujours, sans qu'aucun bouge,
L'éblouissement nu de leur beauté d'or rouge;

Et le soir est venu qu'ils étaient encor là;
Mais, avec le soleil disparu, leur éclat
S'était éteint, laissant de leur splendeur vivante
Un bloc inerte et noir de songe et d'épouvante
Qui semblait à jamais se tordre dans la nuit.
Et quand, les bras tendus, je m'approchai de lui
Jusqu'à toucher du doigt le flanc et la crinière,
Je vis que le cheval et l'homme étaient de pierre.

LE PIÈGE

Tu hantes la montagne et tu fuis le vallon
Où la source secrète encore et sans fontaine
Humecte sourdement de son eau souterraine
Le sol de glaise grasse et qui suinte au talon.

Y craindrais-tu le taon, la guêpe ou le frelon
Qui bourdonne au poitrail ou qui pique à la veine
Que tu cherches le roc, la crête et la moraine
Plus sèche et plus solide à ton pas d'étalon?

O Centaure goulu, pour t'attirer, ma ruse
T'offre dans l'herbe fraîche une outre qui t'abuse.
Tu la flaires, la bois et pars en hennissant,

Mais déjà ton sabot a marqué dans l'argile
Son empreinte où j'arrête, ô farouche Passant,
Ton galop que j'y sculpte à jamais immobile.

MÉDAILLES MARINES

LA CONQUE

La Mer, quand elle est lasse, allonge indolemment
Jusques à l'horizon son corps glauque et mouvant;
La lune sur les eaux l'argente et la fait nue,
Parfois; puis, au matin, l'aurore revenue
Vêt son repos fluide et son souple réveil
D'une robe de feu, de brume et de soleil
Que de grands midis d'or couvrent de pierreries,
A moins que quelque sombre et soudaine furie
La dresse haletante et debout et hurlant
Par les gueules du flot et les bouches du vent,
En sa colère au ciel dispersée en écumes...
Et, plus lasse d'avoir craché son amertume,
La voici qui s'endort sur la grève à tes pieds
Laissant traîner, parmi le sable et les galets,
Sa verte chevelure éparse d'algues longues;
Ecarte-les et prends en tes mains cette conque,

Toute irisée encor de marée et d'embrun
Et ruisselante et qui semble écouter quelqu'un,
Et tu croiras parler, en sa nacre tordue,
A l'oreille, tout bas, de la mer qui s'est tue.

SUR LA GRÈVE

Couche-toi sur la grève et prends en tes deux mains,
Pour le laisser couler ensuite, grain par grain,
De ce beau sable blond que le soleil fait d'or;
Puis, avant de fermer les yeux, contemple encor
La mer harmonieuse et le ciel transparent,
Et, quand tu sentiras, peu à peu, doucement,
Que rien ne pèse plus à tes mains plus légères,
Avant que de nouveau tu rouvres tes paupières,
Songe que notre vie à nous emprunte et mêle
Son sable fugitif à la grève éternelle.

L'ADIEU

Si la mer prend, un jour, mon corps en ses tempêtes
Et ne l'apporte pas aux rives où vous êtes,
Roulé dans son écume et ses algues, c'est bien,
Oubliez-moi, ou si peut-être on se souvient
De celui qui partit jadis, à son aurore,
Battant le flot docile à sa rame sonore,
Qu'on se dise tout bas mon nom dans les veillées
Où, sur l'escabeau fruste et les ancres rouillées,
Assis à l'âtre, on parle à mi-voix des absents.
Mais si, dans ma maison, morose et chargé d'ans,
Le destin, satisfait de ma tâche remplie,
Veut que terrestrement je termine ma vie,
Construisez, pour brûler, selon l'antique usage,
Avant l'obscure escale et le sombre passage,
Ma dépouille longtemps errante, un clair bûcher,
Fait d'épaves, en haut de quelque haut rocher

Et d'où toute la mer verra la flamme énorme !
Et pour qu'au noir séjour tranquillement je dorme,
Dans mon urne d'argile ou mon urne d'airain,
Mêlez ma cendre humaine à du sable marin.

LE PASSAGER

Laisse la porte ouverte à tous, qu'un autre tente
De rallumer à l'âtre où le feu s'est éteint
La broussaille épineuse et la pomme de pin;
Leur cendre fut jadis une flamme vivante.

Tu as passé le seuil que fuit ta vie errante;
Ne te retourne pas vers le passé; ta main,
De ta lampe penchée, éclairerait en vain
L'obscur sommeil qui clôt sa face sans attente.

Les larmes de l'amour ont pleuré l'heure morte;
Emporte seulement sous ton manteau, emporte
Le grand coq familier qui réveillait vos yeux;

Respire. L'air salin a gonflé ta poitrine!
Et son chant saluera, demain, sous d'autres cieux,
La matinale mer et l'aurore marine.

UN VIEILLARD

J'ai fui les flots mouvants pour ce calme vallon.
Il est fertile. Un bois y est tout l'horizon
Et sa rumeur imite à l'oreille incertaine
Le bruit aérien de quelque mer lointaine
Qui m'apporte l'écho de mon passé marin;
Et, quand l'orme gémit et que tremble le pin,
Je crois entendre encore en leur glauque murmure
Se plaindre le cordage et craquer la mâture,
Et l'oblique sillon que je trace en marchant
Derrière ma charrue au travers de mon champ
Me semble, dans la glèbe épaisse, grasse et brune,
Quelque vague immobile, inerte et sans écume
Qui se gonfle, s'allonge et ne déferle pas.
Car, vieillard, j'ai quitté la mer et ses combats
Pour la tâche tranquille où mon labeur s'applique,
Et mon houleux matin s'achève en soir rustique,

Universitas BIBLIOTHECA

Et, dans mes noirs filets tant de fois recousus,
J'ai fait une besace où je ne porte plus
En ses mailles, mêlés à quelques feuilles sèches,
Que les fruits qu'offre l'herbe à ma terrestre pêche.

LE DÉPART

Je n'emporte avec moi sur la mer sans retour
Qu'une rose cueillie à notre long amour.
J'ai tout quitté; mon pas laisse encor sur la grève
Empreinte au sable insoucieux sa trace brève
Et la mer en montant aura vite effacé
Ce vestige incertain qu'y laissa mon passé.
Partons ! que l'âpre vent en mes voiles tendues
Souffle et m'entraîne loin de la terre perdue
Là-bas. Qu'un autre pleure en fuite à l'horizon
La tuile rouge encore au toit de sa maison,
Là-bas, diminuée et déjà si lointaine !
Qu'il regrette le clos, le champ et la fontaine !
Moi je ferme la porte et je ne pleure pas.
Et puissent, si les dieux me mènent au trépas,
Les flots m'ensevelir en la tombe que creuse
Au voyageur la mer perfide et dangereuse,

Car je mourrai debout comme tu m'auras vu
Sur la proue, au départ, heureux et gai, pourvu
Que la rose à jamais de mon amour vivant
Embaume la tempête et parfume le vent.

ÉCHO MARIN

C'est dans ce petit bois et proche de la mer
Où le hêtre argenté et le pin toujours vert
Mêlent leurs fûts polis et leurs troncs résineux,
C'est là, au sol de sable tiède, que je veux
Dormir, car c'était là, jadis, que bûcheron,
J'abattais, en chantant, d'un geste jeune et prompt,
Les arbres dont j'ai fait les mâts et la carène
Qui m'ont porté longtemps sur la mer incertaine,
Tandis que toi, restée au seuil de la maison,
Silencieuse, et le regard à l'horizon,
Tu suivais sur la mer ma voile entre les voiles
En rêvant à ma proue une propice étoile.
O douceur, amertume, espoir, transes, retours,
Départs, rires de joie et larmes, tour à tour !
Et les deux bras noués à mon cou ruisselant !
Là-bas la mouette errante et l'âpre goéland,

Ici la tourterelle et la lente colombe !
Mais maintenant ma vie est faite; le soir tombe,
Et mes os, épargnés par le flot vagabond,
A l'ombre du cher bois, au sable dormiront,
Parmi les hêtres blancs et les pins résineux,
Tandis qu'au vent qui passe en fuite au-dessus d'eux
Murmurera tout bas à mon oreille vaine
Un invisible écho de mers aériennes.

L'ALGUE

Dans l'aurore rieuse ou le matin qui vente
Je m'éveille en sursaut et pousse le volet,
Et j'entends bruire au sable ou gronder au galet
Le refrain rauque ou doux de la marée errante.

La pêche est incertaine et nargue qui se vante,
Et souvent le poisson est rare à mon filet;
Mais j'en tire parfois une algue au beau reflet
Qui s'échevèle entre mes doigts, souple et vivante.

Je la noue à mon poing humide et je crois voir,
Là-bas, dans ma maison et debout, au miroir
Qui figure à ses yeux une mer immobile,

Tandis que sur les flots rame mon bras nerveux,
La nocturne Beauté d'où le matin m'exile,
Sortir de son lit nue et peigner ses cheveux.

ODE MARINE

J'entends la mer
Murmurer au loin, quand le vent,
Entre les pins, souvent,
Porte son bruit rauque et amer
Qui s'assourdit, roucoule ou siffle, à travers
Les pins rouges sur le ciel clair...

Parfois
Sa sinueuse, sa souple voix
Semble ramper à l'oreille, puis recule
Plus basse au fond du crépuscule
Et puis se tait pendant des jours,
Comme endormie
Avec le vent,
Et je l'oublie...
Mais un matin elle reprend
Avec la houle et la marée,
Plus haute, plus désespérée,
Et je l'entends.

C'est un bruit d'eau qui souffre et gronde et se lamente
Derrière les arbres, sans qu'on la voie,
Calmée ou écumante
Selon que le couchant saigne ou rougeoie,
Se meurt ardent ou s'éteint tiède...

Sans ce grand murmure qui croît ou cesse
Et roule ou berce
Mes heures, chacune, et mes pensées,
Sans lui, cette terre crue
Et crevassée
Que çà et là renfle et bossue
Un tertre jaune où poussent roses
De rares fleurs chétives qui penchent,
Sans lui, ce lieu âpre et morose
D'où je ne vois qu'un horizon pauvre
De solitude et de silence
Serait trop triste à ma pensée.

Car je suis seul, vois-tu. Toute la Vie
M'appelle à son passé encor qui rit et crie
Par mille bouches éloquentes
Derrière moi, là-bas, les mains tendues,
Debout et nue;

Et moi, couché
Sur la terre durcie à mes ongles en sang,
Je n'ai pour y sculpter mon rêve frémissant
Et le rendre éternel en sa forme fragile
Qu'un peu d'argile,
Rien d'autre
Pour façonner mes médailles mélodieuses
Où je sais dans la glaise ocreuse
Faire, visage d'ombre ou profil de clarté,
Sourire la Douleur et pleurer la Beauté...

Mais dans mon âme au loin l'amour gronde ou roucoule
Comme la mer, là-bas, derrière les pins rouges.

L'EMPREINTE

Pour figurer la vie en médailles où dure
La face souriante ou le profil hautain,
Si je n'ai pas choisi l'or, l'argent ou l'étain
C'est qu'un Dieu m'a prescrit ma tâche encor future.

L'argile, hélas ! suffit à ce que la nature
A fait pour un bref soir ou pour un court matin,
Et sa matière est propre au portrait incertain
Où la ride à la glaise annonce la fissure.

Ainsi donc, à plat ventre étendu près des flots,
Puisqu'un Dieu sans pitié refuse à nos yeux clos
La gloire de survivre en l'airain martelé,

Je laisserai de moi sur cette grève amère
L'empreinte fugitive où se sera moulé
Mon visage plus vain que le sable éphémère.

ÉGLOGUE

Moi, Satyre du fleuve et Faune de la mer,
Homme et bête, le sort m'a fait un et divers
Et, dans l'ombre endormie ou dans l'aube éveillée,
J'écoute gronder l'onde et chanter la feuillée,
Et le vent, double aussi, m'apporte, tour à tour,
Le parfum de la lame ou l'odeur du labour,
Selon qu'il vient du flot ou qu'il vient du sillon;
Et, perplexe à ma voix incertaine, selon
L'heure, mon double chant, pastoral ou marin,
Dans la limpide aurore ou dans le clair matin,
S'aiguise aux roseaux droits ou s'enfle aux conques torses
Aux arbres, tour à tour, je marque sur l'écorce
Quand doit venir la crue ou monter la marée.
Sur l'autel de Neptune ou sur l'autel de Rhée
J'offris longtemps aux dieux, d'un culte impartial,
L'algue océanienne et le jonc fluvial,

Car je fus à la fois, par un double destin,
Satyre de la plage et Faune riverain.
Mais depuis quelque temps j'ai déserté la plaine,
L'étable, le verger, les jardins, la fontaine;
Tu ne me verras plus regardant sous l'azur
Déferler l'herbe verte et houler les blés mûrs,
Non ! Maintenant, couché sur la grève, au soleil,
Je sèche mon poil fauve à son sable vermeil,
Et, pour s'être aux souffles du large échevelées,
Ma toison reste amère et ma barbe est salée
Que parfumaient jadis les fruits et les miels doux.
Mon sabot qui battait la motte et le caillou
Frappe le rocher dur et s'écorne au galet;
L'écume a meilleur goût, à mon gré, que le lait;
J'ai délaissé, vois-tu, les Nymphes des eaux douces
Qui lentement au fil des herbes et des mousses
Allongent aux ruisseaux où l'amour les surprend
Leurs fluides cheveux et leurs corps transparents.
Qu'un autre, s'il lui plaît, les guette et les épie !
Ils n'ont point, comme moi, sur la grève endormie,
Bras à bras, bouche à bouche, et poitrine à poitrine,
Etreint, nue au soleil, la Sirène marine.
Elle vient. La voici et déjà je l'entends
Qui chante. En te voyant elle fuirait. Va-t'en !
Cache-toi, si tu veux, derrière ce rocher;

Sa grotte d'ombre humide est propre à te cacher.
Tu nous verras de loin sans pouvoir être vu
Et, peut-être, de là, Passant, entendras-tu,
Parmi le rauque bruit de la mer amoureuse,
L'ongle du bouc grincer sur la croupe écailleuse !

PHILOCTÈTE

La Mer écume et gronde autour de l'âpre îlot
Que tourmente le vent et harcèle le flot.
Je n'entends pas la mer, mais je sais qu'elle est là;
C'est elle dont la force en sa rumeur roula
Sur cette aride plage et jusques à tes pieds
Les durs galets polis sur lesquels tu t'assieds,
Philoctète ! et voici l'arc courbe et le carquois
Et la flèche plantée au sable devant toi,
La même qui perça ta chair et dont encor
Ta douleur éternelle en le bronze se tord,
Tandis qu'à ton talon, verdi de son venin,
Suinte entre tes doigts ta blessure d'airain !

APPARITION

Le galop de la houle écume à l'horizon.
Regarde. La voici qui vient. Les vagues sont
Farouches et le vent dur qui les fouette rue
Leur troupe furieuse et leur foule bourrue.
Regarde. Celle-ci s'abat et vois cette autre
Derrière elle qui, fourbe et hargneuse et plus haute,
Lui passe sur la croupe et la franchit d'un bond
Et se brise à son tour, tandis qu'un éperon
Invisible, aux deux flancs de celle qui la suit,
La dresse hennissante et l'effondre en un bruit
De vent qui s'époumonne et d'eau qui bave et fume.
O poitrails de tempête et crinières d'écume !
J'ai regardé longtemps, debout au vent amer,
Cette course sans fin des chevaux de la mer
Et j'attends que l'un d'eux hors de l'onde mouvante
Sorte et, soudain ouvrant ses ailes ruisselantes.
M'offre, pour que du poing je le saisisse aux crins,
L'écumeux cabrement du Pégase marin.

LE BÛCHER D'HERCULE

Hercule pour mourir monte sur son bûcher.

La terre, — qui déjà ne l'entend plus marcher
Du pas victorieux qu'elle écoutait dans l'ombre
Se hâter vers l'aurore à travers la nuit sombre
Au heurt justicier de son talon errant —
S'étonne de le voir immobile et plus grand
Que lorsqu'il étouffait Antée au large buste
Ou relayait Atlas d'une épaule robuste,
Vainqueur du mal terrestre et des Dieux souterrains:
Et la peau de lion qui lui couvre les reins
Y colle sa toison, doublement empourprée
Par l'angoisse divine et la sueur sacrée.

Salut, Dompteur! salut, suprême Bûcheron!
Les vieux arbres coupés entrecroisent leurs troncs;
Le feu qui ronge un pin prend aux branches d'un chêne
Et l'un flambe déjà quand l'autre fume à peine,

Car l'un est vert encore et l'autre résineux;
La brindille crépite et la souche aux durs nœuds
Suinte. Le bois chaud dilate et rompt l'écorce.
Et le brasier s'unit, s'assemble et se renforce,
Se cherche, couve, ronfle et gronde et s'enfle avant
D'éclater, tout à coup, monstrueux et vivant,
De la base au sommet de la montagne ardente
Qu'il assaille à la fois par sa quadruple pente,
Et de faire à jamais dans nos mémoires, — tel
Qu'il nous est apparu dans un soir immortel, —
De l'homme surhumain qui jadis fut Hercule,
Debout, un Dieu d'or rouge au fond du crépuscule!

Les pâtres, dans la nuit, qui gardent leurs troupeaux
De pacifiques bœufs et de calmes taureaux
Parmi les fleurs du val et les prés de la plaine
Silencieuse sous la paix herculéenne,
Ont regardé grandir vers l'azur étoilé
Cette haute rougeur qui, de l'Œta brûlé,
Fait jaillir jusqu'au ciel sa flamboyante gerbe,
Sans savoir que ce feu, qui teint le roc et l'herbe
D'une clarté de gloire et d'un reflet de sang
Et monte à l'horizon en s'épanouissant
Comme une étrange, brusque et furieuse aurore,
Brûle, sur le bûcher dont elle semble éclore,

Le Héros aux bras durs dont les rudes travaux,
Douze fois achevés et douze fois nouveaux,
Par la force invincible et l'incessante épreuve,
Ont nettoyé l'étable en détournant le fleuve
Et rassuré la terre, heureuse enfin de voir
Vaincus, l'écume aux crocs et la bave au boutoir,
La bête d'Érymanthe et le chien de l'Érèbe.

O voyageurs, pleurez; pleure, homme de la glèbe;
Prends ta fronde, berger; pâtre, saisis l'épieu !
Regrette le héros que ne vaut pas le Dieu;
Verrouille le bercail et ferme l'écurie;
L'époque monstrueuse et l'antique furie
Vont renaître et rôder autour de ton repos.
Car lorsque le brasier s'écroula sur les os
A peine consumés du divin Belluaire,
A travers la lueur fauve qui les éclaire,
J'ai vu les monstres noirs vaguement s'ébaucher
Fantômes de la flamme et larves du bûcher
Qui, frappés du talon, du poing et de la flèche
Jadis, dans le marais, la caverne ou la crèche,
Entaille au ventre, plaie au flanc, blessure au cou,
Redressent leur colère ou dardent leur courroux
Ou, battant du sabot les brandons et la braise,
Semblent ruer de l'or au fond de la fournaise.

Et chacun y reprend sa forme.

Deux tisons
Deviennent tout à coup ces deux Serpents qui sont
Ceux même dont l'enfant, de ses mains réveillées,
Etouffait au berceau les gorges écaillées.
Fuyez ! Voici le Chien funèbre au triple aboi
Dont l'infernal Dompteur a fait taire les voix;
Et l'Hydre lernéenne aux cent têtes jumelles,
Venimeuse, arrogante et pestilentielle,
Qui, grasse de limon putride et lourde d'eau,
Traînait son ventre flasque et ses visqueux anneaux
Et qui, ivre de flamme et saoule d'incendie,
Tout à coup déroulée et brusquement grandie,
Faite de fange blême et de squames d'argent,
Obscène, fabuleux, innombrable et changeant,
Dresse son corps ardent, Monstre hécatoncéphale !
Les sinistres Oiseaux tués sur le Stymphale,
Horde criarde, aux becs rapacement ouverts
Pour ronger la charogne et déchirer les chairs,
Rouvrent au ciel brûlant leurs ailes de fumée.
Le Lion dont le souffle épouvanta Némée
Fronce son mufle roux et crispe son poil d'or.
Le Dragon fabuleux, du philtre qui l'endort
S'éveille. Les Chevaux carnassiers semblent mordre

Une proie invisible et par lambeaux la tordre;
Et la flamme, auprès d'eux, pique de l'aiguillon
Les vaches de Cacus, les bœufs de Géryon;
Et le Taureau crétois qui meugle et les bouscule
De sa corne tordue entre les mains d'Hercule,
Et stupide, étourdi, s'arrête, et frémissant
Hérisse avec fureur son cuir incandescent
Pour chasser, de l'échine aux naseaux qu'il harcèle,
Le vol vertigineux d'un essaim d'étincelles;
Et voici, des deux mains, pour en mieux arracher
La flèche qu'y fixa l'irrésistible Archer,
Nessus qui, cabré droit dans sa douleur hennie,
Presse son fourbe flanc d'où coule la sanie;
Et, près de lui, la harde impétueuse dont
Les fleuves ont vu fuir, Pénée ou Thermodon,
Et la charge guerrière et le galop sonore,
Et qui, rude Amazone ou musculeux Centaure,
Croupe écumante, crins au vent, poitrail qui sue,
Cambrent leurs reins encor brisés par la massue.

Et tous, dans la rougeur qui décroît peu à peu,
Renaissent tour à tour de la cendre du Dieu.
Le bûcher qui s'éteint à jamais les libère!
Et l'horrible troupeau pour infester la terre,

De dents, de crocs, de dards et de griffes armé,
Rampe, saute, bondit hors du cercle enflammé
Et se hâte à son trou, son repaire ou son antre.
Ecoute ! les voici qui viennent. Berger, rentre.
Berger, n'entends-tu pas au fond de ce hallier
Dans sa bauge grogner le rauque sanglier?
Et vois ! toujours légère et toujours vagabonde,
La Biche aux cornes d'or que n'atteint pas la fronde
Qui, de ses quatre pieds qui brûlent le terrain,
Fait flamber l'herbe au feu de ses sabots d'airain !

HÉLÈNE DE SPARTE

LE BAIN

Le doux fleuve indolent creuse de son eau lasse
Cette anse solitaire où tu viens, vers le soir,
Regarder longuement dans cette onde qui passe
L'image de ta vie et de ton jeune espoir.

Ton enfance pieuse a paré ta jeunesse
De la fleur qui s'entr'ouvre aux doigts de ton destin;
Et, que le jour s'achève ou que l'aurore naisse,
Ton heure te sourit, toujours à son matin;

Et, divin et royal en sa noble stature,
Ton corps est beau deux fois de tes doubles aieux;
Car tu mêles en toi, comme les Dioscures,
Le sang clair des héros au sombre sang des dieux.

Tes pieds graves sont faits pour marcher dans la vie
Au son des flûtes d'or et des lyres d'argent
Et pour fouler aux pas de leur plante polie
L'indestructible marbre et le sable changeant.

Et je te vois déjà comme si, dans un rêve,
Éblouie et fatale en ta haute beauté,
Riante, tu passais le seuil qui surélève
Le palais vaste encore et plus tard dévasté;

Mais l'heure triomphale, amoureuse et lointaine,
N'est pas encor venue au-devant de tes pas,
Et l'écho doux qui vibre au chaste nom d'Hélène
Le répète à mi-voix et le redit tout bas;

Le bruit des boucliers et le fracas des armes
Sommeille en l'avenir peut-être au loin grondant;
Et la rosée encor pleure les seules larmes
Dont se mouillent ta joue et tes lèvres d'enfant.

Le murmure de l'eau fidèlement furtive
Berce ta solitude et charme ton repos,
Et les cygnes, amis de l'onde et de la rive,
Troublent seuls le sommeil des nénufars égaux.

Les oiseaux familiers, lorsque tu les appelles,
Accourent à ta voix et viennent jusqu'au bord
Enlacer de leurs cols et frôler de leurs ailes
La grâce de ton geste et l'attrait de ton corps.

Ils semblent saluer en ta beauté divine
Le souvenir, déjà fabuleux et lointain,
De Celle qui pressa sur sa blanche poitrine
L'Un d'eux plus éclatant qui jadis fut divin.

C'est pourquoi, si tu viens vers la berge de l'anse,
Les blancs oiseaux sacrés s'empressent près de toi
Et la troupe orgueilleuse et flexible s'avance
En suivant le premier qui de loin t'aperçoit.

Regarde-le, fendant de sa gorge renflée,
L'eau qu'il coupe, divise, et pousse devant lui;
Regarde. Il vient vers toi avec sa proue ailée
Le vaisseau de demain, cygne encore aujourd'hui.

Prends garde : la mer vaste au bout du fleuve calme
Étend sa verte houle à ses quatre horizons
Et la galère bat de son quadruple scalme
Le flot perfide et vert de l'antique Hellespont.

Crains la mer ! Le soleil est tombé sur la plaine
Parmi le sang du jour et la cendre du soir;
Crains les dieux ! car je vois, Hélène, Hélène, Hélène,
Ton destin flamboyer au couchant rouge et noir.

Un grand nuage au ciel ouvre ses ailes d'ombre
Comme un funeste cygne éployé lentement
Qui, d'un vol fatidique, inexorable et sombre,
Grandit, s'étire, monte et plane à l'Occident

Où semble, chaude encore en sa pourpre qui brûle,
Faite d'airain qui fume et de braise qui luit,
Rougeoyer et s'éteindre au fond du crépuscule
Une Ville de feu qui croule dans la nuit.

LE FUSEAU

Hélène, ta journée est belle; le matin
Fait pâlir lentement la lampe qui s'éteint
A ton chevet nocturne où le pavé sonore
Est froid sous tes pieds nus levés avec l'aurore;
Et le jour qui revient te rapporte avec lui
Des songes de nouveau pour ta nouvelle nuit;
Et ces roses d'hier à peine sont fanées
Que déjà d'autres fleurs à leur place sont nées.
Descends; la source abonde au bassin toujours clair;
L'ombre plus fraîche a fait le vieux laurier plus vert
Qui se penche sur l'eau somnolente et verdie;
Va, et donne l'obole au passant qui mendie;
Ta jeunesse charmante et qui rit en chemin
N'a pas encor besoin de garder en sa main
Ce qu'il faut pour payer la barque souterraine
Où le Passeur des Morts prendra l'Ombre d'Hélène.

Quel que soit le destin promis à ta beauté,
Vis. La fleur de ta chair embaume son été;
La maison de Tyndare, au soleil, toute blanche
S'endort. La serpe craque à l'arbre qu'on ébranche
Là-bas; ici l'on sarcle et plus loin quelqu'un bêche;
La chanson d'une faulx siffle dans l'herbe fraîche;
La vigne est lourde au cep et flexible au pilier.
Visite le lavoir, la grange, le cellier;
L'odeur du vin embaume à travers l'outre grasse.
Rentre. Au mur vois pendus le glaive et la cuirasse;
Remplis d'huile la lampe et polis le miroir;
Puis, tranquille et laborieuse jusqu'au soir,
Assieds-toi sur le seuil et, de tes mains habiles,
Enroule à ton fuseau la laine que tu files.
Quelle pourpre, marine ou vivante, la teint?
Et toi qui vas mêler aux trames des destins,
A la cruelle Mort l'Amour inexorable,
Assise et souriant sur le seuil vénérable,
Sereine et comme sur le marbre d'un tombeau,
Tu regardes s'enfler à ton fatal fuseau,
Entre ses pointes d'or, fil à fil élargie,
La laine deux fois teinte où ta main s'est rougie,

L'ILE DE CRANAÉ

Ils se tenaient la main et regardaient la mer,
Côte à côte, debout tous deux sur le ciel clair;
Une même langueur les tournait sans rien dire
L'un vers l'autre, et parfois je voyais se sourire
Le profil de l'amante et celui de l'amant,
L'un charmant et viril, l'autre tendre et charmant.
J'étais pâtre, et, marchant pieds nus dans l'herbe rase,
Je me glissai près d'eux sans troubler leur extase.
Ils s'aimaient; et moi, jeune et rustique berger
De l'Ile, je pensais que ce bel étranger
Silencieux au bord de la mer murmurante
Était l'Amour menant quelque Déesse errante,
Et j'adorai tout bas le beau couple divin.
L'ombre grandit du promontoire; la nuit vint.
Et, quand l'aurore au ciel eut fait pâlir l'étoile,
Je vis à l'horizon fuir une blanche voile...

Je n'ai plus retrouvé mon songe disparu,
Et, chaque soir, j'apporte à la place où j'ai cru
Voir les divins amants s'étreindre bouche à bouche
Quelques branches de myrte ou quelque lourde souche
Et j'allume, en l'honneur de leur baiser sacré,
Un grand feu qui pétille et qui flambe empourpré,
Et qui monte, grandit et, radieux, éclate
En la haute fureur de sa flamme écarlate,
Et qui, splendide, et tel que leur tragique amour
Ne laisse chaque fois de lui-même et toujours
Qu'une cendre stérile, une vaine fumée...
Et maintenant, par toi, je sais, ô Renommée,
Que ce couple entrevu jadis sur le ciel clair,
Se tenant par la main et regardant la mer
Du haut du promontoire où la flamme rougeoie,
Fut Hélène de Sparte avec Pâris de Troie.

LE FOYER

Sur le seuil du palais assise de nouveau
Hélène a retrouvé le fil et le fuseau,
Et sa main calme achève, au soir de sa journée,
Le labeur de sa vie et de sa destinée.
La porte, derrière elle ouverte, laisse voir,
A l'âtre rallumé et qui longtemps fut noir,
Brûler le tronc de hêtre et la souche d'érable:
Les viandes et les vins chargent la lourde table,
Car l'automne est venu qui mûrit les vergers,
Et déjà l'outre est pleine et les ceps vendangés;
Mais Hélène sourit et reste toujours belle.
Au retour, le foyer s'est ranimé pour elle;
La demeure est heureuse et l'époux est content,
L'arbre incline les fruits que chaque branche tend,
Et le grenier regorge, et la grange est remplie:
L'amphore, en la penchant, verse le vin sans lie.

O Reine, et songes-tu, du seuil de ta maison
Si tranquille devant le soir et l'horizon,
Qu'il est des seuils prochains où coule et fume encore
Le sang frais; que des voix sournoises et sonores
Se querellent tout bas et s'insultent tout haut;
Que la gorge d'un roi saigne sous le couteau;
Que la haine a serré les poings et tord les bouches
Et dresse une autre reine en un geste farouche
Furieuse et debout encore en son forfait;
Et qu'Argos se lamente, et s'irrite, et se tait,
Devant l'âtre fatal et cher à l'Erinnye
Où reparaît Oreste et manque Iphigénie?

LA BARQUE

Le battant refermé de la porte d'airain
Fait vibrer au tombeau l'urne où reste ta cendre,
Hélène, et vers les bords du fleuve souterrain
Ton Ombre maintenant est libre et va descendre.

Comme autrefois, parmi les fleurs des jardins clairs,
Tu marchais en riant à l'aurore naissante,
Silencieusement tu passes à travers
La nuit pâle qui mène à la sombre descente.

C'est le royaume obscur et le pays secret,
Et pourtant, peu à peu, ta mémoire étonnée
Y retrouve au réveil comme un terrestre attrait
Du sol héréditaire où ta vie était née.

Un somnolent silence environne les pas
De ton Ombre anxieuse et qui cherche sa route
Et, sans tenter l'écho qui ne répondrait pas,
Tu marches taciturne, et ta pensée écoute.

Tout est-il mort en toi des temps et des destins?
N'entends-tu pas la mer et la rumeur des foules,
Ni gronder sourdement, au fond des jours lointains,
Le bruit prodigieux d'une ville qui croule?

Regarde. Vois la rive. Il t'attend près du bord,
Assis, la tête basse, en sa barque d'ébène,
Celui de qui la rame aide à passer les morts...
Et les cygnes du Styx t'ont reconnue, Hélène!

Ils dressent leurs longs cols, anxieux de te voir,
Et s'approchent, battant l'eau sombre, de leurs ailes,
Car l'onde est ténébreuse et les cygnes sont noirs
Et pour roses l'Erèbe a la triste asphodèle.

Entre donc. Le Passeur a saisi l'aviron
Et tend sa rude main au tribut funéraire;
Offre la drachme due au passage. Caron
Pour fendre le flot noir est âpre au noir salaire.

Mais lui, dont les durs yeux n'ont jamais hésité
Te regarde au visage et refuse d'un signe.
Et le Passeur des Morts sourit à la Beauté,
Et la barque t'emporte, Hélène, sœur des cygnes !

Déjà décroît la rive, et le fleuve muet
Que divise la proue et bat la rame double,
Roule son onde morne et son eau sans reflet
Comme un marbre fluide et comme un métal trouble :

Et voici que déjà monte en face et grandit
Le ténébreux rivage et l'infernale côte,
Et l'aviron plus lourd crispe le bras roidi
Du Passeur plus courbé qui mène l'Ombre haute.

Elle, debout, contemple une dernière fois,
Derrière elle, les cygnes noirs qui l'ont suivie
Et salue à jamais en eux qu'elle revoit
Les oiseaux blancs jadis au fleuve de sa vie.

Hélène, mais la rive où le sombre Nocher
Te conduit n'est donc pas déserte et solitaire?
Et la grève où la proue au sable va toucher
Est aux Ombres déjà dont la foule s'y serre.

Tout le peuple des morts se presse devant toi,
Impatient de voir celle qui vient de vivre
Et qui, fille d'un dieu, d'un pasteur ou d'un roi,
Paya la drachme d'or ou l'obole de cuivre;

Et, d'entre cette foule obscure, peu à peu,
Voici surgir pour toi des Ombres reconnues,
Et l'airain bombe encor les torses musculeux,
Et des glaives, là-bas, luisent dans les mains nues.

Vois, sous l'armure grecque et le casque troyen,
Tous ceux que le dur fer a couchés sur la plaine,
Jadis, et dont plus d'un peut-être se souvient
Que son sang a rougi la sandale d'Hélène.

O terreur ! vois saigner et se rouvrir encor,
En leur plaie éternelle et que rien n'a fermée,
Le talon nu d'Achille et la gorge d'Hector.
C'est Hécube parmi la cendre et la fumée;

Laocoon se dresse, arrachant de ses reins
Le serpent qui s'y noue et le mord à la cuisse;
Andromaque sourit à son fils qu'elle étreint;
Voici le vieux Priam et le subtil Ulysse;

Et, déchirant la pourpre à ses ongles aigus,
Cassandre, qui, fiévreuse aux lambeaux de sa robe,
Rêve, farouche encor des maux qu'elle a prévus.
Diomède est debout auprès de Déiphobe.

Le cavalier Nestor qui vit en sa saison
Se heurter du poitrail Centaures et Lapithes
Et sur l'Argo jadis vogua vers la Toison
Branle sa tête chauve à présent décrépite.

La colère d'Ajax par son sang apaisé
Gronde encore en son geste et tord son poing robuste,
Et l'Amazone montre un sein cicatrisé
Et pose sur son arc la flèche qu'elle ajuste.

Et, plus loin, derrière eux, l'innombrable troupeau
Des Ombres, pour mieux voir se bouscule et se rue,
Et s'augmente, et se hausse, et presse au bord de l'eau
Sa masse impatiente et sa poussée accrue;

Sur Celle qui descend à l'infernal séjour,
Vont-ils venger, au fond de la nuit souterraine,
Le cruel souvenir de leurs terrestres jours?
Leur attente sans voix halète sans haleine...

Non. Tous, debout, les bras tendus vers la Beauté,
Au lieu de la maudire, eux qui sont morts par elle,
D'une bouche muette où nul cri n'est resté
Acclament en silence Hélène toujours belle.

LA NUIT DES DIEUX

Homme ! Je t'ai suivi longtemps, tu ne m'as pas
Entendue, et l'écho qui seul double ton pas
A fait que tu croyais marcher seul dans l'aurore;
Tu marcherais toujours sans m'avoir vue encore
Peut-être, et toujours seul et me cherchant en vain,
Peut-être, si, ce soir, debout sur ton chemin,
Familière à ton songe et nouvelle à ta vue,
Je n'étais, tout à coup et soudaine, apparue,
Opportune et mystérieuse, devant toi
Sans surprise et qui me regardes sans effroi,
Car le pieux espoir où se voua ta vie
T'a laissé sans autel, sans culte et sans patrie
Sur cette terre aride où tu cherches les Dieux.

Je t'ai suivi longtemps, invisible à tes yeux,
O passant ! Je t'ai vu, tout haletant de joie
Quand tu croyais saisir quelque divine proie,
Persévérant chasseur sans flèches ni filets...
Je t'ai suivi dans la forêt où tu voulais

Surprendre le Sylvain ou saisir la Dryade
Alors qu'à la naissante aurore elle s'évade
De l'écorce rugueuse où s'écorche ta main.
En vain ta hache abat l'arbre; il est vide. En vain
Tu t'es courbé longtemps au-dessus des fontaines
Pour entrevoir dans l'eau fugitivement vaine
La Nymphe qui l'habite et qui ne montre plus
Au ruisseau transparent son corps fluide et nu
Qui, selon la courbe ou l'étreinte de la rive,
S'étirait en fuyant avec l'onde furtive.
O berger, c'est en vain que, parmi les troupeaux,
Nourri de leur laitage et vêtu de leurs peaux,
Assis la flûte aux doigts près des ruches à cire,
Sous la lune, l'été, tu guettas le Satyre
Dont le sabot piétine et qui marche en dansant.
Vaine attente! A genoux, je t'ai surpris souvent,
Au crépuscule, près de la source sacrée,
Sur le sable cherchant la trace vénérée
De Pégase. La Mer à tes regards pieux
N'a pas fait de ses flots jaillir ses glauques Dieux.
Aucun, qu'il soit des prés, des antres ou des grèves,
N'a montré son visage au désir de tes rêves;
Pas même ceux, jadis, qui, partout familiers,
A toute heure, des champs, des monts ou des halliers
Sortaient et se mêlaient aux hommes de la Terre.

Parcours la plaine en fleurs; monte au pic solitaire,
Visite le vignoble ou scrute la forêt,
La lande, les jardins, le verger, le guéret,
Rien. Passe, ô voyageur, la porte de la Ville
Que le libre travail ou le labeur servile
Emplit, de l'aube au soir, de sa double rumeur :
On chante, on parle, on rit, on court, on vit, on meurt.
Le brasier luit, le bûcher flambe, le four fume;
Le marteau furieux retombe sur l'enclume;
L'un forge la cuirasse et l'autre bat la faulx;
La fonte en un seul bronze unit divers métaux.
Pour l'arène où l'on saigne et la glèbe où l'on sue
Voici le glaive court et le soc de charrue;
Voici l'ancre nautique et l'éperon marin.
Admire l'Aigle d'or et la Louve d'airain
Qui harcèle du bec et qui mord de la gueule
Les esclaves muets attelés à la meule,
Car la Ville, en un jour, tous les jours, sans arrêt,
Dévore une moisson et brûle une forêt
Et semble, au fond des soirs, une aurore allumée.
Mais il manque pourtant à toute la fumée
Rampante au-dessus d'elle et noircissant les cieux
Le petit grain d'encens qui monte vers les Dieux !
Et nul, sous le marteau dont la forge résonne,
Humblement, d'une main pieuse, ne façonne,

Dans l'argent malléable ou dans l'or souverain,
La face fabuleuse ou le profil divin.

Pourquoi n'as-tu donc pas, comme les autres hommes,
Oublieux, oublié les noms dont on nous nomme?
Pourquoi nous cherches-tu toujours, cher obstiné,
Toujours, sur notre trace invisible, acharné?
Ne saurais-tu sans nous trouver la terre belle
Et fertile? L'est-elle moins sans que Cybèle
La parcoure, ô pieux Ami? Toute la Mer
Ne chante-t-elle plus, d'un flot toujours amer,
Sa plainte langoureuse et sa sonore joie
Sans qu'à travers le vent qui l'apporte tu croies
Entendre en sa rumeur t'appeler à leurs bras
Les Sirènes? Que veux-tu donc? N'es-tu donc pas
Heureux que le troupeau tout entier t'appartienne
Sans avoir à livrer aux Déesses Gardiennes
Ta plus blanche génisse ou ton plus noir bélier?
Est-ce trop pour toi seul des fruits de l'espalier,
Du champ et du jardin, de l'arbre et de la vigne
Sans qu'un devoir secret à l'offrande désigne
La grappe la plus lourde et le plus lourd épi?
Ne sentirais-tu donc ni regret, ni dépit
A verser sur l'autel pour qu'un Dieu s'en honore
Le vin qu'à son crater épancha ton amphore?

Va donc ! Coupe ton orge et moissonne ton blé.
Qu'importe où s'est enfui le Céleste Exilé
Qui levait, en menant la vendange et l'orgie,
Sa corbeille pourprée et sa serpe rougie !
Sois homme. Mange, bois, pleure et ris, tour à tour.
Le désir est plus bref que tu ne crois. L'Amour
Dure à peine le temps d'effeuiller une rose.
Prends la fleur. Mords au fruit. Vis à même les choses
Sans plus t'inquiéter de ce qui fut divin.

Mais je sens, ô mon fils, que je te parle en vain.

Ecoute-moi. Entends. Je suis l'une de celles
Que les hommes jadis nommèrent Immortelles.
Seule encore je vois la moitié des saisons
Et l'éternel soleil grandir à l'horizon.
Les autres, avec moi, aux Enfers descendues,
Ombres pâles, en ont oublié les issues;
Moi seule encor je sais par quel détour obscur
On monte à la clarté du jour et vers l'azur,
Car je suis à la fois terrestre et souterraine
Et mon Royaume est double où je suis deux fois Reine.
Tu l'as voulu. Reçois sur tes lèvres le grain
Du fruit mystérieux que je porte à la main;

Ferme tes yeux à la lumière dont encor
S'emplit leur rouge nuit du reflet d'un soir d'or.
Suis-moi qui t'ai suivi longtemps. Tais-toi. Prends gard
Descends encor. C'est bien. Ouvre les yeux. Regarde !

Tu vois, là-bas, roulant la vase de ses eaux,
Le noir fleuve entourer de son fluide anneau,
A travers l'ombre trouble et la clarté nocturne,
Abrupte ou sablonneuse et partout taciturne,
L'Ile silencieuse où séjournent les Dieux.
Le Temps ne les a pas respectés. Ils sont vieux
Et leurs cheveux sont blancs et leurs barbes sont blanches
Vois Bacchus corpulent qui saisit, lève et penche
L'amphore vide d'où ne coule plus nul vin.
Son thyrse est un cep mort sans pampre ni raisin
Et l'inquiet Hermès lui compare en pensée
Le bâton nu qui fut jadis le caducée
Où ne s'enroulent plus les mystiques serpents;
Les Satyres lassés auprès des Aegypans
Dorment ou lourdement s'étirent, et la corne
Pastorale est rompue au front osseux des Faunes.
Ne reconnais-tu point en ces spectres errants
Les fantômes des Dieux que le monde a crus grands,
Terribles, bienveillants, injurieux ou fourbes,
Durs à qui leur résiste et durs à qui se courbe,

Innombrables, vivants, suprêmes, immortels,
Vers qui fumait l'encens et ruisselait l'autel
Du sang quotidien de victimes sans nombre
Et qui ne sont plus rien maintenant que des Ombres?

Ils rêvent, anxieux, espérant le soleil
Et que le songe ambroisien, noble et vermeil
Recommence et que l'exil cesse et que l'on sorte
De l'Ile souterraine autour de qui l'eau morte
Du noir Styx passe, court et s'écoule sans bruit,
Car leur foule nocturne est lasse de la nuit.
Mars, comme pour partir, rattache sa sandale
Et Vénus, belle encor, en cette onde infernale,
Trempe son pied, tandis que Neptune prudent
Semble sonder un gué du bout de son trident.

Contemple tous ceux-là de qui fut générique
La joie olympienne ou la force olympique,
Qui furent autrefois l'oracle et le destin,
La réponse de l'antre et le mot sybillin,
L'écho sacré, la flûte alternée et la lyre,
Les cymbales, le cri, la danse, le délire,
Le parfum de la rose et l'odeur du laurier,
L'ode religieuse et le refrain guerrier,

Le roulement des chars ou le choc des tonnerres,
Les murmures du ciel, les frissons de la terre,
La houle des moissons qui font le sol mouvant
Et la forêt mouvante au long souffle du vent
Et le chant de la mer et le chant des fontaines,
La rumeur qui bourdonne au creux des ruches pleines,
La source, le ruisseau, le fleuve; eux qui mêlaient
En leurs coupes, le vin, l'eau, le sang et le lait,
Portaient le sceptre droit ou le thyrse flexible,
Lançaient la foudre au mont et la flèche à la cible
Et remplissaient la terre et le ciel, tour à tour,
De la confusion de leurs vastes amours,
Tous ces Dieux de la Vie et de la Violence
Leurs Ombres maintenant ne font que du silence.

Et tous, d'un long regard, suivent pensivement,
En son vertigineux et morne tournoiement,
Pégase qui, rué d'une course inutile,
Les crins au vent, galope en rond autour de l'Ile
Et qui parfois bondit et qui parfois s'abat
Et qui semble hennir et que l'on n'entend pas
Et qui s'arrête et qui repart et semble attendre,
D'un quadruple sabot creusant le sol de cendre,
Et brusquement, cabré, prodigieux et noir,
D'un élan furieux et d'un tragique espoir,

Écarte d'un seul coup ses deux ailes ouvertes
Qui battent l'air trop lourd et retombent inertes
Et, rebelles encor, referment à son dos
L'effort désespéré d'un vol jamais éclos.

Et, maintenant, adieu, mon fils. Retourne. Oublie
A la lumière de l'amour et de la vie
Ce monde inférieur où tes yeux ont connu
Ce que les Dieux que tu cherchais sont devenus.
Va-t'en sans regarder derrière toi. Va vivre;
Car moi qui t'ai conduit je ne peux plus te suivre
Là-haut. Ici mon heure infernale est sonnée
Et j'ai vécu la part de ma terrestre année;
Je redeviens une Ombre et je rentre parmi
Cette foule, Étrangère et Captive à demi,
Car le printemps m'appelle à la terre et l'automne
Du Tartare profond ramène Perséphone;
Mais toi que rien n'arrête en la funeste nuit
Va-t'en. Tu reverras l'aurore d'aujourd'hui
Et, du seuil retrouvé de la clarté vivante,
Tes yeux se rouvriront de leur sombre épouvante
Loin de l'île cruelle et des farouches lieux
Où rôdent à jamais les fantômes des Dieux.

Pars; mais en repassant la pierre de ta porte
Secoue avant d'entrer le sable que rapporte
A sa semelle humide encor du noir chemin
Ta sandale trempée au fleuve souterrain.

L'ARBRE DE LA ROUTE

LA HALTE

Viens. L'Arbre du repos est au bord de la route;
Son tronc semble de lierre et son ombrage est frais,
Et le frisson d'une eau dont la source est auprès
Au tremblement léger des ramures s'ajoute.

Restons là. Que la nue aux feuilles, goutte à goutte,
Pleuve ou que le soleil les perce de ses rais,
Nous verrons, du pré vert ou du jaune marais,
Venir le char qui grince et la chèvre qui broute.

Devant nous, les Travaux et le Temps et l'Amour
Vont passer. Vois ! pieds nus, sandale ou sabot lourd,
La faucille, la fourche ou la faulx à l'épaule;

Ils portent la corbeille ou l'amphore ou le van;
Et nous entendrons fuir sur l'herbe qui les frôle
Le doux pas de la pluie et les ailes du vent.

LES FEUILLES

L'ombre qui se retire ou s'allonge, selon
L'heure du jour qui croît ou du jour qui décline,
Marque le cours du temps et la saison divine
Où l'aube est toujours claire et le soir toujours long.

Jusques en l'herbe grasse où luit nu ton talon
Et nu le double fruit que ta gorge dessine,
Aucune branche lourde à ta bouche n'incline
Son fruit de pourpre douce et son fruit d'ambre blond.

Car l'arbre haut, nourri des racines au faîte
Par la terre féconde où rôde l'eau secrète,
Pousse en stérile jet son tronc âpre et vivant;

Mais, dans le tremblement des feuilles incertaines,
Entends sourdre, courir et ruisseler au vent
Le bruit aérien des sources souterraines.

LE LIVRE

Prends le livre. Assieds-toi dans l'herbe où ton fuseau,
Également chargé de laine blanche et noire,
Enroule à son ébène et lie à son ivoire
Son double fil oisif que ne rompt nul ciseau.

L'herbe frôle en tremblant tes mains; le ciel est beau
Et la verte prairie autour de toi se moire.
Vois, regarde passer aux marges du grimoire
Ou l'ombre d'une feuille ou l'aile d'un oiseau.

D'un vent tendre et léger aux heures de la Vie
Le Printemps tournera la page qu'il oublie;
Voici l'Été. Souris. Écoute. Lis encor...

Le doux soleil tiédit le livre qu'il caresse
Pour que l'année heureuse, à l'automne, te laisse
Le fermer au signet de quelque feuille d'or.

L'AMOUR

J'ai vu, ce soir, l'Amour. Et le fouet à la main,
Debout, il châtiait, farouche et flagellé,
Pris au mors, le cheval pour les Muses ailé
Qui frappait l'herbe en fleurs de son sabot divin.

Le monstre hennissait et se cabrait en vain,
Tout rose d'une écume où du sang fut mêlé;
Et la nuit était bleue et le ciel étoilé.
Et l'Amour torturait la bête au noble crin.

Je lui criai : Va-t'en, Pégase ! prends ton vol,
Bondis et rue et romps l'entrave et le licol;
L'Enfant ne suivra pas ton essor. Monte et fuis !

Mais l'Amour, souriant toujours, de ses mains fraîches,
Me montra, qui saignaient encore de ses flèches,
Les doubles ailes d'ombre ouvertes dans la Nuit.

LES ENNEMIS

J'ai vu l'Amour, un soir, combattre un autre Amour,
L'un riant de courber son frère terrassé,
Et l'autre, au souple bras qui le tient enlacé,
Mordant la chair parente où frappe son poing lourd.

Combat silencieux de la Nuit et du Jour
Qui heurte le dieu nu contre un dieu cuirassé.
Et le muscle meurtri pressant l'airain faussé
Et chacun d'eux vainqueur et vaincu tour à tour.

La lutte consanguine, amoureuse et farouche,
De sa quadruple étreinte et de sa double bouche,
Lie en un corps jumeau l'âpre couple guerrier.

Jusqu'à l'heure où le vent de l'aube matinale
Sèche aux membres rompus du groupe meurtrier
La sueur fraternelle et la pourpre rivale.

L'ILLUSION

Tu vois passer celui qui marche vers la Mer;
Le caillou de la route et la ronce des sentes
Offensent ses pieds nus faits pour fouler la pente
Des grèves où vers l'eau descend le sable amer.

La houle des blés lourds s'écroule, et le pré vert
Ondule d'herbe éparse où le sillon s'argente,
Et le vent, à travers les cimes bruissantes,
Murmure une marée en leur feuillage clair.

L'horizon fait au loin déferler ses collines
A tes yeux éblouis d'illusions marines,
Flux et reflux d'un songe éternel et fuyant;

Et, pour battre le flot futur autour de l'île,
Terrestre voyageur et toujours souriant,
Tu portes sur l'épaule une rame inutile.

LA BÊTE

Et cet Autre a passé, suant, sous le soleil,
Lié par ses deux poings que la corde excorie,
A conduire l'opprobre et l'obscène furie
D'un bouc farouche et roux, à quelque Dieu pareil.

Haletant et tendu de la nuque à l'orteil,
Jarret nerveux et sang aux mains et peau meurtrie,
Il mate un instant, rompt, entrave et contrarie
L'âpre effort de la bête horrible au poil vermeil.

Le brusque bouc debout, droit, sur ses sabots d'or,
Se cabre contre lui, lutte et l'entraîne encor;
Et l'Arbre est dépassé de la route éternelle.

Et le pasteur vaincu suit l'ouaille revêche,
Sachant qu'il ne pourra jamais à cause d'elle
Goûter l'ombrage frais et boire l'ombre fraîche.

LE PHILTRE

D'une pointe de flèche où le sang goutte encor
L'Amour a, par deux fois, sur ton écorce lisse
Gravé son nom cruel et doux, affre et délice,
Que le fer, tour à tour, meurtrit, caresse et mord.

La sève au sang divin mêle ses larmes d'or;
Et le philtre amoureux en tes fibres se glisse,
Et, pour que la ramure au ciel s'épanouisse,
Le tronc plus douloureux se contracte et se tord.

Et depuis, à ton ombre assis, j'entends qui chante
Ta cime harmonieuse et toujours frémissante
Avec tous les oiseaux de l'aurore et du soir;

Et, tordue à mes pieds où leur nœud s'entrecroise,
Je vois sourdre et ramper au sol vorace et noir,
En serpents souterrains, la racine sournoise.

LE RETOUR

Le vent à pas légers et la pluie à pas lourds
Nous précèdent déjà sur la route où frissonne
Ma tristesse à qui l'heure et le soir et l'automne
Disent le temps qui passe et la fuite des jours.

Ton visage pourtant, ô Toi, sourit toujours
Et ta bouche indulgente et divine pardonne
A l'instant envolé qui fuit et t'abandonne;
Et la route reprise est douce à tes retours.

Le Souvenir, là-bas, ouvre son porche où tremble
Le lierre fraternel qui nous accueille ensemble
Enguirlandant le seuil et la porte en ruine;

Et l'âtre noir verra aux cendres ranimées,
Comme en mon sombre amour que ta grâce illumine,
Rire la flamme claire à travers les fumées.

LE REGRET

Le feuillage jauni tremble aux branches lassées
Et la maison, là-bas, nous appelle au heurtoir,
Et, côte à côte, ainsi nous irons vers le soir
Où marchent devant nous nos heures enlacées.

Au reflet du cristal comme aux sources glacées,
Que le temps douloureux ou doux me fasse voir
Son rire à la fontaine ou sa ride au miroir,
Ton souvenir se mire à toutes mes pensées.

L'automne les disperse aux routes de la vie;
L'écorce se desquame et l'arbre s'exfolie
Et la ramure oscille au souffle qui l'émeut;

Et ses feuilles, au vent qui les parsème inertes,
Emportent, çà et là, chacune comme un peu
Du murmure amoindri de la cime déserte.

LA HACHE

Ecoute. Le vent froid aux cailloux de la route
Aiguise lentement, invisible ouvrier,
Les serpes et les faulx de ses bises d'acier;
Le pas du Temps résonne au carrefour. Ecoute.

Ecoute. Au loin déjà les fleurs s'effeuillent, toute
La prairie alentour frissonne, et tout entier
Le grand arbre frémit au souffle meurtrier;
Et sa Dryade en lui va saigner, goutte à goutte.

Les bûcherons, liant le fagot et l'écorce,
Vont dépecer, hélas ! ta stature et ta force;
Ton ombre a marqué l'heure à ta chute; mais sache,

Au soir de quelque Automne orgueilleux de ta mort,
Parmi l'effondrement de ta ramure d'or,
Tomber au moins hautain et grave, sous la hache.

A TRAVERS L'AN

LE DERNIER SOIR

La haute lampe
Brûle sur la table en silence,
Droite parmi les livres lus
Où ma tête s'est inclinée;
Je n'entends plus,
Mélancolique et vigilante,
Passer et rôder par la chambre
La vieille Année.

Elle s'est faite humble, patiente et grave
En sa grise robe d'hiver,
Pour s'asseoir près de l'âtre clair
Où se chauffent ses mains baissées;
Elle s'est faite douce et grave
Avec des pas légers qui semblent
Marcher à travers mes pensées
Sur de la cendre.

Les corbeilles d'été et les paniers d'automne
Sont là, pendus au mur, et parfois
L'osier craque, le vent frissonne
Aux roseaux du vase où se sèchent
Leurs tiges et leurs feuilles, et parfois
Je tressaille et j'écoute
Et je la vois,
Immobile en sa robe grise,
Sans que jamais murmure sa bouche
Plus rien des chansons désapprises
Qu'elle chantait dans l'été riant
En tressant brin à brin,
Avec ses mains,
L'osier souple et le jonc pliant
Et le saule qui se redresse
Et cingle et qu'on tourne en corbeilles.

Seul son rouet ronfle et bourdonne
Avec un bruit lointain d'abeilles
Qui s'enfle, s'approche et recule,
Et monotone
Semble filer du crépuscule.

L'horloge haute
En sa maison d'écaille et de buis

Ajoute une heure à l'heure qui fuit
Et le temps va de l'une à l'autre
Jusqu'à minuit.

Alors la silencieuse Année, assise
A l'âtre en sa robe rose et grise,
Se lève et rallume le feu qui s'éteint;
Une grande flamme d'espoir
Monte et rougit le pavé noir
Et réchauffe ses mains glacées,
Et je crois voir,
Au seuil déjà du temps qui vient,
Son visage nouveau sourire à mes pensées.

LA VOIX

La fontaine murmure à la source un secret
Qui, goutte à goutte, s'interrompt, filtre ou s'arrête
Et qui se continue en la rumeur secrète
Dont vibrent sourdement la mer et la forêt.

Tour à tour hésitant, humble, bas ou discret,
Commence, se rétracte et se cherche et s'apprête
Le même mot épars qu'attend, espère et guette
Le passant qui partout le devine et se tait.

L'éclair l'écrit au ciel et le biffe; la pluie
S'embrouille, se reprend, bégaie et balbutie;
La fissure ricane et l'antre ouvre la gueule;

Tout parle; et, dans le vent anxieux et farouche,
J'écoute pour jamais errer, multiple et seule,
L'universelle voix de l'invisible bouche.

VŒU

Je voudrais pour tes yeux la plaine
Et une forêt verte et rousse,
Lointaine
Et douce
A l'horizon sous un ciel clair,
Ou des collines
Aux belles lignes
Flexibles et lentes et vaporeuses
Et qui sembleraient fondre en la douceur de l'air,
Ou des collines,
Ou la forêt...

Je voudrais
Que tu entendes,
Forte, vaste, profonde et tendre,
La grande voix sourde de la mer
Qui se lamente
Comme l'Amour;

Et, par instant, tout près de toi,
Dans l'intervalle,
Que tu entendes,
Tout près de toi,
Une colombe
Dans le silence;
Et faible et douce
Comme l'Amour,
Un peu dans l'ombre
Que tu entendes
Sourdre une source...

Je voudrais des fleurs pour tes mains,
Et pour tes pas
Un petit sentier d'herbe et de sable
Qui monte un peu et qui descende
Et tourne et semble
S'en aller au fond du silence,
Un tout petit sentier de sable
Où marqueraient un peu tes pas,
Nos pas,
Ensemble !

ÉLÉGIE

Un grand silence clair de regret et d'attente
Emplit le beau jardin qui songe et se souvient
Et ma pensée y marche, anxieuse ou riante,
Sur l'invisible pas qui précède le sien.

Quelqu'un a foulé l'herbe auprès du bassin vide
Et posé son talon au marbre descellé,
Tandis que tremble encor, flexiblement rigide,
La feuille d'un roseau qu'une fuite a frôlé.

Une main curieuse a soulevé la dalle
Qui, du poids de sa pierre où luit l'anneau d'airain,
Cache l'onde secrète à qui va la spirale
D'un escalier furtif, sonore et souterrain.

Un invisible pas, de parterre en parterre,
A parcouru les fleurs, la grotte et le bosquet,
Hôte mystérieux, visiteur solitaire,
Taciturne passant parmi l'écho muet !

C'est lui qui, sur le seuil de la maison fleurie,
A cueilli cette rose aux pétales de feu
Dont la pourpre sanguine, amoureuse et meurtrie,
Garde la marque encor de la lèvre d'un dieu.

Il n'a pas refermé la porte encore ouverte
Par où l'odeur du soir est entrée avec lui
Et rôde longuement en sa langueur inerte
Qui s'attarde à le suivre et qui partout le suit.

Je l'ai suivi, le cœur battant dans ma poitrine,
A son souffle inégal de palier en palier,
Et je l'entends marcher dans la chambre voisine,
Fantôme insaisissable et partout familier.

Voici le lit, la lampe et le masque de cire
Que le miroir regarde et qui seul lui répond !
Et quelle main, hardie au sommeil qui l'attire,
A répandu ton huile, ô Lampe, et sur quel front?

Solitude, silence et, dans notre mémoire,
Equivoque rumeur qui monte d'autrefois,
Et la grande aile d'or qui passe sur l'eau noire
Où notre face en pleurs se penche et se revoit.

Je ne sais, mais je sens, Maison mystérieuse,
Pour l'invisible pas qui visita ton seuil,
S'exhaler sourdement, de ta pierre pieuse,
Comme un amer parfum de regret et d'orgueil.

Ton jardin est plus beau, tes roses sont plus belles.
Ta fontaine secrète et tes bassins verdis
Délaissés maintenant de leurs eaux infidèles,
Savent le nom sacré que tout bas tu redis.

Et je te reconnais, charme ineffable et sombre,
Délice, cher parfum, présence qui toujours
Revis dans le regard et survis dans les ombres
Des êtres et des lieux qu'a visités l'amour !

LE JARDIN MOUILLÉ

La croisée est ouverte; il pleut
Comme minutieusement,
A petit bruit et peu à peu,
Sur le jardin frais et dormant,

Feuille à feuille, la pluie éveille
L'arbre poudreux qu'elle verdit;
Au mur, on dirait que la treille
S'étire d'un geste engourdi.

L'herbe frémit, le gravier tiède
Crépite et l'on croirait, là-bas,
Entendre sur le sable et l'herbe
Comme d'imperceptibles pas.

Le jardin chuchote et tressaille,
Furtif et confidentiel;
L'averse semble, maille à maille,
Tisser la terre avec le ciel.

Il pleut, et, les yeux clos, j'écoute,
De toute sa pluie à la fois,
Le jardin mouillé qui s'égoutte
Dans l'ombre que j'ai faite en moi.

LA PROMENEUSE

L'allée en doux circuits contourne pour tes pas
Le gazon vert où dort le bassin léthargique,
Et le soir fait grandir d'une ombre symétrique
Les ifs et les cyprès qui ne s'effeuillent pas.

L'avare buis, toujours méticuleux et ras,
Aux parterres égaux que sa bordure étrique,
Est propre à te conduire au rêve méthodique
Que tu suis en marchant et qui te parle bas.

Mais une âme perplexe, indécise et légère,
Sur ta bouche s'attriste ou sourit passagère,
Selon l'odeur du vent ou le parfum du soir.

Et je n'ai pu régler l'inégale fontaine
Dont le double soupir suffit pour t'émouvoir,
Inquiète souvent et toujours incertaine.

ODELETTE

Si j'avais mieux connu mon amour, si j'avais mieux
Connu ma vie,
Si j'avais mieux
Su mes pensées,
Je n'aurais pas lié ma vie
A tes pensées
Et à tes jours,
Je n'aurais pas mêlé ta vie
A mon amour !

Offre-t-on à qui l'on aime
La fleur épineuse où les doigts saignent?
Mène-t-on boire à la fontaine
Qu'on sait amère?
Donne-t-on à filer aux belles mains,

Faites pour tisser de la joie,
Le chanvre dur et la grasse laine
Des filandières?...

Te voici debout dans ma vie
Au carrefour de mes chemins;
La source est à tes pieds; la rose ploie
Sa tige dangereuse. Tu l'as cueillie;
Et la quenouille des destins
Est-elle si peu lourde de fils incertains
Que tu souries
D'être seule dans mon amour
Et de l'avoir pris par la main?

FIN DE JOURNÉE

Un même songe a fait de marbre vos paupières,
Dieu qui verdit auprès de toi, Déesse blanche !
Et toujours ce murmure où la vasque s'épanche
Et cette allée oblique et ces eaux régulières...

L'ombre, à chaque printemps, des feuilles familières
Touche l'épaule lisse et remue à la hanche,
Et votre ennui captif sur le socle se penche
Pour y voir vos pieds nus pris aux cordes des lierres ;

Et toi, lasse comme eux, mais que ton ombre suit,
Tu viens, du noir portail où s'arque un double buis,
Regarder l'horizon de la campagne verte ;

Et, debout sous l'arcade amèrement rigide,
Tu laisses à ta peau, par ta robe entr'ouverte,
Fraîchir le souple vent qu'embaume l'herbe humide.

STANCES

L'hirondelle légère et la rose qui penche
Ont frôlé tes cheveux et caressé ta main,
Et ta vie est venue à la colline blanche
Parce que tu suivais les routes du matin.

Entre; l'âtre t'accueille et la porte est ouverte;
La fraîcheur de la paix émane des murs blancs,
Et la vigne qui monte au toit est encor verte.
Entre; la maison douce est parée et t'attend;

Mais la douce maison qui regarde l'aurore
S'ouvre aussi sur le soir, sur l'ombre et sur la nuit;
La fleur se fanera que l'aube vit éclore;
Le pampre rougira, vert encore aujourd'hui.

Et tu verras saigner les feuilles et les roses;
L'aurore d'où tu viens mène au soir où tu vas,
Reste à l'âtre fidèle où la paix est éclose,
Ferme la lourde porte et ne la rouvre pas.

Car si tu redescends de la colline claire
Où t'a mené ta vie en chantant au matin,
Tu trouveras bientôt, sournoise entre deux pierres,
La ronce qui se crispe et te mordra la main.

Et, dans l'ombre mauvaise où rôdent les vents louches
Qui soufflent à la face et hurlent au talon,
Tu sentiras, avec leurs bouches à ta bouche,
L'aile d'un oiseau noir en griffes sur ton front.

ODELETTE

J'aurais pu dire mon Amour
Tout haut
Dans le grand jour
Ardent et chaud
Du bel été d'or roux qui l'exalte et l'enivre
Et le dresse debout avec un rire
A tout écho !

J'aurais pu dire :
Mon Amour est heureux, voyez
Son manteau de pourpre qui traîne
Jusqu'à ses pieds !
Ses mains sont pleines
De roses qu'il effeuille et qui parfument l'air;
Le ciel est clair

Sur sa maison de marbre tiède
Et blanc et veiné comme une chair
Douce aux lèvres...

Mais non,
Je l'ai vêtu de bure et de laine;
Son manteau traîne
Sur ses talons;
Il passe en souriant à peine
Et, quand il chante, c'est si bas
Que l'on ne se retourne pas
Pour cueillir sa chanson éclose
Dans le soir qu'elle a parfumé;
Il n'a ni jardin, ni maison,
Et il fait semblant d'être pauvre
Pour mieux cacher qu'il est aimé.

CONTRASTE

La chair tiède où le sang gonfle, anime et nourrit
Ta peau voluptueuse et souple qu'il colore
D'une rougeur de pêche et d'un reflet d'aurore,
T'a faite, en ton corps, femme et femme par l'esprit.

Ton oreille est docile et ta bouche sourit
A toute la nature odorante et sonore,
Et ta jeune beauté semble toujours éclore,
Sensible à ce qui naît, chante, embaume et fleurit;

Mais Elle, taciturne à jamais, la Statue
Qui, immobile au bronze, attentive, s'est tue,
Semble écouter en elle et méditer tout bas,

Dans le métal durci qui moule sa stature
Et la dresse debout et se croisant les bras,
Le secret anxieux de la matière obscure.

MADRIGAL LYRIQUE

Vous êtes grande de tout un corps charmant
Dont l'ombre est à vos pieds, parmi les roses
Qu'effeuillent vos mains en rêvant;
La douce fleur, pétale à pétale, se pose
En papillons légers et lents;
La tige, peu à peu, s'envole de sa rose,
Et la flûte à l'écho s'accorde dans le vent.

Vous êtes belle de tout un visage qui sourit,
De vos yeux clairs qui vous font douce
A votre bouche
Où le sourire en sa grâce s'endolorit
Comme l'espoir
Qui, lèvre à lèvre, joint et touche

Les lèvres de la tristesse qui lui sourit
En son miroir...
La flûte avec le vent s'est tue au fond du soir.

Vous êtes belle de toute votre vie et de vos jours
Qui, un à un, vers vous s'en viennent
Menant l'Amour
Nu dans sa robe d'or et de laine
Avec sa gourde et son diadème;
A vos roses il mêlera ses épis lourds
Et, pas à pas, la main dans la sienne,
Vous irez vers l'aurore et, dans la nuit sereine
Où s'est brisée avec le vent ma flûte vaine,
Vous entendrez,
Une à une, sous les roses et les cyprès,
Chanter dans l'ombre les fontaines.

STROPHES ALTERNÉES

Je n'ai qu'un tout petit jardin
Entre quatre murs où le lierre
Qui les disjoint et les soutient
Rampe et monte en griffant la pierre.

Les parterres y sont étroits
Du buis en bordure aux allées
Qui se coupent et font la croix,
Toutes droites et bien sablées.

Quand on y marche, de grands houx
Vous égratignent au passage
Délicatement la main ou
Luisent durement au visage.

Un dur silence noir et vert
Emplit ce jardin sans fontaine
D'une sobre beauté d'hiver,
Inflexible, grave et certaine.

Pas de bassin qui mire en l'eau
Un peu de ciel et où l'on suive
Le vol inverse d'un oiseau
Par son ombre ailée et furtive.

Et pas d'abeilles en été
Dans ce jardin mélancolique
Qui vienne goûter l'âpreté
De ce feuillage métallique;

Tu ne respireras en lui
Rien qu'une odeur amère et forte
De cyprès, de myrte et de buis,
Sans fleur née et sans feuille morte.

★

Je n'ai derrière ma maison
Qu'un petit coin de terre jaune

Ou verte selon la saison
Et diversement monotone.

Un seul arbre y pousse, et déjà
Son étroite fraîcheur est grande,
Juste assez pour que, passant là,
Je puisse à son ombre m'étendre.

Et son feuillage est si léger
Qu'au moindre souffle dont il tremble
J'entends frémir et voltiger
L'essaim de ses feuilles ensemble.

Qu'un seul oiseau y chante et tout
L'arbre harmonieux s'en égaie,
Et, lorsque je me tiens debout,
Je puis voir par-dessus la haie.

Et l'horizon est tout autour...
Mais mon cœur ici se repose
Dans le parfum d'un même amour
Et l'amour d'une seule rose.

VOYAGES

Pars, mon fils; tu verras, comme j'ai pu les voir,
Les trois Villes encor dont ma pensée est pleine:
La Cité florentine et la Cité romaine
Et Venise endormie en or au fond du soir.

Au portique détruit cherche un fût pour t'asseoir;
Ecoute parler l'homme et chanter la fontaine,
Mais consulte plutôt le marbre que l'eau vaine,
Les pierres sur les cœurs ont un noble pouvoir.

Puis, si tu veux que ma jeunesse à mes vieux jours
Sourie, apporte-moi de là-bas, au retour,
Pour qu'au triple métal tremble encore ma main

Et pour que mon passé dans le leur se retrouve,
Frappés dans l'argent clair, dans l'or et dans l'airain,
Le Lion bisailé, le Lys rouge et la Louve.

✶

J'ai, comme toi jadis, dans le ciel florentin
Entendu retentir la cloche claire et forte,
Et, sur les amples eaux de la lagune morte,
Vu Venise sourire au soleil qui s'éteint.

Une sourde rumeur gronde au vieux sol latin
Où la dalle encor sonne au pas de la cohorte,
Et, dans son souvenir qui vers toi les rapporte,
Fiésole debout fait face à l'Aventin.

Les trois Villes ainsi chantent dans ma mémoire
L'hymne de leur beauté et le bruit de leur gloire,
Et mon cœur à leur nom vibre d'un triple écho !

Le Lys rouge est plus fort que l'herbe et que la ronce
Et je sais ce que dit de la Louve de bronze
Le Lion de Saint-Marc au Lion Marzocco.

ADIEUX

Il est de doux adieux au seuil des portes,
Lèvres à lèvres, pour une heure
Ou pour un jour;
Le vent emporte
Le bruit des pas qui s'éloignent de la demeure,
Le vent rapporte
Le bruit des pas du bon retour;
Les voici qui montent les marches
De l'escalier de pierre blanche;
Les voici qui s'approchent. Tu marches
Le long du corridor où frôle
Au mur de chaux le coude de ta manche
Ou ton épaule;
Et tu t'arrêtes, je te sens
Derrière la porte fermée;
Ton cœur bat vite et tu respires
Et je t'entends,
Et j'ouvre vite à ton sourire
La porte prompte, ô bien-aimée!

Il est de longs adieux au bord des mers
Par de lourds soirs où l'on étouffe;
Les phares tournent déjà dans le crépuscule;
Les feux sont clairs.
On souffre...
La vague vient, déferle, écume et se recule
Et bat la coque de bois et de fer;
Et les mains sont lentes dans l'ombre
A se quitter et se reprennent.
Le reflet rouge des lanternes
Farde un présage en sang aux faces incertaines
De ceux qui se disent adieu aux quais des mers
Comme à la croix de carrefours,
Comme au tournant des routes qui fuient
Sous le soleil ou sous la pluie,
Comme à l'angle des murs où l'on s'appuie,
Ivre de tristesse ou d'amour,
En regardant ses mains pour longtemps désunies
Ou pour toujours...

Il est d'autres adieux encor
Que l'on échange à voix plus basse
Où, face à face,
Anxieusement, Vie et Mort,
Vous vous baisez, debout dans l'ombre, bouche à bouche,

Comme pour mieux sceller encor,
Dans le temps et l'éternité,
Lèvre à lèvre et de souffle à souffle,
Votre double fraternité.

L'ÉCHANGE

J'ai senti vivre en moi la terre maternelle
Et naître son printemps et croître son été,
Et mon automne à moi et son automne à elle
L'une à l'autre s'unir en leur maturité.

Son sang mystérieux à ma sève se mêle
Et c'est un même fruit que nos ceps ont porté;
Sa grappe chaque année à ma grappe est jumelle
Et je me sens fécond de sa fécondité.

Son pampre, ses épis, son lierre et ses roses
Couronnent ma Pensée, et son air pur m'apporte
L'odeur de ses moissons et de ses fleurs écloses.

O Terre, tes parfums vibrent dans ma voix forte,
Mais mon souffle à son tour module en tes roseaux
Les frissons de ta brise et le bruit de tes eaux.

RÉVEIL

Si le pavage est rouge et si le mur est blanc,
Si les rideaux du lit sont peints de fleurs naïves
Et si la vaste chambre où, le soir, tu arrives
Te donne un bon sommeil qu'achève un réveil lent,

Sois heureux. L'aube est claire. Une treille suspend
Le long de la croisée une grappe massive
Dont se gonfle par grains la pourpre qui s'avive
Sur le carreau veiné par un pampre rampant.

Lève-toi, les pieds nus, pour ouvrir la fenêtre;
L'odeur du foin qu'on coupe et du trèfle pénètre
Avec l'aurore gaie et le vent du matin;

Écoute; un arrosoir, là-bas, heurte une bêche,
Et, plus loin, par delà la haie et le jardin,
Le doux bruit d'une faulx siffle dans l'herbe fraîche.

LA HACHE ET LE FILET

Abats les chênes
De ta haute hache d'acier bleu
Qui luit et frappe et coupe et peine,
Et, peu à peu,
Ébranle l'arbre qui tremble et penche
Et tombe avec toutes ses branches,
Avec ses lierres et ses guis...
Et puis,
Dompte la mer
Et guide la proue et vogue et vire
Parmi l'écume et le flot vert
Et tire
Le lourd filet dont un poids clair
D'argent vif et d'or et d'écailles
Gonfle les mailles...

Vous êtes
Hauts de stature et forts de bras,
Toi, pêcheur, et toi, bûcheron,
Mais si bien même
Les guis coupés étaient des têtes,
Et tes poissons
Pèseraient-ils leur poids d'or vrai,
Vous n'auriez pas contre mon gré,
Vous n'auriez pas,
Par la cognée ou par la rame,
Sans mon amour,
Une seule heure de mes jours,
Un seul cheveu de mes cheveux,
Et c'est bien peu
Tout votre vain orgueil d'hommes qui ne peut
Qu'à sa guise lui rie une bouche de femme !

CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Pâles et par la main et comme deux amies
La Tristesse et la Paix vous conduisent vers l'ombre
Où, dans le vieux jardin mélancolique et sombre,
S'effeuillent doucement des roses endormies.

La face du silence aux fontaines bleuies
Se regarde mourir au fond de l'eau qui tombe,
Goutte à goutte, éveillant le repos des colombes,
Lourde dans l'or de l'arbre et des feuilles vieillies.

Car l'automne est venue avec le crépuscule,
Et, lorsque vous marchez, un fantôme recule,
Devant vous qui sourit d'avoir été vous-même;

Une épine survit où fut la fleur éclose,
Le Passé, soir par soir, s'accroît de l'ombre vaine,
Goutte à goutte, le Temps se meurt et rose à rose!

L'ENTRÉE AU PARC

Vous entrerez
En vous courbant,
Par la petite porte basse
A l'angle du long mur, voici
La lourde clef de fer noirci...
Vous vous assoierez sur le banc.

Il est velu de mousse grasse;
Le temps l'a rongé et il penche,
Mais il est de marbre,
Et, souvent,
Des feuilles mortes,
De branche en branche,
Au gré du vent,
Tombent, lentement des vieux arbres
Mystérieux et tout en or,
Et leur chute molle et légère
Caresse, frôle, effleure et flaire

Le vieux marbre velu qui dort.
Vous entendrez
Bientôt, peu à peu, de plus près
Et sourdement, comme en vous-même,
Vivre et respirer le silence.
Le vieux parc est plein de fontaines
Qui rient et pensent
Et parlent bas et qu'on entend
Gémir entre elles doucement
Et se murmurer l'une à l'autre,
Car l'eau oublie et passe et ment,
De vieux secrets qui sont les nôtres
Trop vagues pour qu'on s'en souvienne...
Mais n'écoutez pas les fontaines.

N'écoutez pas,
Non plus, si c'est le soir,
Les colombes qui roucoulent encor
Dans les cimes des arbres d'or,
Ni celles qui s'entrelamentent
A la pointe des cyprès noirs ;
N'écoutez pas, si c'est le soir,
Les fontaines, ni les colombes,
Ni la feuille qui tombe
Devant vos pas.

L'allée est large et claire et douce
Et si vous marchez sur sa mousse
Le silence ira avec vous,
Comme il est venu avec moi,
Jusqu'au miroir où l'on se voit
A soi-même sa Destinée.

C'est un bassin où dort depuis que tu es née
Une eau mélancolique en un marbre fidèle.
Pas une goutte ne s'est perdue,
L'onde est intacte, toute, et telle
Que le Temps l'amassa jusques à ta venue,
Et auprès d'elle
Se tiennent debout deux statues,
Ailées et nues,
Et toutes deux qui sont l'Amour;
Mais l'une va sourire et l'autre va pleurer,
Approche-toi, viens te mirer
A ton Destin.
Le clair miroir est incertain.
Si tu t'y entrevois en pleurs ou souriante,
Ta bouche trouvera celle qui lui ressemble
Et son baiser t'attend aux lèvres de la vie...

Et dans l'eau du bassin le double Amour t'épie.

L'ABRI

Clos la fenêtre obscure et ferme la maison;
Laisse monter le lierre et dormir le silence,
Et que des mille fers de sa multiple lance
La plante aux bras noueux garde notre horizon.

Le printemps, au dehors, embaume le gazon;
Cueille la fleur qui rit, cueille la fleur qui pense;
Notre triste jardin que la mort ensemence
Est l'âtre que blanchit la cendre du tison.

N'entre pas. Laisse-nous, à nous qui sommes mortes,
L'abri mystérieux des seuils clos et des portes.
Ton pas te reviendrait au fond du corridor.

Le silence appartient aux voix qui se sont tues,
Car chaque Ombre toujours habite toute encor
La chambre solitaire où elles furent nues.

ODE

Amour !
J'ai voilé ta face au fond de mes songes,
Amour !
J'ai voilé ta face au fond de mes jours
Et tes yeux clairs et ta bouche lente
Qui me parlait à l'oreille dans l'ombre;
J'ai couronné ta chevelure tiède et longue
De feuilles et de violettes en guirlandes
Et j'ai lâché, à l'aube, tes colombes
Et j'ai éteint du pied ta torche noire
Et j'ai brisé ton arc et dispersé tes flèches,
Amour !
J'ai voilé ta face au fond de ma mémoire
Et de mes jours.

Parce que le printemps chantait dans l'aurore
Le long du calme fleuve et des jeunes roseaux,

Parce qu'Avril riait dans la grotte sonore
En filant sur le seuil l'argent de ses fuseaux,
Parce que le bois frais pleuvait de soleil clair
Et que les sentiers bleus entraient dans la forêt
Et que l'étoile enfin se levait sur la mer,
La même qui monta derrière les cyprès,
Amour aux yeux cruels de langueur et de honte
Par qui tant de printemps me furent sans douceur,
J'ai voilé ton regard et j'ai laissé dans l'ombre
Ton visage aux yeux clairs de rire et de langueur !

Si l'Été roux de blés et rouge de roses,
Si l'Été
Mystérieux de force et de maturité,
Si l'Été des soirs d'or et des matins fauves
Avec ses fruits mûrs qui jutent en gouttes chaudes
Aux lèvres lasses qui les mordent,
Si l'Été
De soleils éclatants, de midis et d'étoiles
Qui chante au vent de tout l'or mûr de ses blés lourds,
Qui crie et saigne de toutes ses roses,
N'avait pas enivré mon sang, ô doux Amour,
Eussé-je ainsi voilé ta bouche
De lourde rose
Douce à ma bouche ?

Voici l'Automne.
Le Printemps et l'Été sont morts, heure par heure;
L'Automne, de toutes ses fontaines, les pleure :
Jet d'eau qui sanglote, vasque qui chantonne,
Sources qui bruissent,
Grottes en larmes des stalactites;
Et te voici au bout de l'allée
Où les feuilles mortes s'endolorissent
De pourpres pâles et d'or fané;
Et tu es là, Amour, et ta face est voilée.
Tes couronnes
Sont sèches.
Ton arc brisé gît parmi tes flèches...
Rallumerai-je, de la cendre où elle est morte,
Ta haute torche
Pour éclairer l'ombre et le soir?
Tes yeux ne veulent plus me voir,
Amour, Amour!
Ta bouche est froide sur la mienne
Et j'entends du fond de mes jours
Le Passé te pleurer de toutes ses fontaines!

BLANCHE COURONNE

Blanche Couronne ! grâce ancienne
De tes deux noms de fleurs et d'eau,
Tu es aussi Douce-Fontaine
Pour tes roses et tes roseaux.

L'eau verte dort aux douves tièdes,
L'eau fraîche veille au fond du puits,
Le jardin vaste est plein de cèdres
Et le vieux cloître plein de buis.

Les glycines aux arceaux blancs
Montent et le lierre rampe;
De la fenêtre on voit les champs,
Des champs, là-bas, on voit les lampes.

Douceur du soir, foyer d'automne !
Tout le bois d'or, et les pins verts
Avec la plainte monotone
Du vent qui leur vient de la mer.

Joie au matin, paix de midi,
La promenade autour du cloître
Où l'on voit sur le mur tiédi
Son ombre grandir ou décroître,

Solitude, chère ruine
Où l'âtre a des flammes encor,
Où l'écho vers nous s'achemine
Du fond des vastes corridors;

Roses, fleurissez-la toujours !
Sa plus belle fleur est la mienne
Et j'ai bu dans ce doux séjour
L'onde de la Douce-Fontaine;

L'automne où cet an va finir
Est doux de nos ombres passées
Et je tresse à son souvenir
Cette couronne de pensées.

L'ADIEU

J'ai tressé, brin à brin, la corbeille des Heures,
Osier qui chante au bord de l'eau,
Jonc qui tremble et saule qui pleure !
Ma flûte longue eut sept roseaux
Qui chantèrent l'heure après l'heure,
Selon ma tristesse ou ma joie,
Selon que l'arbre jaunit ou verdoie,
Selon que l'an est grave ou tendre.
Vous êtes venus les entendre,
Chansons rauques ou douces, vives ou lentes,
D'après la taille des roseaux.

Ma corbeille est pleine, prenez
La grappe lourde qui déborde et saigne,
Prenez la poire molle ou la châtaigne
Épineuse que cuira la cendre tiède,
Prenez les fruits du verger clair

Et les fruits âpres de la haie,
Goûtez-en l'écorce et la chair,
Blessure ou plaie,
Saveur sucrée, arome amer,
Délice ou peine...
Puis, allez boire à la fontaine.

Déjà l'aube se hâte et fait la nuit plus brève
Que retarde à son tour le crépuscule lent;
L'arbre est en sève,
Et la douceur de l'air lasse l'aile du vent;
Puis le Printemps rira sans qu'on le voie encore
Et son pas sonnera sur le chemin sonore
Par où, svelte et léger, il marche vers l'Été,
Et l'Automne divine, indolente et plus belle
De songe, de langueur et de maturité
Nous verra revenir en silence vers elle
Aïeule du Printemps et fille de l'Été.

Et nous, vivants,
Nous aurons écouté le vent
Le long des routes de la vie,
D'arbre en arbre, de branche en branche, d'heure en heur
Nous aurons touché des mains douces

Sans doute,
Et, âme à âme, chair à chair,
Aimé peut-être et souffert,
Et j'aurai dans mes corbeilles
Autrement faites et tressées
Le nouveau miel d'autres abeilles
Et d'autres fruits d'autres pensées.

LES PASSANTS DU PASSÉ

A Maurice Maindron.

LE ROUTIER

Face brusque et joyeuse et qu'un sang âpre farde,
Debout, en son pourpoint tailladé de satin,
Il se carre à mi-corps, et son geste hautain
S'appuie à son épée et pèse sur la garde.

Par la pique, l'épieu, la torche et la bombarde,
Du levant au couchant, de l'Alpe à l'Apennin,
Il ravagea, pillant les caves et le grain,
La marche milanaise et la plaine lombarde.

Le juron à la bouche et la colère aux yeux,
La guerre qu'il aima le fit aussi joyeux
Au soir de Marignan qu'au matin de Pavie,

Et sa rouge narine ouverte semble encor
Flairer, au fond du temps d'où lui revient sa vie,
L'odeur de la bataille et de sa propre mort.

LE MIGNON

Il est debout, épée au flanc et fleur aux doigts;
Les chausses de satin étroites au plus juste
Moulent la jambe fine et la cuisse robuste
A la mode du siècle et des seconds Valois.

Joyeux des crocs d'Amboise et des gibets de Blois,
Nourrisson de Pétrone et client de Locuste!
Le court manteau plissé accroît l'ampleur du buste
Et la cuirasse aiguë est en cosse de pois.

Une fraise à godrons l'engonce. Il vous regarde
D'un œil fourbe, et sa bouche amoureuse, que farde
Un onguent, va sourire ou mordre ou minauder.

Et deux perles de lait, l'une à l'autre pareille,
Semblent, tirant le lobe et prêtes à tomber,
Une goutte d'amour qui pend à chaque oreille.

PORTRAIT DOUBLE

L'époque fut païenne, idolâtre et lascive
En ce siècle impudique où naquit sa beauté,
Et son torse divin sur lui n'a pas porté
Le corsage hypocrite où la gorge est captive.

Le peintre, par deux fois, d'un pinceau qui s'avive
Au ton de l'incarnat d'un modèle vanté,
Sur la toile a repeint ce beau corps et tenté
Qu'en un double portrait sa grâce se survive.

Dans l'un elle est assise et caresse son sein
Dont le ferme contour a l'antique dessin
De la coupe où ses doigts effeuillent une rose;

Mais dans l'autre, plus belle, elle m'est apparue,
Statue entière où frise un angle d'ombre fauve,
Car elle y est debout et rit d'y être nue.

L'ABBESSE

Fière et triste à jamais qu'un Dieu fût mort pour elle,
En échange du sang répandu sur la croix,
Sa jeunesse a donné par amour et par choix
Au Seigneur sa beauté que le Seigneur fit belle.

Elle a vécu longtemps, humble, chaste et fidèle
Dans la blanche cellule et les cloîtres étroits,
Mais ses Sœurs, à son tour, voulurent que leurs fois
S'en remissent en paix à sa sainte tutelle.

La bure vêt son corps que le linge embéguine;
Le jeûne a macéré sa figure sanguine;
Son doigt suit sur la page entr'ouverte à ses yeux

La majuscule ornée et la lettre onciale,
Tandis qu'à l'autre main, où luit l'anneau pieux,
Se recourbe et fleurit la Crosse abbatiale.

LA PAIENNE

Rome ! tes dieux sont morts, et ta maigre tétine,
Louve de bronze, pend d'avoir trop allaité !
Mais le fantôme nu de l'antique beauté
Erre encore aujourd'hui sur la terre latine.

La statue est brisée et la stèle s'incline;
Le roseau se lamente où la flûte a chanté,
Et tu restes toujours belle d'avoir été,
Par le sourire pur des Déesses, divine.

Et, voyageur pieux, j'ai voulu qu'au retour
Ma Dame ainsi fut peinte en ce cadre à son tour
Debout sur le clair mont que l'aurore ensoleille,

Entre Pallas revêche et Junon furieuse,
Car sa gorge rivale à sa pointe est vermeille
Du même sang divin que la Victorieuse.

LE HUGUENOT

La corde, le bûcher, le fagot, la potence,
La flamme cauteleuse et le chanvre retors
Ont guetté, tour à tour, les os de son vieux corps
Que balafra la dague et coutura la lance;

Et le voici, debout dans sa longue espérance;
Avec l'âge qui vient il sent venir le port,
Car sa gorge a chanté au péril de la mort
Les Psaumes de David dans la langue de France.

Fidèle à l'âpre Dieu que l'on enseigne au prêche,
Un sourire d'orgueil crispe sa lèvre sèche
De huguenot têtu et de bon gentilhomme

Qui pouvait s'enrichir à la cour, s'il n'eût pas,
Par dégoût du fumier des étables de Rome,
Tiré le maigre pis de la Vache à Colas.

LE GENTILHOMME

Ci-gît Crespin, seigneur de Vigneux en Thiérache.
Il fut homme de guerre et son temps lui fut dur,
Il défendit le pont, la poterne et le mur,
Aussi la lourde épée à sa hanche s'attache.

Les ligueurs, apportant le fagot et la hache,
Ont brûlé son castel et rasé son blé mûr,
Et il n'a récolté de son labeur obscur
Que le sang qui ruisselle au fer qui le harnache.

Le lévrier debout au lévrier couchant
Se joint pour soutenir son blason; l'or du champ
Aux merlettes de sable ouvre un sautoir de gueules.

Il a connu l'amour, s'il a connu la haine,
Puisque son double anneau nous donna pour aïeules
Anne qui fut sa veuve et la douce Yolaine.

LA DAME

Nul portrait n'est venu jusqu'à nous d'âge en âge,
Sur la cire, l'émail, la toile ou le métal,
Vivant au cadre d'or, d'ébène ou de santal,
Transmettre à ses neveux son ombre ou son image.

Fut-elle blonde, gaie ou rousse, belle ou sage?
Fille d'un siècle dur où l'amour fut brutal,
S'est-elle regardée, en pleurant, au cristal,
Une perle à la gorge et l'œillet au corsage?

Rien d'elle que son nom accolé sur le marbre
A celui d'un époux et, rameaux du vieil arbre
Héraldique et fécond où se greffa sa grâce,

Les sept fils que son sein orgueilleux a nourris
Et qui, fruits de son flanc et fleur de notre race,
Ont seuls connu les yeux qui leur avaient souri.

TABLEAU DE BATAILLE

Il est botté de cuir et cuirassé d'airain,
Debout dans la fumée où flotte sur sa hanche
Le nœud où pend l'épée à son écharpe blanche;
Son gantelet se crispe au geste de sa main.

Son pied s'appuie au tertre où, dans le noir terrain,
La grenade enflammée ouvre sa rouge tranche,
Et l'éclair du canon empourpre, rude et franche,
Sa face bourguignonne à perruque de crin.

Autour de lui, partout, confus et minuscule,
Le combat s'enchevêtre, hésite, fuit, s'accule,
Escarmouche, mêlée et tuerie et haut fait;

Et le peintre naïf qui lui grandit la taille
Sans doute fut loué jadis pour avoir fait
Le héros à lui seul plus grand que la bataille.

LE MARIN

Le soleil a hâlé de son âpre brûlure
Son visage marin où les yeux, vifs encor,
Semblent, loin de l'écueil et vers les feux du port,
Orienter la vergue et régler la voilure.

Vieux galant d'abordage et coureur d'aventure,
Regrettant le grappin et l'ancre et le sabord,
Il garde dans sa main qui s'y crispe et le tord
Le rauque porte-voix où vibra sa voix dure.

Il monta, tour à tour, du Levant au Ponant,
Le *Non-Pareil*, le *Joli-Cœur* et le *Tonnant*,
Brick ou frégate ou lougre ou vaisseau pavoisé;

Et, prompt à commander salves ou branle-bas,
Son geste semble au mât qu'un boulet a brisé
Clouer le pavillon sous qui l'on coule bas.

LE COURTISAN

L'homme est peint à mi-corps en son cadre d'or roux
Et regarde du fond de l'ombre qu'il éclaire
Du regard de ses yeux dont sa bouche sait taire,
Ironique, la joie, ou calme, le courroux.

Le front est haut, avec des sourcils de jaloux
Hérissés d'un poil brun qu'une ride resserre,
Le nez astucieux évente, guette et flaire;
La main longue est sans bague et l'habit sans bijoux.

Au coin du vieux tableau, à gauche, encore, on voit
L'inscription grattée et qui jadis fit foi
Des titres qu'il tirait des biens dont il fut maître;

Et cet homme inconnu dont nul ne sait le nom,
A la cour du Grand Roi, naguère, a fait, peut-être
Saluer bas Dangeau et pester Saint-Simon.

PORTRAITS DE MAINS

Si le Temps à jamais effaça dans l'oubli
Le sourire perdu de leurs bouches vivantes,
Son caprice a laissé les formes indolentes
De leurs mains se survivre en un pastel pâli.

Celle-ci tient encor l'œillet qu'elle a cueilli;
Toutes, tièdes de paix ou fébriles d'attentes,
Mains de mères, mains de vierges ou mains d'amantes,
Cambrent leur grâce fière ou leur galbe joli.

Sur le jaune papier où ressort la sanguine
Le flexible bouquet de ces mains consanguines
Allonge de blancs doigts dont l'ongle fardé luit,

Et qui sait si jadis, au cadran des pendules,
Elles n'ont pas touché, par hâte ou par ennui,
L'aiguille où l'heure avance et où le temps recule?

L'ONCLE

Les abbés à rabat et les marquis coquets
Minaudent en lorgnant les dames peu farouches,
Et le sourire encor plisse le fard des bouches,
Et le silence rit encore de caquets.

L'habit fleur de pêcher et la robe à bouquets,
Les boîtes à bonbons et les boîtes à mouches !
Et tout le gai décor, de l'écran aux piédouches,
Se mire dans le bois miroitant des parquets.

Mais celui-ci, rétif au conciliabule,
Seul en son cadre noir au fond du vestibule,
Crispe à l'écart son poing gantelé de métal;

L'armure bombe encor sa poitrine tragique
Et sur son blanc manteau guerrier et monacal
S'écartèle la croix de l'Ordre Teutonique.

LE CHASSEUR

Il a battu, jadis, de l'aube jusqu'au soir,
La plaine, le coteau, le val et la forêt,
Et le peintre, au retour, le montre en ce portrait.
Le fouet à la main et la trompe en sautoir.

Un bel épagneul feu frotte son museau noir
Contre le gant de cuir qui flatte l'indiscret,
Cependant que, couché près d'un braque d'arrêt,
Gronde un dogue à poil ras recousu du boutoir.

C'est ainsi, haut botté et sonnant haut du cor,
Qu'il a vécu jadis et qu'il revit encor,
Tel qu'il forçait jupe troussée ou bête prise,

Et, galant à la ferme et hardi aux halliers,
Qu'il faisait aux maris de Toinon ou de Lise
Porter leur part de cuisse et leur part d'andouillers.

L'HOMMAGE

Sa bouche en fleur sourit au temps qui l'a laissée
Se survivre à jamais, silencieuse et belle;
Et, par delà les ans, peut-être, connut-elle
Le désir d'être, un jour, douce à quelque pensée.

Si l'attente inutile et l'oubli l'ont lassée
Et si nul n'a compris son regard qui l'appelle,
Qu'un hommage tardif demeure au moins fidèle
A son rêve muet de vivante passée.

Ce portrait attentif d'une Ombre qui fut tendre
En sa poussière pâle et frêle, semble attendre
La rose qu'au printemps j'offre à sa jeune grâce,

Et, pour que sa beauté puisse encor s'y revoir,
Je présente au pastel qui peu à peu s'efface
Le sourire incertain que lui rend le miroir.

LA LISEUSE

La robe fut jadis changeante, rose et grise,
Qui vous vêt des longs plis d'un taffetas glacé;
Votre gorge a gonflé cette étoffe indécise,
Où roucoule le rose et le gris nuancé.

Au fond de la bergère où vous êtes assise
Vous songez d'avenir peut-être, ou du passé
Et, sur vos genoux joints, craignant quelque surprise,
Vous couvrez de la main un feuillet commencé.

Votre grâce à la fois impérieuse et tendre,
Votre geste, vos yeux semblent toujours défendre
Qu'on lise ce secret sous vos doigts rapprochés;

Mais le Temps curieux dont l'aile en faux vous frôle
A lu, en se penchant un peu sur votre épaule,
Le livre rose et gris de vos amours cachés.

PANNEAU

L'ingénieux Amour noue à mon cadre d'or
Sa couronne de fleurs et son carquois de flèches,
Car sa bouche, jadis, douce à mes lèvres fraîches,
Leur donna la couleur qui les empourpre encor.

Sous l'arceau du bosquet qui dresse son décor
A ma beauté, l'Automne avec ses feuilles sèches
Touche ma joue encor pareille au fard des pêches,
Et l'éclair de mes dents pourrait y mordre encor.

L'Amour, hélas! vois-tu, ne fait pas d'immortelles;
La toile d'araignée ourdit à mes dentelles
Ses fils mystérieux qu'entrelace le temps,

Mais, si la triste Mort m'effleura de son aile,
Le dieu qu'en sa jeunesse adora mon printemps
Me garde souriante et me voit toujours belle.

CHEVALIER DE MALTE

Fier de sa haute race où l'écu se blasonne,
Vairé de sable et d'or au lévrier passant,
Le vieux père a voulu que les fils de son sang
Servissent au métier que son âge abandonne.

Mais le dernier, le fruit tardif de son automne,
Cadet sans apanage et blondin presque enfant,
Il veut que celui-là, si l'Église le prend,
Porte l'épée au moins comme son nom l'ordonne.

Le temps est paresseux, sans guerre qui l'exalte;
Le double azur du ciel et de la mer de Malte
Berça son long repos de moine et de soldat,

Car l'Ordre, comme aux jours d'Alger et de Lépante,
N'arme plus pour la Foi la galère qui bat
La barbaresque mer de sa rame coupante.

MANES

L'amoureuse colombe et le clavecin grêle
Avec leur double voix de langueur et d'amour,
Mystérieusement, ensemble et tour à tour,
Ont endormi son rêve et soupiré pour elle,

Le baiser de l'accord et le frisson de l'aile
Palpitent un instant et s'en vont sans retour...
La voici souriante encore, comme au jour
Où son miroir vivant lui riait d'être belle.

Son fantôme inquiet de morte trop aimée
Semble craindre toujours, en sa cendre animée,
Le terrestre baiser de quelque bouche crainte,

Car le temps au pastel fane sans qu'il l'efface,
Derrière le cristal l'isolant de l'atteinte,
La poussière fardée où se survit sa grâce.

LE SINGE

Avec son perroquet, sa chienne et sa négresse
Qui lui tend le peignoir et sèche l'eau du bain
A son corps qui, plus blanc sous cette noire main,
Cambre son torse souple où sa gorge se dresse,

Elle a fait peindre aussi, pour marquer sa tendresse,
Par humeur libertine ou caprice badin,
Le portrait naturel de son singe africain
Qui croque une muscade et se gratte la fesse.

Très grave, presque un homme et singe en tapinois,
Velu, glabre, attentif, il épluche sa noix
Et regarde alentour, assis sur son séant;

Et sa face pelée et camuse où l'œil bouge
Ricane, se contracte et fronce en grimaçant
Son turban vert et jaune où tremble un plumet rouge.

L'AMATEUR

En son calme manoir entre la Tille et l'Ouche,
Au pays de Bourgogne où la vigne fleurit,
Tranquille, il a vécu comme un raisin mûrit.
Le vin coula pour lui du goulot qu'on débouche.

Ami de la nature et friand de sa bouche,
Il courtisa la Muse et laissa, par écrit,
Poèmes, madrigaux, épîtres, pot-pourri,
Et parchemins poudreux où s'attestait sa souche.

En perruque de crin, par la rue, à Dijon,
S'il marchait, appuyé sur sa canne de jonc,
Les Élus de la Ville et les Parlementaires

Saluaient de fort loin Monsieur le Chevalier,
Moins pour son nom, ses champs, sa vigne et son hallier
Que pour avoir reçu trois lettres de Voltaire.

LE CRÉOLE

Tricorne galonné, jabot et haute canne,
Tel, jadis, abordant au sable de la crique,
Il vint à Saint-Domingue ou à la Martinique
Cultiver le café, le tabac et la canne.

A l'âpre venaison que l'esclave boucane
Il préféra les fruits de la molle Amérique,
Il but les tafias et les rhums en barrique
Sous la véranda fraîche où grimpe la liane.

Sa silhouette exacte, arrogante et correcte,
Sur le papier de riz où le temps la respecte,
Se découpe comme son ombre contre un mur,

Et sans doute il voulut, cambrant ses mollets maigres,
Que ce profil à l'encre et ce portrait obscur
Attestassent, un jour, qu'il vécut chez les nègres.

LE GALANT ÉMIGRÉ

Dans le cadre d'acier où l'a peint le pinceau
Qui lui poudra la tête et lui bleuit la joue
Sa bouche s'enjolive et s'arque d'une moue
De galant officier qui se sait tendre et beau.

Sur l'uniforme blanc à parements ponceau,
Comme un papillon noir voltige, rôde et joue
Le ruban qui retient la perruque qu'il noue...
L'amour pour lui partout alluma son flambeau.

La Révolution passa comme un torrent
A ses pieds; il l'enjambe, émigre et vit errant;
Maint bel œil, tour à tour, captive l'infidèle,

Et, dans le cadre, on voit des cheveux, au revers,
Enlacer, blonds et bruns, au chiffre qui les mêle,
L'alphabet abrégé de ses amours divers.

LE SOLDAT

Au tocsin qui sonna la fuite de Varennes
Et qui, de cloche en cloche, alla de bourg en bourg,
Tu portais l'épaulette et le catogan court
Et l'uniforme vert des Dragons de la Reine.

Ton cheval pommelé en tirant sur les rênes
Hennit dans l'air civique où grondait le tambour,
Et tu partis, rêvant aussi le prompt retour,
Étant bon gentilhomme et comme eux tête vaine.

Ce fut l'exil, l'espoir, Coblentz, le camp des Princes...
Le temps passa, et tu revins dans ta province
Mourir, près du manoir jadis seigneurial.

Et, vieux soldat, à l'âtre où flambe une bourrée,
Tu chauffais tristement, d'Octobre à Prairial,
Tes sabots de bois rude et ta tête poudrée.

LA DEMOISELLE

Le grand bonnet de tulle est doux aux cheveux gris;
Le fichu blanc se croise et se noue à la taille.
Les cheveux furent blonds, dit-on, comme la paille;
La bouche est jeune encor d'avoir souvent souri.

Elle a vécu loin de la cour et de Paris,
Et les petits neveux qui brillent à Versailles
Savent que, dans son bas tricoté maille à maille,
S'entassent les bons ors, de fleurs de lis fleuris.

Chaque année, au château, trois jours, au temps des chasses,
Ils viennent, dorment bien, se mirent dans des glaces,
Baisent la maigre main sous la mitaine à pois,

Partent, et trouveront, au tiroir qui le cèle,
Un jour, un testament scellé — elle y a droit —
De l'écu losangé des vieilles demoiselles.

LES DEUX SŒURS

L'une tient à la main une fleur; l'autre penche,
Pour la mieux respirer, sa tête et l'on devine
Que ce geste, à demi, qui la courbe et l'incline,
Fait plus ronde sa gorge et plus souple sa hanche.

Près d'elles, une source au rocher qui l'épanche
Jaillit, qui dans son eau mire Hortense ou Pauline
Et reflète en passant la fraîche mousseline
Où l'une est toute rose et l'autre toute blanche.

En leur double portrait qui lentement s'écaille,
Souriantes, elles se tiennent par la taille
Et pensent aux absents qui les ont faites sœurs;

Leur double bracelet a les mêmes camées,
Car elles ont ensemble éprouvé la douceur
D'être toutes les deux en même temps aimées.

LA PENDULE DE PORCELAINE

Le jardin rit au fleuve et le fleuve soupire
Du regret éternel de sa rive qu'il fuit,
La glycine retombe et se penche vers lui,
Le lilas s'y reflète et le jasmin s'y mire.

Le liseron s'élance et le lierre s'étire;
Un bouton qui germait est corolle aujourd'hui;
L'héliotrope embaume l'ombre, et chaque nuit
Entr'ouvre un lys de plus pour l'aube qui l'admire;

Et, dans la maison claire en ses tapisseries
Une pendule de porcelaine fleurie
Contourne sa rocaille où l'Amour s'enguirlande,

Et tout le frais bouquet dont le jardin s'honore
Survit dans le vieux Saxe où le Temps pour offrande
Greffe la fleur d'argent de son timbre sonore.

LA CITÉ DES EAUX

Versailles, Cité des Eaux

MICHELET.

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

SALUT A VERSAILLES

Celui dont l'âme est triste et qui porte à l'automne
Son cœur brûlant encor des cendres de l'été,
Est le Prince sans sceptre et le Roi sans couronne
De votre solitude et de votre beauté.

Car ce qu'il cherche en vous, ô jardins de silence,
Sous votre ombrage grave où le bruit de ses pas
Poursuit en vain l'écho qui toujours le devance,
Ce qu'il cherche en votre ombre, ô jardins, ce n'est pas

Le murmure secret de la rumeur illustre
Dont le siècle a rempli vos bosquets toujours beaux,
Ni quelque vaine gloire accoudée au balustre,
Ni quelque jeune grâce au bord des fraîches eaux;

Il ne demande pas qu'y passe ou qu'y revienne
Le héros immortel ou le vivant fameux
Dont la vie orgueilleuse, éclatante et hautaine
Fut l'astre et le soleil de ces augustes lieux.

Ce qu'il veut, c'est le calme et c'est la solitude,
La perspective avec l'allée et l'escalier,
Et le rond-point, et le parterre, et l'attitude
De l'if pyramidal auprès du buis taillé;

La grandeur taciturne et la paix monotone
De ce mélancolique et suprême séjour,
Et ce parfum de soir et cette odeur d'automne
Qui s'exhalent de l'ombre avec la fin du jour.

★

O toi que l'aube effraie, ô toi qui crains l'aurore,
Et que ne tentent plus la route et le chemin,
Quitte la ville vaine, arrogante et sonore
Qui parle avec des voix de soleil ou d'airain.

C'est là que l'homme fait sa boue et sa poussière
Pour élever son mur autour de l'horizon;

Mais toi, dont le désir n'apporte plus sa pierre
Au travail en commun qui bâtit la maison,

Laisse ceux dont le bloc charge, sans qu'elle plie,
L'épaule, et dont les bras sont propres aux fardeaux,
Se construire sans toi les demeures de vie
Et va vivre ton songe en la Cité des Eaux.

★

L'onde ne chante plus en tes mille fontaines,
O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois!
Ta couronne ne porte plus, ô souveraine,
Les clairs lys de cristal qui l'ornaient autrefois!

La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue
Et le temps a terni sous le souffle des jours
Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue
Royale et souriante en tes jeunes atours.

Tes bassins endormis à l'ombre des grands arbres
Verdissent en silence au milieu de l'oubli,
Et leur tain qui s'encadre aux bordures de marbre
Ne reconnaîtrait plus ta face d'aujourd'hui.

Qu'importe! ce n'est pas ta splendeur et ta gloire
Que visitent mes pas et que veulent mes yeux;
Et je ne monte pas les marches de l'histoire
Au-devant du Héros qui survit en tes Dieux.

Il suffit que tes eaux égales et sans fête
Reposent dans leur ordre et leur tranquillité,
Sans que demeure rien en leur noble défaite
De ce qui fut jadis un spectacle enchanté.

Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade
Et que Neptune à sec ait brisé son trident,
Ni qu'en son bronze aride un farouche Encelade
Se soulève, une feuille morte entre les dents,

Pourvu que faible, basse, et dans l'ombre incertaine,
Du fond d'un vert bosquet qu'elle a pris pour tombeau,
J'entende longuement ta dernière fontaine,
O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux!

LA FAÇADE

Glorieuse, monumentale et monotone,
La façade de pierre effrite au vent qui passe
Son chapiteau friable et sa guirlande lasse
En face du parc jaune où s'accoude l'Automne.

Au médaillon de marbre où Pallas la couronne,
La double lettre encor se croise et s'entrelace;
A porter le balcon l'Hercule se harasse;
La fleur de lys s'effeuille au temps qui la moissonne.

Le vieux Palais, miré dans ses bassins déserts,
Regarde s'accroupir en bronze noir et vert
La Solitude nue et le Passé dormant;

Mais le soleil aux vitres d'or qu'il incendie
Y semble rallumer intérieurement
Le sursaut, chaque soir, de la Gloire engourdie.

L'ESCALIER

Toute la Gloire avec le glaive et l'étrier,
Et la terre qui saigne et la mer qui écume,
Le feutre balayant le parquet, de sa plume,
La Puissance et l'Amour, la rose et le laurier !

De ce songe royal et de ce bruit guerrier,
Soleil d'or qui s'efface ébloui dans la brume,
Il ne reste que l'œuvre anonyme et posthume
Du marteau d'un sculpteur dans le bloc du carrier;

Et le marbre du buste arrogant et romain,
Sans yeux pour regarder et pour prendre sans mains,
Se dresse taciturne et solitaire, au haut

De l'escalier qui garde à ses marches tassées,
Dans le porphyre roux, la trace sans écho
Du pas sanglant encor des Victoires passées.

PERSPECTIVE

Le cuivre du trophée et le bronze du buste
Juxtaposent l'or jaune et la patine verte;
Le carquois se suspend près de la corne ouverte,
Cérès en fleurs sourit à Diane robuste.

Le parquet de bois clair mire la fresque inverse
Où trône le Héros que la Victoire illustre;
L'éclair silencieux rôde de lustre en lustre,
Et le soleil s'irise au cristal qu'il traverse.

Le glorieux Passé, nu sous son laurier d'or,
Par les fenêtres, voit se refléter encor,
Dans l'échiquier verdi des portes de miroirs,

Le lys mystérieux du jet d'eau, et, votifs,
Dressant sur le ciel clair leur double bronze noir,
Le cippe d'un cyprès et la stèle d'un if.

L'ODEUR

Si tu songes l'Amour, si tu rêves la Mort,
Si ton miroir est trouble à te sourire, écoute
Les feuilles, feuille à feuille, et l'onde, goutte à goutte,
Tomber de la fontaine et de l'arbre. Tout dort.

La rose de septembre et le tournesol d'or
Ont dit l'été qui brûle et l'automne qui doute;
Le bosquet s'entrelace et la grotte se voûte,
Le dédale et l'écho te tromperaient encor.

Laisse l'allée oblique et le carrefour traître
Et ne regarde pas à travers la fenêtre
Du pavillon fermé dont la clef est perdue.

Silence! L'ombre est là; viens respirer plutôt,
Ainsi que les hermès et les blanches statues,
L'amère odeur du buis autour des calmes eaux.

LE BASSIN ROSE

Si le jet d'eau s'est tu dans la vasque, si l'or
De la statue en pleurs au centre du bassin
S'écaille sur la hanche et rougit sur le sein,
Si le porphyre rose en l'onde saigne encor;

C'est que tout, alentour, s'engourdit et s'endort
D'avoir été charmant, mystérieux et vain,
Et que l'Écho muet dans l'ombre tend la main
Au Silence à genoux auprès de l'Amour mort.

L'allée est inquiète où l'on ne passe plus;
La terre, peu à peu, s'éboule du talus;
La porte attend la clef, le portique attend l'hôte,

Et le Temps, qui survit à ce qu'il a été
Et se retrouve toujours tel qu'il s'est quitté,
Fait l'eau trop anxieuse et les roses trop hautes.

LE BASSIN VERT

Son bronze qui fut chair l'érige en l'eau verdie,
Déesse d'autrefois triste d'être statue;
La mousse, peu à peu, couvre l'épaule nue,
Et l'urne qui se tait pèse à la main roidie;

L'onde qui s'engourdit mire avec perfidie
L'ombre que toute chose en elle est devenue,
Et son miroir fluide où s'allonge une nue
Imite inversement un ciel qu'il parodie.

Le gazon toujours vert ressemble au bassin glauque.
C'est le même carré de verdure équivoque
Dont le marbre ou le buis encadre l'herbe ou l'eau.

Et, dans l'eau smaragdine et l'herbe d'émeraude,
Regarde, tour à tour, errer en ors rivaux
La jaune feuille morte et le cyprin qui rôde.

LE BASSIN NOIR

Laisse le Printemps rire en sa gaîne de pierre
Et l'Hiver qui sanglote au socle où il est pris
Jusqu'au torse, et l'Été, grave en ses nœuds fleuris,
Près de l'Automne nu qui s'empampre et s'enlierre;

Laisse la rose double et la rose trémière
Et l'allée à dessins de sable jaune et gris
Et l'écho qui répond au rire que tu ris,
Et viens te regarder dans une eau singulière.

Elle occupe un bassin, ovale et circonspecte;
Nulle plume d'oiseau et nulle aile d'insecte
Ne raie en le frôlant l'ébène du miroir,

Et, de sa transparence où sommeillent des ors,
Tu verrais émerger d'entre son cristal noir
Le Silence à mi-voix et l'Amour à mi-corps!

L'ENCELADE

Les hauts buis d'alentour bordent un rond-point d'eau.
Aux angles du bassin, devant leurs ombres graves,
La Déesse aux yeux durs et le Dieu aux yeux caves
Tiennent l'un le trident et l'autre le marteau.

Au centre, enseveli dans un vivant tombeau,
Un Encelade tord, sous l'amas noir des laves,
Son gigantesque corps qui, nu dans ses entraves,
Sent peser la vengeance et le roc pour fardeau.

Sa gorge horrible, tout le jour, a fait jaillir
L'écume qui retombe autour de lui, soupir
Monstrueux et grondant de sa rage enchaînée;

Mais, avec le soir sombre et l'heure qui s'avance,
A mesure, l'on voit, de sa bouche acharnée,
Le jet d'eau qui décroît accroître le silence.

LÉDA

Au centre du bassin où le marbre arrondi
Entoure une onde léthargique qui tressaille
D'une ride qu'y fait, de son bec qui l'entaille,
Un cygne se mirant à son miroir verdi,

Elle cambre son corps qu'une attente roidit;
Son pied nu touche l'eau que son orteil éraille,
Et sa langueur s'accoude à la rude rocaille,
Et son geste s'étire au métal engourdi.

Les cygnes nonchalants qui nagent autour d'elle
S'approchent de la Nymphe et la frôlent de l'aile
Et caressent ses flancs de leurs cols onduleux;

Et le bronze anxieux, dans l'eau qui le reflète,
Semble encor palpiter de l'amour fabuleux
Qui jusqu'en son sommeil trouble sa chair muette.

LA NYMPHE

L'eau calme qui s'endort, déborde et se repose
Au bassin de porphyre et dans la vasque en pleurs,
En son trouble sommeil et ses glauques pâleurs
Reflète le cyprès et reflète la rose.

Le Dieu à la Déesse en souriant s'oppose;
L'un tient le sceptre et l'arc, l'autre l'urne et les fleurs,
Et, dans l'allée, entre eux, mêlant son ombre aux leurs,
L'Amour debout et nu se dresse et s'interpose.

Les talus du gazon bordent le canal clair;
L'if y mire son bloc, le houx son cône vert,
Et l'obélisque alterne avec la pyramide;

Un Dragon qui fait face à son Hydre ennemie,
Tous deux, du trou visqueux de leurs bouches humides,
Crachent un jet d'argent sur la Nymphe endormie.

LE SOCLE

L'Amour qui souriait en son bronze d'or clair,
Au centre du bassin qu'enfeuille, soir à soir,
L'automne, a chancelé en se penchant pour voir
En l'onde son reflet lui rire, inverse et vert.

Le prestige mystérieux s'est entr'ouvert ;
Sa chute, par sa ride, a brisé le miroir,
Et, dans la transparence en paix du cristal noir,
On l'aperçoit qui dort sous l'eau qui l'a couvert.

Le lieu est triste; l'if est dur; le cyprès nu.
L'allée au loin s'enfonce où nul n'est revenu
Dont le pas à jamais vibre au fond de l'écho;

Et, de l'Amour tombé du socle qu'il dénude,
Il reste un bloc égal qui semble le tombeau
Du songe, du silence et de la solitude.

LATONE

Le quinconce, le buis, les ifs et les cyprès,
La rocaille coquette et la vasque pensive
D'où s'épanche ou jaillit l'onde dolente ou vive
Qui fait l'allée en pleurs ou le carrefour frais;

La fontaine qui jase et le bassin auprès
Qui stagne et que tarit la fissure furtive,
La statue et l'hermès que la mousse enjolive
Et le parc qui finit en lointains de forêts;

Le Silence qui songe et l'Écho qui recule
Bercent la douceur d'être en ce beau crépuscule
Où, dans le souvenir, tout reste ce qu'il fut,

Et, parmi l'eau verdie où s'effeuille l'automne,
Toujours s'obstine, en or accroupi, le salut
De l'obèse grenouille à la svelte Latone.

FÊTE D'EAU

Le dauphin, le triton et l'obèse grenouille
Diamantant d'écume et d'or Latone nue,
Divinité marine au dos de la tortue,
Dieu fluvial riant de l'eau qui le chatouille;

La vasque qui retombe ou la gerbe qui mouille,
La nappe qui décroît, se gonfle ou diminue,
Et la poussière humide irisant la statue
Dont s'emperle la mousse ou s'avive la rouille;

Toute la fête d'eau, de cristal et de joie
Qui s'entrecroise, rit, s'éparpille et poudroie,
Dans le parc enchanté s'est tue avec le soir;

Et, parmi le silence, on voit jaillir, auprès
Du tranquille bassin redevenu miroir,
La fontaine de l'if et le jet du cyprès.

LES FEUILLES

Ta robe lente, pas à pas, soulève et traîne
Un bruit de feuilles d'or et de roses fanées,
Et, dans le crépuscule où finit la journée,
L'automne est las d'avoir entendu les fontaines.

Si tu passes le long des eaux vastes et vaines,
La statue, anxieuse et la tête inclinée
Écoutant dans l'écho le pas de l'autre Année,
Ne te reconnaît plus et te regarde à peine.

La Vestale au ciel gris lève ses yeux de marbre,
L'Hermès silencieux dérobe d'arbre en arbre
Son socle nu de terme et son masque de faune.

Et, dans le miroir clair que tu tiens à la main,
Tu portes, reflétés, le parc morose et jaune
Avec ses dieux, ses eaux et ses verts boulingrins.

LE REPOS

Le bronze grave étreint de son sommeil pesant
Ton corps au geste las et ta face verdie;
Et quelle douloureuse et douce tragédie
T'a faite la statue où tu dors à présent?

Le marbre de ton socle est rouge et l'on y sent
Partout la pourpre encor d'une tache agrandie;
Est-ce la flèche aiguë ou la hache hardie
Qui t'a couchée ainsi plus belle dans ton sang?

Le bronze jaune et vert qui souffre et qui suppure,
Dont s'aigrit la patine et suinte la coulure,
Sculpte de ton repos un cadavre éternel;

Et la matière où tu survis te décompose;
Mais, puisque tendre fut ton Destin ou cruel,
Laisse croître à tes pieds la ciguë ou la rose.

LA RAMPE

La double rampe, auprès du bassin que surplombe
La terrasse de marbre où le buis nu serpente,
Incurve sa montée et courbe sa descente,
Et, de la vasque en pleurs, sanglote l'eau qui tombe.

La corneille criarde et la blanche colombe
Alternent, l'une rauque et l'autre gémissante;
Chaque cyprès, le long de cette double pente,
Figure un cippe noir d'où le lierre retombe.

Si tu descends à gauche et si je monte à droite,
Nous verrons tous les deux, en l'onde dont miroite
La patine d'or vert qu'éteint le crépuscule,

Toi, la Déesse en fuite et moi le Dieu discret,
Statue en marche qui s'avance ou qui recule,
Glisser inversement de cyprès en cyprès.

LES STATUES

Les feuilles, une à une, et le temps, heure à heure,
Tombent dans le bassin dont le jet d'eau larmoie;
Iphigénie en sang près d'Hélène de Troie,
Danaé, Antigone, Ariane qui pleure,

Marbres purs que le vent soufflette ou qu'il effleure!
Si le torse se cambre ou si la tête ploie,
Héroïque au destin qui caresse ou rudoie,
La statue aux yeux blancs persévère ou demeure.

L'éternelle beauté subsiste à jamais belle.
Le Silence a ployé le crêpe de son aile
Et songe, assis, le coude au socle où il inscrit

Le nom de l'héroïne énergique ou morose
Qui dérobe un sourire ou cache un sein meurtri
Derrière des cyprès ou derrière des roses.

TRIANON

Un souvenir royal, mélancolique et tendre,
Erre dans le palais et rôde par l'allée,
Destin à qui la Mort tragique s'est mêlée,
Poudre et fard devenus du sang et de la cendre.

Dans le jardin désert j'entends la hache fendre
Le saule où roucoula la colombe envolée;
Les roses ont fleuri l'ombre du mausolée,
Et le ruisseau s'attarde et le banc semble attendre.

Un souvenir s'accoude au dossier des fauteuils;
Un pas résonne encor sur le marbre des seuils;
Un fantôme au miroir vient sourire et s'efface.

Le bassin se tarit, et les feuilles au fond
Dessinent, sous l'eau noire où leur or s'entrelace.
La couronne d'un chiffre et la lettre d'un nom.

L'ABANDON

Le carrosse d'or roux, la chaise, le sabot
Qui piaffe au pavé clair et sonne sur la dalle,
N'animent plus la cour vaste, vide et royale
Où se sont tus les pas, le fouet et le grelot.

La porte s'entrebâille et le volet se clôt;
Le vent use, tout bas, la pierre jaune et pâle;
Le silence engourdi crispe de salle en salle
Ses deux ailes de cendre et sa bouche d'écho.

La fontaine qui chante en gouttes dans la vasque,
Ni le faune qui rit sous le marbre du masque,
Ni le vase fleuri, ni les blanches statues

N'ont pu faire s'entresourire l'un à l'autre,
Lui qui porte un miroir, elle qui s'y voit nue,
La Solitude assise et le Passé qui rôde.

INTÉRIEUR

Le Temps sentencieux et le muet Amour
Se tiennent côte à côte et debout devant l'âtre,
Et l'on voit se croiser dans le miroir verdâtre
La faulx vaine du Temps et l'aile de l'Amour.

L'aile est lasse. Le Temps parfois parle à l'Amour;
La voix douce reprend la voix acariâtre;
L'enfant résiste et le vieillard s'opiniâtre,
Et l'enfant ne veut pas comprendre, étant l'Amour.

Rosaces au parquet et lustres au plafond,
Éclair qui va tonner, roses qui fleuriront!
Le miroir s'interroge et scrute le miroir.

Le meuble se contracte et crispe ses pieds tors;
La porte s'entrebâille et l'on attend l'Espoir
Qui de l'aile de cendre eût fait une aile d'or.

LE PAVILLON

La corbeille, la pannetière et le ruban
Nouant la double flûte à la houlette droite,
Le médaillon ovale où la moulure étroite
Encadre un profil gris dans le panneau plus blanc;

La pendule hâtive et l'horloge au pas lent
Où l'heure, tour à tour, se contrarie et boite;
Le miroir las qui semble une eau luisante et moite,
La porte entrebâillée et le rideau tremblant;

Quelqu'un qui est parti, quelqu'un qui va venir,
La Mémoire endormie avec le Souvenir,
Une approche qui tarde et date d'une absence,

Une fenêtre, sur l'odeur du buis amer,
Ouverte, et sur des roses d'où le vent balance
Le lustre de cristal au parquet de bois clair.

LE BOUQUET

Sur la rosace éclose au centre du parquet
Pose ton pied léger, écoute et sois furtive;
La solitude parle à celle qui arrive;
N'as-tu pas entendu le marbre qui craquait?

La harpe tremble et vibre à ton pas indiscret,
Le lustre se balance et son cristal s'avive;
De ce qui semble mort crois-tu que rien ne vive?
La glace a son fantôme et tout a son secret.

Le temps passe; tout fuit; les choses sont fidèles.
L'invisible silence évente de ses ailes
La poussière pensive et l'ombre transparente;

Et, sur la table nue où le marbre veiné
A quelque chair ancienne et pâle s'apparente,
Effeuille le bouquet que l'Amour t'a donné.

L'ILE

L'île basse, parmi les eaux, isole en elle,
Sous les pleurs du vieux saule et le frisson du tremble,
Le pavillon carré dont la tristesse semble
Enclore en son secret un silence fidèle.

Par les vitres, on voit, qui se décharne, l'aile
D'une harpe tendre ses cordes où il tremble
Un peu du frôlement des doigts qui l'ont ensemble
Fait vibrer doucement jadis, sonore et grêle.

Et le blanc pavillon de marbre et de cristal
S'est endormi, avec en lui l'accord final
Que le silence embaume en son ombre engourdie;

Et qui sait si le chant, par la fenêtre close,
N'en filtre pas encor pour charmer l'eau verdie,
Faire trembler le tremble et sangloter le saule?

FOND DE JARDIN

Le noir lierre aux douces roses enlacé
Décore le portique et son treillage vert,
Et l'on voit s'entr'ouvrir le pétale de chair
Près du feuillage en cœur qui vers lui s'est glissé;

Une amoureuse odeur de soir et de passé
Se mêle au dur parfum terrestrement amer;
La fleur de sang sourit à la feuille de fer,
Car de leur double poids son orgueil s'est lassé.

Un bassin, à l'écart, où rôde, ombre d'or grave,
Un cyprin, çà et là, qu'une herbe glauque entrave,
S'engourdit, et sa moire à jamais léthargique

Mire un dauphin de saxe arqué sur son piédouche
Et, seule, la plus haute au faîte du portique,
L'image, inverse en l'eau, d'une rose à sa bouche.

HOMMAGE

Décembre a noirci l'if et gelé le bassin,
Le buis silencieux est saupoudré de givre,
L'aurore est d'acier clair et le couchant de cuivre,
Le vent, qui rôde, hurle et mord l'Amour au sein.

La Déesse frissonne, et le lierre assassin
Étouffe la statue à la gorge. Un Faune ivre
Voit l'outre se durcir, et son pas, qui veut suivre
La Nymphe, sent monter la gaîne qui l'étreint.

La fête est morte avec sa musique et sa joie !
L'Hiver fait un vieillard de l'Été qu'il coudoie
Et le parc semble mort qui fut jadis vivant.

Mais, immortelle encor par la gamme et l'arpège,
J'écoute, à travers l'ombre et la mort et le vent,
Une flûte à mi-voix qui chante dans la neige.

LA NEIGE

La neige astucieuse et le silence adroit
Ont immobilisé au bout de l'avenue
Vulcain jaloux et Mars surpris et Vénus nue.
La Déesse est couchée et l'Amant se tient droit.

Les blancs flocons qui emmaillent le marbre froid
Ont assourdi le guet, le pas et la venue
Et semé des poils blancs dans la barbe chenue
De l'Époux outragé de sa honte qu'il voit;

Et tous deux à jamais pris aux ruses du piège,
Dans l'enchevêtrement du filet de la neige,
Restent, couple captif autour de qui Vulcain,

Farouche et les bras nus sous le gel et le givre,
A l'enclume de bronze et d'un ciseau d'airain,
Martèle un parc d'argent et forge un ciel de cuivre.

L'HEURE

L'invariable buis et le cyprès constant
Bordent l'allée égale et le parterre où songe
Dans le bassin carré l'eau qui reflète et ronge
Un Triton fatigué de sa conque qu'il tend;

En sa gaîne de pierre aussi l'hermès attend
Que tourne autour de lui son socle qui s'allonge;
Un Pégase cabré, le pied pris dans sa longe,
Lève un sabot de bronze et gonfle un crin flottant.

L'heure est longue pour ceux qui, figés en statues,
Vol brisé, saut captif, dont les voix se sont tues,
Demeurent au jardin vaste et monumental;

Et le Temps qui s'en va, hibou noir ou colombe,
Dessine au vieux cadran de pierre et de métal
Une aile d'ombre oblique où fuit le jour qui tombe.

LA LOUANGE DES EAUX, DES ARBRES ET DES DIEUX

Plus même un cygne errant aux herbes qu'il remue
Dans l'eau silencieuse et déserte aujourd'hui,
De l'ombre de son aile en marquant l'heure aiguë,
Ne trouble les bassins où rôde son ennui.

•

La source souterraine où le flot pur abonde
Confond son frais cristal à leur tiède torpeur,
Et son onde secrète au lieu que vagabonde
Se disperse, s'ajoute et se mêle à la leur ;

Plutôt que d'arroser les roses riveraines,
De sourdre en les roseaux et, du soir au matin,
De chanter et de rire aux gorges des fontaines,
Elle entre au lourd sommeil des antiques bassins.

Je sais bien que, parfois, pour un faste suprême,
Le parc silencieux peut ranimer ses eaux
Et, d'un fluide, clair et mouvant diadème,
Couronner sa tristesse et sacrer son repos ;

Alors s'épanouit, monte, bifurque et fuse
Le jet qui joue au ciel un clair bouquet vivant
Et, bruine, pluie éparse et poussière confuse,
S'irise aux feux du prisme et se disperse au vent.

Ce qui fut neige, éclairs, cristal et pierreries
Retombe et flotte encor sur le bassin troublé
Et bave et rôde autour des bêtes accroupies,
Béantes de l'effort où leur col s'est enflé.

Car l'eau, pour qu'elle darde, étincelle et jaillisse,
A passé par leur gorge en hoquets lumineux,
Lavant le bronze rauque et mouillant le plomb lisse
Où rampe un ventre mou près d'un dos épineux.

Je sais que pour dompter la horde fabuleuse
Qui aboie en silence et qui hurle sans voix
Et jette à leurs pieds nus sa colère écumeuse,
Il est toujours des dieux debout et l'arc aux doigts.

J'en ai vu qui dressaient sous la pluie irisée
Le sceptre, le trident, la massue et la faux
Et, divins moissonneurs de la gerbe brisée,
Cassaient d'un geste dur la tige des jets d'eaux;

D'autres, le pied au socle ou serrés dans la gaîne
Qui porte leur stature ou qui leur monte au flanc,
Et l'un d'eux dont la course éternellement vaine
Précipitait encor son immobile élan.

Aucun n'a plus besoin, pour réduire au silence
Les Dauphins de la vasque et les Dragons du bord,
De lever le trident ou de brandir la lance
Sur le mufle d'airain ou sur la gueule d'or.

Tout s'est tu. Le soleil aux jointures des dalles
Chauffe la mousse droite et, tournant autour d'eux,
Allonge doublement les ombres inégales
Des buis pyramidaux et des ifs anguleux;

Mais toi, las des jardins somnolents et superbes
Où le bronze verdit à l'abri du cyprès,
Laisse l'allée aride et marche dans les herbes
Loin du parc mort taillé au milieu des forêts;

Si ta bouche désire une eau qui désaltère
Et non l'onde croupie aux feuilles des bassins,
Couche-toi sur le ventre et pose contre terre
Ton oreille attentive aux appels souterrains ;

Car toute la forêt chante de sources vives
Dont le murmure épars circule au sol vivant,
Et leur sombre fraîcheur, nourricière et furtive,
En elle s'insinue et partout se répand.

Ce sont elles qui font, du tissu des racines,
Surgir le hêtre droit et le chêne aux durs nœuds,
Et c'est vers leur attrait que se penche et s'incline
Le bouleau jaune et blanc parmi les saules bleus.

Ce sont elles qui font, sur les mousses des sentes,
Errer les mêmes dieux à longs traits enivrés
D'avoir rebu la vie aux eaux adolescentes
Où se sont rajeunis leurs corps régénérés.

Salut, ô vous, amis des sources forestières!
Nul ne vous a sculpté des visages d'airain,
Ni des torses de bronze ou des hanches de pierre ;
Aucun marbre immortel ne vous a faits divins.

Le chêne vous ébauche en son tronc énergique.
Vous êtes à la fois partout où la forêt
Pousse, des profondeurs de la terre magique,
Son aspect surhumain où le vôtre apparaît.

Elle vous a prêté ses formes et ses forces ;
Votre souffle est en elle et le sien vous émeut,
Et, par vos muscles sourds qui bombent les écorces
Chaque arbre porte en lui la stature d'un dieu.

LE SANG DE MARSYAS

A la Mémoire de Stéphane Mallarmé.

DÉDICACE

1842-1898.

Ceux-ci, las dès l'aurore et que tenta la vie,
S'arrêtent pour jamais sous l'arbre qui leur tend
Sa fleur délicieuse et son fruit éclatant
Et cueillent leur destin à la branche mûrie.

Ceux-là, dans l'onyx dur et que la veine strie,
Après s'être penchés vers l'eau la reflétant,
Sur la pierre vivante et qui déjà l'attend,
Gravent le profil vu de leur propre effigie.

D'autres n'ont rien cueilli et ricanent dans l'ombre
En arrachant la ronce aux pentes du décombre,
Et la haine est le fruit de leur obscurité.

Mais vous, Maître, certain que toute gloire est nue,
Vous marchiez dans la vie et dans la vérité
Vers l'invisible étoile en vous-même apparue.

LE SANG DE MARSYAS

Les arbres pleins de vent ne sont pas oublieux,
Victor Hugo (*Le Satyre*).

Chaque arbre a dans le vent sa voix, humble ou hautaine,
Comme l'eau différente est diverse aux fontaines.
Écoute-les. Chaque arbre a sa voix dans le vent.
Le tronc muet confie au feuillage vivant
Le secret souterrain de ses sourdes racines.
La forêt tout entière est une voix divine;
Écoute-la. Le chêne gronde et le bouleau
Chuchote, puis se tait, quand le hêtre, plus haut,
Murmure; l'orme gémit; le frisson du saule,
Incertain et léger, est presque une parole,
Et, fort d'un âpre bruit et d'un souffle marin,
Mystérieusement se lamente le pin
De qui l'écorce à vif et le tronc écorché
Semblent rouges du sang d'un satyre attaché...

Marsyas!
Je l'ai connu

Marsyas
Dont la flûte hardie a confondu la lyre;
Je l'ai vu nu,
Lié par les pieds et les mains
Au tronc du pin;
Je puis vous dire
Ce qui advint
Du Dieu jaloux et du Satyre,
Car je l'ai vu,
Sanglant et nu,
Lié au pin.

Il était doux, pensif, secret et taciturne;
Petit, et robuste sur ses jambes,
L'oreille longue, pointue et grande;
La barbe brune
Avec des poils d'argent;
Ses dents
Étaient blanches, égales, et son rire
Rare et bref lui montait aux yeux
En une clarté triste et soudaine,
Silencieux...
Il marchait d'un pas sec, brusque et dansant
Comme quelqu'un qui porte en soi-même
Quelque joie éclatante et pourtant taciturne,

Car s'il souriait rarement il parlait peu
Et toujours en caressant sa barbe brune
A poils d'argent.

Aux jours d'automne
Où les satyres fêtent le vin
Et boivent à l'outre en chantant le fruit divin,
Où gronde et tonne
Le tambourin;
Aux jours d'automne
Où ils dansent d'un pied sur l'autre
Autour du pressoir rouge et de l'amphore haute,
Le pampre aux cornes,
La torche aux mains;
Aux jours d'automne
Où ils sont ivres,
On voyait Marsyas en leur troupe les suivre
A petits pas
Légers, et ne se mêlant pas
A leur orgie.
Le vin ne coulait point sur sa barbe rougie
A pourpre claire.
Il cueillait une grappe et, grave, assis à terre,
La mangeait délicatement, grain à grain.
Et, dans sa main

Jusqu'au bout, une à une, il crachait les peaux vides.

Il vivait à l'écart auprès d'un bois de pins.

Sa grotte était creuse et basse,
Ouverte au flanc d'un rocher, près d'une source,
On y voyait un lit de mousse,
Une coupe
D'argile,
Une tasse
De hêtre,
Un escabeau
Et, dans un coin, une gerbe de roseaux.

Dehors, à l'abri du vent,
Il avait construit, étant habile
Dans l'art de tresser la paille
Et gourmand
De miel nouveau, des ruches pleines dont l'essaim
Mêlait un bruit d'abeille au murmure des pins.

C'est ainsi que vivait Marsyas le satyre.

Le jour,
Il s'en allait à travers champs partout où sourd

L'eau mystérieuse et souterraine;
Il connaissait toutes les fontaines :
Celles qui filtrent du rocher, goutte à goutte,
Toutes,
Celles qui naissent du sable ou jaillissent dans l'herbe,
Celles qui perlent
Ou qui bouillonnent,
Brusques ou faibles,
Celles d'où sort un fleuve et d'où part un ruisseau,
Celles des bois et de la plaine,
Sources rustiques ou sacrées,
Il connaissait toutes les eaux
De la contrée.

Marsyas était habile au métier,
Roseaux,
De vous tailler :
A chaque bout de la tige, il coupait juste
Au bon endroit
Ce qu'il fallait pour qu'elle devînt,
Syrinx ou flûte;
Il y perçait des trous pour y poser les doigts
Et un autre plus grand
Par où l'on souffle
Avec la bouche

L'humble haleine qui, tout à coup, au bois divin
Chante mystérieuse, inattendue et pure,
S'enfle, rit, se lamente ou s'irrite ou murmure.
Marsyas était habile et patient.
Il travaillait parfois à l'aube ou sous la lune
En caressant
Sa barbe brune
A poils d'argent.

Il savait mille choses sur les façons
De tailler les roseaux courts ou longs
Et sur les sons
Et comment il fallait unir les lèvres et faire
Jaillir la note aiguë et claire
Ou grave, ou douce, ou brève, ou basse,
Et ménager son souffle afin qu'il ne se lasse,
Et comment il faut tenir son corps,
Tenir ses bras,
Le coude en bas,
Que sais-je encor?...

Il n'aimait pas chanter quand on pouvait l'entendre.
De sa grotte jamais on ne le vit descendre,
Et, comme le faisaient les satyres souvent,
Défier les bergers à des luttes de chant.

Mais le soir, quand partout les hommes et les bêtes
Dormaient, il se glissait sans bruit dans l'herbe fraîche
Et, seul, il s'en allait, parfois, jusqu'au matin,
Sur la pente du mont s'asseoir parmi les pins,
En face de la nuit, du silence et de l'ombre.
La chanson de sa flûte emplissait le bois sombre.
O merveille, on eût dit que chaque arbre eût chanté !
Et c'est ainsi, enfant, que je l'ai écouté...
C'était vaste, charmant, mystérieux et beau
Cette forêt vivante en ce petit roseau,
Avec son âme, et ses feuilles, et ses fontaines,
Avec le ciel, avec la terre, avec le vent...

Mais ceux qui l'avaient entendu
Raillaient disant :
« Ce Marsyas est un peu fou;
Son chant rit, puis pleure, tout à coup,
Se tait, reprend,
Sans qu'on sache pourquoi
Et cesse et pleure encor. »
« — Il ne sait pas jouer selon les lois
Et fait bien de chanter pour les arbres des bois. »
Ainsi parlait Agès, le faune,
Chanteur fameux et rival non sans envie.
Il était vieux et n'avait qu'une corne

Il n'aimait pas
Marsyas.

Ce fut alors
Qu'Apollon, traversant le pays d'Arcadie,
S'arrêta quelque temps chez les gens de Cellène.
La moisson faite, la vendange était prochaine,
Et, comme les grappes étaient lourdes
Et que les granges étaient pleines
Et qu'on était heureux,
On accueillit gaîment le Dieu
Porteur de lyre.
Il était beau à voir debout dans le soleil,
Touchant sa lyre d'or d'un grand geste vermeil,
Magnifique, hautain, solennel et content,
Auguste; il s'essuyait le front de temps en temps.
Les cordes de métal vibraient, fortes et douces,
Et l'écaille ronflait et sonnait sous son pouce,
Et l'hymne s'élevait sur un mode sacré,
En cadence, dans l'air pacifique et pourpré,
Égale, harmonieuse et large; et, comme en feu,
La lyre d'or chantait sous le geste du Dieu.

Nous étions tous autour de lui,
Pasteurs, pâtres, bergers, pêcheurs et bûcherons,

Assis en rond
Autour de lui;
Et moi seul, qui suis vieux, vis encore aujourd'hui
De ceux qui, jadis, entendirent
La grande Lyre.
Et les faunes, et les sylvains, et les satyres
Des bois, de la plaine et du mont
Étaient venus au-devant d'Apollon.
Marsyas seul était resté
Là-haut,
Dans sa grotte,
Couché,
A écouter les pins, les abeilles, le vent...

O Marsyas! c'est là qu'ils te vinrent chercher.
La lyre s'étant tue, ils voulurent aussi
Faire entendre au Chanteur notre chanson d'ici.
Chacun sur sa syrinx, sa flûte ou son pipeau
A leurs diverses voix fit retentir l'écho.
Chacun avait son tour et faisait de son mieux,
Et ces airs arrivaient à l'oreille du Dieu,
Rauques, gauches, naïfs, maladroits ou rustiques.
Deux des joueurs parfois se donnaient la réplique,
Et leurs chants alternés, tour à tour, et rivaux
Se succédaient boiteux parfois et souvent faux.

Apollon écoutait ces gens avec bonté,
Silencieux, toujours debout dans la clarté,
Attentif aux bergers ainsi qu'aux ægypans,
Sans fatigue, impassible et toujours indulgent
Jusqu'à ce que parût enfin Agès, le faune.
Il était vieux, ridé, poussif et presque aphone.
Il avait bien été, dit-on, jadis, adroit
A la flûte, mais l'âge avait lassé ses doigts,
Et, quand il y souffla d'une bouche édentée,
Un son rauque sortit de sa flûte vantée,
Tellement suraigu et strident qu'Apollon,
A cette abeille ainsi transformée en frelon,
En feignant d'arranger une corde à sa lyre,
Et malgré lui, ne put s'empêcher de sourire
D'Agès qui achevait le rythme commencé.

Le vieil Agès vit ce sourire et fut vexé.
« Puisqu'il sourit de moi, il rirait sûrement
De Marsyas », se dit Agès, et doucement
Au Dieu qui l'écoutait il parla du satyre...
Comme le goût du miel fait oublier la cire
On oublierait que le Chanteur avait souri
D'Agès, quand il rirait du pauvre Marsyas.

Il vint.

On s'écartait sur son chemin.
Il marchait vite,
De son petit pas sec et prompt,
Comme quelqu'un qui veut en avoir fini vite.
Il avait apporté sa flûte
La plus petite
Et la plus juste,
Faite d'un seul roseau
Égal et rond,
Puis il s'assit en face d'Apollon,
Modeste et les yeux clignés
Devant le Dieu magnifique et vermeil
Avec sa lyre d'or debout dans le soleil.

Marsyas chanta.
Ce fut d'abord un chant léger
Comme la brise éparse aux feuilles d'un verger,
Comme l'eau sur le sable et l'onde sous les herbes,
Puis on eût dit l'ondée et la pluie et l'averse,
Puis on eût dit le vent, puis on eût dit la mer.
Puis il se tût, et sa flûte reprit plus clair,
Et nous, nous entendions vibrer à nos oreilles
Le murmure des pins et le bruit des abeilles,
Et, pendant qu'il chantait, vers le soleil tourné,
L'astre plus bas avait peu à peu décliné;

Maintenant Apollon était debout dans l'ombre,
Et dédoré, et d'éclatant devenu sombre,
Il semblait être entré tout à coup dans la nuit,
Tandis que Marsyas, à son tour, devant lui,
Caressé maintenant d'un suprême rayon
Qui lui pourprait la face et brûlait sa toison,
Marsyas ébloui et qui chantait encor
A ses lèvres semblait unir un roseau d'or.

Tous écoutaient chanter Marsyas le satyre;
Et tous, la bouche ouverte, ils attendaient le rire
Du Dieu et regardaient le visage divin
Qui semblait à présent une face d'airain.
Quand, ses yeux clairs fixés sur lui, Marsyas le fou
Brisa sa flûte en deux morceaux sur son genou.

Alors ce fut, immense, âpre et continuée,
Une clameur brusque de joie, une huée
De plaisir trépignant et battant des talons.
Puis tout, soudainement, se tut, car Apollon,
Farouche et seul, parmi les rires et les cris,
Silencieux, ne riait pas, ayant compris.

MARSYAS PARLE

Tant pis ! Si j'ai vaincu le Dieu, il l'a voulu !
Salut, terre où longtemps Marsyas a vécu,
Et vous, bois paternels, et vous, ô jeunes eaux,
Près de qui je cueillais la tige du roseau
Où mon haleine tremble, pleure, s'enfle ou court,
Forte ou paisible, aiguë ou rauque, tour à tour,
Telle un sanglot de source ou le bruit du feuillage !
Vous ne reverrez plus se pencher mon visage
Sur votre onde limpide ou se lever mes yeux
Vers la cime, au ciel pur, de l'arbre harmonieux :
Car le Dieu redoutable a puni le Satyre.
Ma peau velue et douce, au fer qui la déchire,
Va saigner; Marsyas mourra, mais c'est en vain
Que l'Envieux céleste et le Rival divin
Essaiera, sur ma flûte inutile à ses doigts,
De retrouver mon souffle et d'apprendre ma voix;
Et maintenant liez mon corps et, nu, qu'il sorte
De sa peau écorchée et vide, car qu'importe
Que Marsyas soit mort, puisqu'il sera vivant
Si le pin rouge et vert chante encor dans le vent !

QUATRE POÈMES D'ITALIE

URBS

Sois nombreux par le Verbe et fort par la Parole,
Actif comme la ruche et comme la cité;
Imite, tour à tour, avec fécondité
La foule qui demeure et l'essaim qui s'envole.

Travaille, croîs, grandis ! Que ta hauteur t'isole,
Et dresse dans le ciel sur le monde dompté
Ta rumeur obéie et ton bruit écouté;
Vis. Entasse la pierre et creuse l'alvéole.

Ce soir, Rome debout chante dans ta pensée
Le chant d'or et d'airain de sa gloire passée,
Et la Louve dans l'ombre allaite les Jumeaux.

N'as-tu pas bu comme eux aux sources de la vie
Le désir d'être seul qui les rendit rivaux
Jusques au sang versé sur la terre rougie?

VÉRONE

O Vérone, cité de vengeance et d'amour,
Ton Adige verdi coule une onde fielleuse
Sous ton pont empourpré, dont l'arche qui se creuse
Fait l'eau, de bile amère et de sang, tour à tour!

Le dôme, le créneau, la muraille, la tour,
Le cyprès dur, jailli de la fente argileuse,
Et tes tombeaux guerriers et ta tombe amoureuse
Te parent orgueilleusement d'un noble atour.

C'est en vain que plus tard ta Sœur adriatique,
Dans la rouge paroi de ton palais de brique,
Incrusta son lion de pierre comme un sceau;

Son grondement ailé s'est tu dans l'air sonore
Où roucoule toujours et se lamente encore
La colombe plaintive et chère à Roméo.

LES SCALIGER

Ils dorment dans l'armure et couchés sur le dos.
Leurs mains jointes, pourtant, ont l'air prêtes encore
A l'épée, et leurs yeux que l'ombre eut peine à clore
Goûtent sournoisement un sommeil sans repos.

Et celui-là, debout, équestre tout en haut
Du pinacle ouvragé que son bronze décore,
Semble guetter au loin quelque tragique aurore
Que l'Adige au pont rouge annonce dans ses eaux.

La vie a si longtemps, furieuse et farouche,
Menacé par leur geste et crié par leur bouche
Que l'écho vibre encor du nom des Scaliger,

Et, pour que de la mort ils ne reviennent plus
Fouler tes dalles, ô Vérone, il a fallu
Entourer leurs tombeaux d'une grille de fer.

PROMENADE

Sur l'eau verte, bleue ou grise,
Des canaux et du canal,
Nous avons couru Venise
De Saint-Marc à l'Arsenal.

Au vent vif de la lagune
Qui l'oriente à son gré
J'ai vu tourner ta Fortune,
O Dogana di Mare !

Souffle de l'Adriatique,
Brise molle ou sirocco,
Tant pis, si son doigt m'indique
Fusine ou Malamocco.

La gondole nous balance
Sous le felze, et, de sa main,
Le fer coupe le silence
Qui dormait dans l'air marin.

Le soleil chauffe les dalles
Sur le quai des Esclavons;
Tes détours et tes dédales,
Venise, nous les savons!

L'eau luit; le marbre s'ébrèche;
Les rames se font écho,
Quand on passe à l'ombre fraîche
Du Palais Rezzonico.

FUNÉRAILLES

Oh ! quel farouche bruit font dans le crépuscule
Les Chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule.

VICTOR HUGO.

Le bûcher dressé là pour ce nouvel Hercule
Emplit l'horizon rouge et le ciel empourpré;
Et la nuit s'illumine et tout entière brûle
A l'ardente splendeur de ce couchant sacré.

Au brasier fraternel où se tordent ensemble
Le laurier odorant et le chêne fumeux,
Une foule sans cris se hâte et se rassemble
Afin d'en emporter le reflet en ses yeux;

Et quelques-uns, penchés sur la flamme féconde,
Y viennent allumer leur torche et leur flambeau
Pour éclairer encor les ténèbres du monde,
Quand le bûcher noirci ne sera qu'un tombeau.

Et c'est ainsi qu'ayant emprunté l'étincelle
A l'énorme incendie en sa gloire écroulé
Ils s'en repasseront la clarté mutuelle,
Et l'une brillera, quand l'autre aura brûlé,

Jusqu'à l'heure où ce feu vacillant et débile
Ne soit plus au regard du passant incertain
Que le dernier rayon de la lampe d'argile
Que ménage le pas et que couvre la main.

★

Qu'il éblouisse l'ombre ou couve sous la cendre,
Au geste de l'Amour comme aux doigts de Psyché,
Qu'il monte la montagne ou qu'il la redescende,
Qu'il soit lampe, foyer, flambeau, torche ou bûcher,

Sa flamme inextinguible, éternelle et divine,
Ira jusques au fond des siècles à venir,
Que le souffle la courbe ou que le vent l'incline,
Car elle est immortelle et ne peut pas finir;

Puisque l'âme de l'homme en elle se consume
Et qu'elle est née en lui de ce jour enchanté
Où, sereine et debout, devant son amertume,
Apparut à ses yeux ton image, ô Beauté!

Ton doigt blanc s'est posé sur son cœur qui palpite
Et qui bat à jamais et qui brûle en son sein,

Et depuis lors un Dieux mystérieux l'habite,
Et l'éclair a jailli qui ne s'est plus éteint.

★

Et maintenant, bûcher, gronde, rougeoie, éclate.
Change la feuille en flamme et la feuille en tison
Et dresse les cent nœuds de ton hydre écarlate
Dont les langues d'or clair dévorent l'horizon !

Celui qui rassembla ta masse formidable
A détourné le fleuve à travers la forêt
Et, comme au seuil des temps son frère de la Fable,
Une course éternelle a tendu son jarret.

Le lion a rugi sous sa massue ardente;
Il empoigna le noir sanglier par son crin
Et, du fauve farouche à la bête fumante,
Ses pieds nus ont rejoint la biche aux pieds d'airain;

Mais, au lieu de percer de sa flèche intrépide
L'engeance aux rauques cris du lac aux noires eaux
Et de saisir, fougueux, l'étalon par la bride,
Il a forcé les Sons, il a dompté les Mots.

Ils ont autour de lui dansé comme des Faunes.
Les Nymphes ont souri de sa témérité
Et, grave, il a tressé d'immortelles couronnes
Et des guirlandes d'or au front de la Beauté.

Sa main forte a cueilli les pommes à la branche
Du jardin bleu gardé par le Dragon rampant.
La neige de l'hiver fleurit sa barbe blanche,
Et sa lyre d'ivoire a des cordes d'argent.

Plutôt que de dormir sous le marbre et sous l'herbe,
O flamme, prends sa chair et consume ses os;
Donne à cet autre Hercule et qui dompta le Verbe
Le bûcher mérité par ses Mille Travaux !

ODE ET POÉSIES

ODE

O vous que j'ai aimée aux jours de ma jeunesse
D'un sombre amour,
O Forêt, vous étiez la sœur de ma tristesse
Et son séjour !

Lorsque le renouveau de vos feuilles naissantes
Chantait au vent,
Que l'Automne parait vos cimes bruissantes
D'un or mouvant,

Quand, fraîche d'espérance et lourde encor de gloire,
Votre beauté
Paraissait tour à tour l'annonce ou la mémoire
De votre Été,

Au lieu d'unir mon cœur à votre âme profonde
Mêlée en lui,
Je vous portais mes pleurs et ma peine inféconde
Et mon ennui.

Je ne respirais pas votre odeur saine et forte,
A plein poumon;
Il me semblait partout traîner des feuilles mortes
A mon talon.

Vous étiez patiente au bruit sous la ramée
De mon pas lourd;
Pardon de vous avoir, ô ma Forêt, aimée
D'un sombre amour!

Ce n'est plus celui-là maintenant que j'éprouve,
Ce n'est plus lui,
Et, lorsque dans votre ombre encor je me retrouve,
Comme aujourd'hui,

Je sens votre vigueur, vos baumes et vos forces
Entrer en moi,
Et le Dieu qui l'habite entr'ouvre votre écorce
Avec son doigt.

Comme vous, chêne dur, je garde dans la terre
Qui la nourrit
Ma racine secrète, obscure et nécessaire;
Mais mon esprit,

Au-dessus de mon corps qui pousse son tronc rude,
Balance au vent
Sa ramure déjà que l'automne dénude...
Arbre vivant,

Qu'importe que le temps ou l'hiver ou la hache,
Par son milieu,
L'attaque, si déjà sous l'écorce se cache,
En l'homme, un Dieu !

LA LUNE JAUNE

Ce long jour a fini par une lune jaune
Qui monte mollement entre les peupliers,
Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume
L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés.

Savions-nous, quand, tous deux, sous le soleil torride
Foulions la terre rouge et le chaume blessant,
Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides
Laissaient leurs pas empreints comme des pas de sang,

Savions-nous, quand l'amour brûlait sa haute flamme
En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir,
Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brûlâmes,
Que sa cendre serait si douce à notre soir,

Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume
Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés
Finirait mollement par cette lune jaune
Qui monte et s'arrondit entre les peupliers?

LE BONHEUR

Sois heureuse ! Qu'importe à tes yeux l'horizon
Et l'aurore et la nuit et l'heure et la saison,
Que ta fenêtre tremble aux souffles de l'hiver
Ou que, l'été, le vent du val ou de la mer
Semble quelqu'un qui veut entrer et qu'on accueille !
Sois heureuse. La source murmure. Une feuille
Déjà jaunie un peu tombe sur le sentier;
Une abeille s'est prise aux fils de ton métier,
Car le lin qu'il emploie est roux comme du miel;
Un nuage charmant est seul dans tout le ciel;
La pluie est douce; l'ombre est moite. Sois heureuse.
Le chemin est boueux et l'ornière se creuse;
Que t'importe la terre où mènent les chemins !
Sois heureuse d'hier et sûre de demain;
N'as-tu pas, par ta chair divine et parfumée,
L'ineffable pouvoir de pouvoir être aimée?

LE CYPRÈS

Ce haut cyprès, c'est là qu'un soir est mort l'Amour,
Dans l'ombre chaude encor de sa rouge journée,
C'est là que, contre lui sa pointe retournée,
Il est tombé, percé de sa flèche à son tour.

O lieu cher et cruel et triste, où, de ce jour,
Mystérieuse et qui ne s'est jamais fanée,
De son sang a fleuri une rose obstinée
Dont semble encor la pourpre attendre son retour.

Et quelquefois, la main dans la main, ma Tristesse
Et moi, qui ne veux plus, hélas ! qu'elle me laisse,
Nous montons jusqu'ici, son pas auprès du mien.

Elle aime cette rose et moi le cyprès sombre :
Elle espère peut-être encor, mais je sais bien
Qu'où l'Amour est tombé ne revient pas son Ombre !

LA COLLINE

Cette colline est belle, inclinée et pensive;
Sa ligne sur le ciel est pure à l'horizon;
Elle est un de ces lieux où la vie indécise
Voudrait planter sa vigne et bâtir sa maison.

Nul pourtant n'a choisi sa pente solitaire
Pour y vivre ses jours, un à un, au penchant
De ce souple coteau doucement tutélaire
Vers qui monte la plaine et se hausse le champ.

Aucun toit n'y fait luire, au soleil qui l'irise
Ou l'empourpre, dans l'air du soir ou du matin,
Sa tuile rougeoyante où son ardoise grise...
Et personne jamais n'y fixa son destin

De tous ceux qui, passant, un jour, devant la grâce
De ce site charmant et qu'ils auraient aimé,
En ont senti renaître en leur mémoire lasse
La forme pacifique et le songe embaumé.

C'est ainsi que chacun rapporte du voyage,
Au fond de son cœur triste et de ses yeux en pleurs,
Quelque vaine, éternelle et fugitive image
De silence, de paix, de rêve et de bonheur.

Mais, sur la pente verte et lentement déclive,
Qui donc plante sa vigne et bâtit sa maison?
Hélas ! et la colline inclinée et pensive
Avec le souvenir demeure à l'horizon !

L'OMBRE NUE

J'ai fait de mon Amour cette blanche statue.
Regarde-la. Elle est debout, pensive et nue,
Au milieu du bassin où la mire son eau
Qui l'entoure d'un double et symbolique anneau
De pierre invariable et de cristal fidèle.
La colombe en passant la frôle de son aile,
Car l'Amour est vivant en ce marbre veiné
Qui, de son long regard que rien n'a détourné,
Contemple, autour de lui dans l'eau proche apparue,
La fraîcheur de son ombre humide, vaine et nue.

L'HEURE

Rapide, aiguë et furtive,
L'aiguille sur le cadran
Perce l'heure où elle arrive
De son dard indifférent.

La rose, de ses pétales,
Compte l'instant qui se suit
En minutes inégales
Qui s'effeuillent sans un bruit.

Le temps pour toi se divise
Selon que tu l'as pensé !
Qu'il s'abrège ou s'éternise
Il deviendra ton passé.

Et, lorsqu'un jour, de ta cendre,
Les roses refleuriront,
Tu ne pourras plus entendre
Les aiguilles qui feront,

Sur le cadran à demeure,
Leur travail minutieux
De percer encore l'heure
Que ne verront plus tes yeux.

STANCES

Si je vous dis, ce soir, en respirant ces roses
Qui ressemblent au sang que l'on répand pour lui :
L'Amour est là dans l'ombre et son pied nu se pose
Sur le rivage obscur du fleuve de la nuit.

Si je vous dis : l'Amour est ivre et taciturne
Et son geste ambigu nous trompe, car souvent
Il écrase une grappe au bord rougi de l'urne
Dont il verse la cendre aux corbeilles du vent.

Successif ouvrier de bonheur et de peine,
Il ourdit, tour à tour, sur le même fuseau
Les deux fils alternés de l'une et l'autre laine
Qu'il emmêle, débrouille et confond de nouveau.

Prenez garde, l'Amour est vain et n'est qu'une ombre,
Qu'il soit nu de lumière ou soit drapé de nuit,
Et redoutez sa vue étincelante ou sombre,
Lorsque sur le chemin vous passez près de lui.

Fermez vos yeux prudents, si vous croyez l'entendre
Marcher sur l'herbe douce ou sur le sable amer,
Pour écouter en vous gronder et se répandre
Le bruit de la forêt et le bruit de la mer.

ÉPIGRAMME

Pour que ton rire pur, jeune, tendre et léger,
S'épanouisse en fleur sonore,
Il faut qu'avril verdisse aux pousses du verger,
Plus vertes d'aurore en aurore,

Il faut que l'air égal annonce le printemps
Et que la première hirondelle
Rase d'un vol aigu les roseaux de l'étang
Qui mire son retour fidèle !

Mais, quoique l'écho rie à ton rire avec toi,
Goutte à goutte et d'une eau lointaine,
N'entends-tu pas gémir et répondre à ta voix
La plainte faible des fontaines?

L'IMAGE

Que pour d'autres l'amour rende triste l'aurore
Du regret frissonnant d'avoir hier aimé !
Pour nous, dans l'air palpite et se répand encore
La ténébreuse odeur dont tu l'as parfumé.

N'as-tu pas vu, en nous, se lever de l'étreinte
Un dieu né de notre âme et fait de notre chair,
Et qui, debout au seuil de la maison éteinte,
En la jeune clarté sourit au matin clair?

Amour, prends aujourd'hui nos formes dans la tienne,
Prête-nous pour marcher dans l'herbe tes pieds nus
Et que, ce soir, tes pas par les nôtres reviennent
Au seuil mystérieux où nous t'aurons connu;

Et laisse-nous, durant ce jour que tu nous donnes,
Sentir en lui ton feu, ta force et ta beauté
Et mirer dans les eaux qui reflètent l'automne
L'image en un seul corps de notre double été.

LE VŒU

« N'avez-vous pas tenu en vos mains souveraines
La souplesse de l'eau et la force du vent?
Le nombreux univers en vous fut plus vivant
Qu'en ses fleuves, ses flots, ses fleurs et ses fontaines. »

C'est vrai. Ma bouche a bu aux sources souterraines;
La sève s'est mêlée à la fleur de mon sang
Et, d'un cours régulier, naturel et puissant,
Toute l'âme terrestre a coulé dans mes veines.

Aussi, riche et joyeux du fruit de ma moisson
Et du quadruple soir de mes quatre saisons,
Je te donne ma cendre, ô terre maternelle,

Pour renaître plus vif, plus vaste et plus vivant
Et vivre de nouveau la Vie universelle,
Dans la fuite de l'Eau et la force du Vent.

ÉLÉGIE

Je ne vous parlerai que lorsqu'en l'eau profonde
Votre visage pur se sera reflété
Et lorsque la fraîcheur fugitive de l'onde
Vous aura dit le peu que dure la beauté.

Il faudra que vos mains pour en être odorantes,
Aient cueilli le bouquet des heures et, tout bas,
Qu'en ayant respiré les âmes différentes
Vous soupiriez encore et ne souriiez pas;

Il faudra que le bruit des divines abeilles
Qui volent dans l'air tiède et pèsent sur les fleurs
Ait longuement vibré au fond de vos oreilles
Son rustique murmure et sa chaude rumeur;

Je ne vous parlerai que quand l'odeur des roses
Fera frémir un peu votre bras sur le mien
Et lorsque la douceur qu'épand le soir des choses
Sera entrée en vous avec l'ombre qui vient;

Et vous ne saurez plus, tant l'heure sera tendre
Des baumes de la nuit et des senteurs du jour,
Si c'est le vent qui rôde ou la feuille qui tremble,
Ma voix ou votre voix ou la voix de l'Amour...

OMBRE D'EAU

Cette statue est charmante
De la femme qu'elle fut
Avant que cette eau dormante
Reflétât son marbre nu;

Mais dans l'eau qui la reflète
Au bassin ovale et clair
Son ombre me semble faite
Du souvenir de sa chair;

Et la pensée incertaine
Est telle ou telle, suivant
Que la voix de la fontaine
Se mêle à la voix du vent.

INVOCATION

Ombres de mes sept Sœurs et de mes sept Pensées !
Toi, par la flèche, et toi, par la pierre lancée
Au travers de la haie et par-dessus le mur;
Toi, par la fleur tendue, et toi, par le fruit mûr
Offerts l'un à ma bouche et l'autre à mon sourire;
Toi que la nuit endort, toi que l'aurore étire,
Toi qui ruisselles d'eau, toi qui coules de sang,
Vous toutes qui parlez, passantes, au passant,
Assises dans le soir ou debout dans l'aurore,
Le long du fleuve calme ou de la mer sonore,
Le pied sur l'herbe haute ou sur le rocher nu,
Sur la lande déserte où danse un bouc cornu
Ou dans le verger clair où chante une colombe,
Tandis que l'heure, hélas ! marque d'un fruit qui tombe
Son invisible fuite et son muet retour;
Vous qui êtes la Mort, vous qui êtes l'Amour
O flamboyantes, ô légères, ô glacées,

En vous voyant marcher dans mon âme, Pensées
Qui descendez en moi les pentes de l'oubli,
Pour que vous les miriez en son lac d'or pâli
J'ai fait à vos sept fronts à jamais sept couronnes
Avec des fleurs d'été, avec des fleurs d'automne,
Avec l'algue du fleuve et l'algue de la mer
Et des feuillages durs immortellement verts
Et des feuilles de lierre et des feuilles d'orties,
Avec des cailloux noirs et des gemmes polies;
Et, pour qu'en ma mémoire il se revive encor,
J'ai couronné en vous mon Rêve sept fois mort.

LES CLOCHES

Ce matin est si clair, si pur et si limpide
Que les cloches, qui l'ont à l'aurore éveillé
En sa douceur soyeuse et en sa fraîcheur vive,
Semblent tinter au ciel, où longtemps elle vibre,
Une gamme d'argent et de cristal mouillé.

Midi. Le fort soleil accable la ramure
Et verse ses rayons sur les choses et pleut
Sa lumière éclatante, impitoyable et dure;
Et les cloches, dans l'air qui brûle leur murmure,
Semblent fondre les gouttes d'or de l'heure en feu.

Les cloches de ce soir ont des rumeurs de bronze
Comme si se heurtaient entre eux des fruits d'airain
Et, mûres maintenant pour la nuit et pour l'ombre,
Elles sonnent au fond d'un ciel d'où filtre et tombe
La cendre qui succède au crépuscule éteint.

Le jour renaîtra-t-il de la nuit taciturne ?
La vie est-elle morte avec lui sourdement?
Vous entendrai-je encore, ô cloches, une à une,
Recommencer — Espoir, Amour, Regret — chacune
Votre bruit, tour à tour, d'or, de bronze et d'argent?

LE PASSÉ

Avec des mains de haine et de colère, Amour,
J'ai rompu rudement à mon genou farouche
Le beau cep qui porta la grappe dont toujours
Le goût voluptueux se ravive à ma bouche;

Et j'ai fait, tout ce jour, des treilles de ma vie
Brûler le sarment sec et la feuille séchée
Pour qu'il n'en reste, au soir, que la cendre et la suie
Qui demeurent après une vaine fumée.

Et c'est ainsi qu'avant que s'éteignît dans l'ombre
Ce feu dont les tisons ont mordu la nuit sombre,
O Passé, j'ai voulu que ta flamme suprême

Couronnât et rougît une dernière fois,
Comme d'un éclatant et pourpre diadème,
Le visage brûlant que je penchais sur toi.

CHANSON

J'ai fleuri l'ombre odorante
Et j'ai parfumé la nuit
De la senteur expirante
De ces roses d'aujourd'hui.

En elles se continue,
Pétale à pétale, un peu
Du charme de t'avoir vue
Les cueillir toutes en feu.

Est-ce moi, si ce sont elles?
Tout change et l'on cherche en vain
A faire une heure éternelle
D'un instant qui fut divin;

Mais, tant qu'elles sont vivantes
De ce qui reste de lui,
Respire l'ombre odorante
De ces roses d'aujourd'hui.

LE FLEUVE

Emporte dans tes yeux la couleur de ses eaux,
Soit que son onde lasse aux sables se répande
Ou que son flot divers, mine, contourne ou fende
La pierre qui résiste ou cède à ses travaux;

Car, sonore aux rocs durs et plaintif aux roseaux,
Le fleuve, toujours un, qu'il gémisse ou commande,
Dirige par le val et conduit par la lande
La bave des torrents et les pleurs des ruisseaux.

Regarde-le. Il vient à pleins bords, et sa course
Mène jusqu'à la mer la fontaine et la source
Et le lac tout entier qu'il a pris en ses bras.

Sois ce fleuve, Passant; que ta pensée entraîne
En son cours où toi-même, un jour, tu les boiras,
Ta source intérieure et tes eaux souterraines!

LIED

Dors lentement avec des rêves
Légers de l'air pur respiré
Le long des rives fraternelles
Où nos pas doubles ont erré.

Dors doucement avec des songes
Parfumés des fleurs du chemin
Qui, ce soir encore, dans l'ombre,
Sont odorantes de tes mains.

Dors seule en rêve avec toi-même.
Sois ton propre songe; il n'est pas
D'autre couronne pour ta tête
Que le cercle nu de tes bras.

L'URNE

Sépulcre de silence et tombeau de beauté,
La Tristesse conserve en cendres dans son urne
Les grappes de l'automne et les fruits de l'été,
Et c'est ce cher fardeau qui la rend taciturne,

Car sa mémoire encore y retrouve sa vie
Et l'heure disparue avec la saison morte
Et tout ce dont jadis, enivrée et fleurie,
Elle a senti l'odeur féconde, saine et forte;

Et c'est pourquoi tu vas, en ta sombre jeunesse,
Portant en l'urne d'or les cendres de l'été
Et que je te salue, ô passante, Tristesse,
Sépulcre de silence et tombeau de beauté!

CRÉPUSCULE

C'est un jour dont le soir a la beauté d'un songe,
Tant l'air que l'on respire est pur en ces beaux lieux;
Et, sous le doigt levé du Temps silencieux,
La lumière s'attarde et l'heure se prolonge...
Gardes-en longuement la mémoire en tes yeux.

Si la source a la voix de sa Nymphe limpide,
Le frêne sous l'écorce étire son Sylvain;
Un lent souffle palpite au feuillage incertain;
Le ruisseau qui s'esquive est comme un pas rapide,
Et, nocturne, le bois va s'éveiller divin!

Mais nous, nous n'avons pas en cette nuit mortelle
Qui déjà nous entoure et qui rampe à nos pieds
De fontaine éloquente et de dieux forestiers;
Nous avons peur de l'ombre, et nous redoutons d'elle
L'impassible sommeil qui nous prend tout entiers.

LA COURSE

Vous m'avez dit :
Laisse-les vivre
Là-bas...
Que t'importent leurs bonds ou leurs pas
Sur l'herbe de l'aurore ou l'herbe de midi,
M'avez-vous dit?

C'est vrai. Ma maison est haute et belle sur la place.
C'est vrai que ma maison est haute et belle et vaste,
Faite de marbre avec un toit de tuiles d'or;
J'y vis; j'y dors;
Mon pas y traîne sur les dalles
Le cuir taillé de mes sandales,
Et mon manteau sur le pavé
Frôle son bruit de laine souple.
J'ai des amis, le poing levé,
Qui heurtent, en chantant, leurs coupes
A la beauté!
On entre; on sort.
Ma maison est vaste sous son toit de tuiles d'or,

Chacun dit : Notre hôte est heureux.
Et moi aussi je dis comme eux,
Tout bas :
A quoi bon vivre,
Là-bas,
A quoi bon vivre ailleurs qu'ici...
Mais le soir vient et je suis seul alors dans l'ombre
Et je ferme les yeux...

Alors :
Il me semble que l'ombre informe, peu à peu,
Tressaille, tremble, vibre et s'anime et se meut
Et sourdement s'agite en son silence obscur;
J'entends craquer la poutre et se fendre le mur
Et voici, par sa fente invisible et soudaine,
Que, sournoise d'abord et perceptible à peine,
Une odeur de forêt, d'eau vive et d'herbe chaude,
Pénètre, se répand, rampe, circule et rôde
Et, plus forte, plus ample et plus universelle,
S'accroît, se multiplie et m'apporte avec elle
Les diverses senteurs que la terre sacrée,
Forestière, rustique, aride ou labourée,
Mêle au vent de la nuit, du soir ou de l'aurore;
Et bientôt, peu à peu, toute l'ombre est sonore.
Elle bourdonne ainsi qu'une ruche éveillée

Qui murmure au soleil à travers la feuillée,
Après la pluie oblique et l'averse pesante;
Voici que maintenant toute l'ombre est vivante
Et que la nuit bourgeonne et la ténèbre pousse.
Le siège où je m'appuie est tout velu de mousse.
Je me penche : de l'herbe a verdi sur le marbre;
La colonne soudain végète, et c'est un arbre
Qui jusqu'à moi étend sa branche. Je me sens
Environné partout de souffles frémissants
Qui me chauffent la nuque et me brûlent la joue.
L'ombre hennit; l'ombre danse; l'ombre s'ébroue,
Palpite, naît, fleurit, germe, frémit, éclôt.
Je n'ai pas peur. Le vent chante dans les roseaux;
Je sens sourdre à mes pieds des sources; je respire
La résine, le fruit, la vendange, la cire
Et je devine, au fond de l'ombre et parmi elle,
Comme un cercle incertain de faces fraternelles.
La Vie autour de moi murmure, vibre, bat;
Je la sens dans cette ombre où je ne la vois pas;
Sa rumeur est lointaine ou proche, brusque ou douce;
Un invisible rire erre de bouche en bouche,
D'arbre en arbre, de feuille en feuille. Tout frissonne,
Et je sais qu'ils sont là, si je ne vois personne.
C'est en vain qu'on se tait; j'entends, j'entends, j'entends !

Puisque l'arbre, la source et la feuille et le vent
Sont venus jusqu'à moi et m'apportent en eux
Leurs obscures odeurs et leurs bruits ténébreux,
Êtes-vous là, fils de la glèbe et du sillon,
Hôtes de la forêt, de la plaine et du mont,
O formes à demi terrestres et divines?
Toi, Faune, qui cueillais les grappes à ma vigne,
Et toi, Satyre, qui dansais sur mon chemin,
Et toi, qu'on entrevoit entre les troncs, Sylvain?
O vous tous, avec qui, dans l'antre et le hallier,
J'ai vécu, de chacun longuement familier,
N'êtes-vous pas venus avec le vent et l'arbre
Me chercher sous le toit de ma maison de marbre
Pour me prendre la main et courir à l'aurore?

Ce sera toi. Salut, Maître! Salut, Centaure!
Salut, de qui le pas foule l'herbe et le sable,
Libérateur, ô Bienvenu, ô Vénérable,
Dont la barbe est d'argent et le sabot d'airain!
La croupe de cheval qui prolonge tes reins
Te fait homme à la fois et bête, ô Dieu. Ton torse
Ajoute à ton poitrail le surcroît de sa force.
Te voilà donc. Je t'attendais. Oh viens plus près!
Et maintenant prends-moi, Centaure, je suis prêt.
Je vais sentir ton poing me saisir à plein corps

Et, d'un geste puissant et d'un facile effort,
Me soulever de terre et m'asseoir sur ton dos.

Il m'a pris. J'ai senti son souffle sur ma peau.
Je serre son flanc rude et je m'accroche à lui;
Ma tête lourde a son épaule pour appui;
De mes deux bras j'étreins sa poitrine. La Ville
Qu'il traverse est silencieuse et dort tranquille.
Son pas égal résonne aux dalles de la rue.
Voici le mur, la porte et la campagne nue.
Il part; son ongle dur maintenant bat la terre,
Et toute la nuit vaste, immense et solitaire
Et l'ombre aventureuse et l'espace incertain
S'ouvrent au cabrement de son galop divin.

O vertige! L'élan du nocturne Coureur
M'emporte. La ténèbre est lourde et sans lueur.
Le sol tantôt s'éboule et tantôt s'affermit;
L'air rapide m'enivre et m'étouffe à demi;
Le Centaure tantôt se cabre et tantôt fonce;
C'est en vain qu'en passant, la haie avec sa ronce
Le retient au poitrail ou le griffe à la croupe,
Sa course furieuse et brusque s'entrecoupe
Du fossé qu'il enjambe ou du ravin qu'il saute.
Ici, le sable mou cède; là, l'herbe haute

L'entrave; le caillou roule et ronfle avec bruit
Derrière ce passant qui défonce la nuit;
Le terrain sous son pied s'ébranle, gronde ou sonne;
Une montée en vain l'essouffle et l'époumonne
Que sa pente le rue et redouble l'élan
Du Centaure qui va, passe, monte, descend
Et, d'une fougue égale et d'un même jarret,
Sort ruisselant du fleuve et boueux du marais,
Et, franchissant taillis, plaines, bois et vallons,
Parcourt éperdument l'ombre sans horizon,
Tandis que moi, uni à sa force mouvante,
Ivre d'air qui m'étouffe et de vent qui m'évente,
Je respire en sa triple et formidable odeur
Le Dieu terrestre, l'homme et la bête en sueur.

Encor, longtemps, toujours et d'échos en échos
L'espace retentit sous les quatre sabots.
Voici l'aube pourtant, bien qu'il soit nuit encore.
La ténèbre blémit et l'ombre se colore.
La montagne dressée abrupte, d'un seul bloc,
Entasse ses cailloux, ses pierres et ses rocs.
Le Centaure hennit vers la cime lointaine;
Il s'épuise; son flanc palpite à son haleine;
Il glisse, butte, tombe et sa force est à bout.
Il boite. Le sang rompt les veines de son cou.

Mais il monte toujours et sous moi je le sens
D'un effort monstrueux arquer son rein puissant;
J'entends râler sa gorge et craquer ses jointures.
Le pic vertigineux qui l'attire s'azure;
Nous allons vers le jour et la nuit reste en bas.
Le Centaure s'acharne et monte; chaque pas
Le hasarde à la chute et le risque à l'abîme,
Mais, tout à coup, d'un bond furieux, à la cime,
Sur le rocher étroit du suprême plateau,
D'aplomb, il a posé son quadruple sabot,
Et, tout fumant encor de sa course sacrée,
Tournant sa tête en feu vers sa croupe dorée,
Prodigieux, aérien, pourpre et vermeil,
Il se dresse debout et rit dans le soleil.

LA PLAINTE DU CYCLOPE

« Toi qui dans l'air léger lances d'un souffle pur
La chanson de ta flûte en gammes vers l'azur
Et qui, longtemps assis devant la mer sacrée,
L'admires, tour à tour, rose à peine ou pourprée,
Quand le soleil se lève ou tombe à l'horizon;
O toi, qui, pour rentrer, le soir, en ta maison,
Suis ce sentier charmant qui va par la prairie
Et qui s'arrête au seuil de ta porte fleurie,
Sache au moins être heureux de ta félicité
Et combien purs et beaux tes jours auront été,
Car ton chien est fidèle et ton troupeau docile,
Et tu peux oublier que la verte Sicile,
Sous ses blés jaunissants et ses hautes forêts,
En son sein ténébreux cache un obscur secret;
Mais, dans le ciel noirci que son sommet embrume,
Regarde quelquefois, au loin, l'Etna qui fume,
Et, quelquefois aussi, lorsque tu t'en reviens,
Laisse aller devant toi tes chèvres et ton chien;
Couche-toi sur le sol et pose ton oreille
Contre terre. Entends-tu, qui, peu à peu, s'éveille

Et qui gémit et gronde avec un bruit d'airain,
La sonore rumeur d'un écho souterrain?

« C'est nous qui, sous la terre, émue à notre haleine,
En cadence frappons l'enclume souterraine
Dont l'Etna porte au ciel la nocturne lueur.
Nous sommes là, couverts d'une chaude sueur,
Occupés dans la nuit furieuse et sans astres
A fondre le métal que nos marteaux vont battre.
Il court, fusible et clair, s'allonge et s'étrécit;
Brûlant, il étincelle, et froid, il se durcit.
La flamboyante orgie éclate. L'on est ivre
De l'arome du fer et de l'odeur du cuivre.
Voici de l'or qui fond et de l'argent qui bout;
L'alliage subtil les mêle en un seul tout.
Notre peuple travaille, accouple, unit et forge!
La colère à forger nous saisit à la gorge
Et nous gonfle le muscle et nous brûle le sang.
Notre souffle inégal suit notre bras puissant,
Car, de tout ce métal qu'il martèle sans trêve,
S'aiguisent par milliers les lances et les glaives,
Et la bataille sort de notre antre guerrier.
Notre œil unique, c'est ton orbe, ô bouclier!
Et nos torses fumants que la scorie encrasse
Ont servi de modèle à mouler la cuirasse,

Et c'est nous, de qui l'œuvre obscur et souterrain
Pour la ville aux dieux d'or fait des portes d'airain.

« Condamnés à la nuit, Cyclopes, nous aurions,
Comme d'autres, aimé le jour et les rayons,
Le soleil, la clarté, l'air vaste, la lumière,
Mais notre race, hélas ! de l'ombre est prisonnière.
C'est ainsi. La sueur nous coule de la peau,
Tandis que court la source et glisse le ruisseau,
Furtive entre les joncs et pensif sous les chênes,
Et que la Nymphe rit d'être nue aux fontaines !
Le vent frais eût séché nos corps laborieux.
La terre est belle. Non. Les fleurs pour tous les yeux
Multicolores et charmantes sont écloses,
Un sang divin triomphe en la pourpre des roses,
Mais l'œil déshérité qui s'ouvre à notre front
N'était pas fait pour voir ce que d'autres verront,
Et, lorsque l'un de nous en rampant sur le ventre
Se hasarde au dehors, debout au seuil de l'antre,
Le chien hurle à sa vue et le troupeau s'enfuit;
Chacun en le voyant s'écarte devant lui,
C'est en vain qu'un instant au soleil il s'étire.
On a peur. Les oiseaux s'envolent, et le rire
Des femmes s'interrompt en un cri, et l'on voit,
L'une dans le verger et l'autre vers le bois,

Se cacher Lycoris et courir Galatée;
La flûte du berger se tait, épouvantée,
Si le pas du Cyclope a troublé l'air divin.

« Bien plus. Les Faunes même et même les Sylvains
Nous lancent des cailloux et nous jettent des pierres,
Et notre œil attristé sous sa lourde paupière
Les fait rire de nous dans leurs barbes. C'est vrai
Que l'ombre nous a faits rauques, gauches et laids.
Le marteau a rendu gourdes nos mains difformes;
L'âpre feu nous a cuit le visage. Nous sommes
Tout haletants encor du labeur souterrain,
Et notre souffle gronde en nos gorges d'airain.

« Laisse donc le printemps fleurir la terre douce.
Ne te hasarde plus vers ce qui te repousse,
Bon Cyclope! Reprends en bas ton œuvre obscur;
Le four ronfle; la cuve est pleine et bout. L'azur
Du ciel est souriant, là-haut, aux blés que dore
Ce soleil qui pour toi n'aura pas eu d'aurore.
Retourne à ta caverne et rentre dans ta nuit;
Descends vers la rumeur et descends vers le bruit,
Et ne t'occupe plus de l'homme et de la terre.
Sue et peine et, parfois, pourtant, pour te distraire,

Songe que ton Destin, noir Ouvrier, est beau.
O Forgeron, tu as pour sceptre le marteau !
Ta couronne terrestre est un Etna qui fume;
Et, lorsque à tour de bras tu frappes sur l'enclume,
Pense donc que tu fais aussi, toi, comme un dieu,
Naître des fleurs de flamme et des roses de feu. »

PAN

C'était au temps
Où les grands dieux de marbre et d'or
Ne vivaient plus qu'en leurs statues;
On les voyait encor,
Debout et nues,
Au seuil des temples clairs
A tuiles d'or,
Avec la mer
Derrière eux, éclatante, innombrable et sereine,
A l'horizon...
C'est ainsi que je les ai vus, étant petit,
Figures vaines
Dont on m'apprit,
Sans doute en riant d'eux, les formes et les noms;
Et je riais, enfant, à les voir et de voir
Celui-là, le plus grand, dont l'ombre, vers le soir,
S'allongeait, à ses pieds, lourde et grave,
Parce que sa statue était faite d'airain :
C'était le Maître Souverain,
Que nul ne brave,
Zeus !

Et comme, ainsi que je l'ai dit,
Son ombre était énorme et moi petit,
Je m'asseyais dans sa fraîcheur déjà nocturne
Et je jouais avec des pierres, une à une,
Mais l'aigle courroucé qui veillait près de lui
Me regardait et j'avais peur, étant petit.

Et c'est ainsi que j'ai connu lui et les autres.
Apollon
Avec sa lyre; Hermès, les ailes aux talons
Et deux ailes de même encore à son pétase;
Mars qui brandit le glaive; et, nu, la barbe rase,
Le torse blanc, la chair heureuse et dans sa main
Portant le thyrse double et la pomme de pin,
Bacchus qui, couronné de pampre et toujours beau,
A sa tempe sans ride assure son bandeau,
Et Neptune barbu d'algues et dont l'oreille
Compare dans le vent qui l'apporte pareille
La rumeur de la mer à celle des forêts;
Et les Déesses et Cypris au rire frais
Dont fleurissent les seins et dont mûrit la bouche,
Et la grande Junon, sérieuse et farouche,
Et Diane hautaine et farouche comme elle,
Et Minerve casquée et l'antique Cybèle,
Tous ceux que l'univers honora d'âge en âge...

Mais tous n'étaient plus rien que de vaines images,
Et, qu'ils fussent sculptés dans le marbre ou dans l'or,
La figure des Dieux survivait aux Dieux morts.

Cependant l'étendue agreste de la terre
N'était point tout à fait encore solitaire.
Des êtres fabuleux et à demi divins
Se cachaient dans les bois et hantaient les ravins.
Fuyant l'homme et craignant sa ruse et son danger,
Dans un monde nouveau maintenant étrangers,
Ils épiaient les voix, les bruits, les pas : Centaures,
Dans la gorge des monts hennissant à l'aurore
Et qui, le soir, boiteux et lointains, du galop
De leur fuite inégale inquiétaient l'écho;
Faunes roux habitant les grottes et Satyres
Rôdant d'un pied furtif près des ruches à cire,
Tritons de qui la conque offusquait l'air marin,
Fausse et rauque parfois à leur souffle incertain;
Des Dryades souffraient sous l'écorce des chênes;
Des Nymphes étaient l'onde encore des fontaines,
Et, parfois, l'on voyait, dit-on, au crépuscule
A cette heure indistincte où la vue est crédule,
Errer un grand Cheval, au pas effarouché,
Qui, de loin et d'un bond, sans qu'on pût l'approcher,
S'envolait en ouvrant ses deux ailes de flamme !

On racontait cela, il m'en souvient,
A la veillée,
Auprès du feu;
Les femmes
Riaient, quand on parlait du Satyre et du Faune,
Et j'écoutais de mes oreilles émerveillées.
C'était l'automne,
Et l'on se rassemblait, déjà, autour du feu
Où nous jetions
Des feuilles sèches et des pommes
De pin,
Dans les tisons,
A pleines mains...

Il y avait aussi quelqu'un d'autre
Dont on parlait souvent :
C'était avant
Qu'une voix, le long de la côte,
Eût couru sur la mer en criant
Qu'il était mort.
C'était au temps
Où le Dieu Pan
Vivait encor...

Il était invisible et présent dans les choses,
Mystérieux, informe, innombrable et sacré,
Et le printemps naissait avec toutes ses roses
De l'air fécond soudain qu'il avait respiré;

C'est lui qui, de la terre, en épis ou en paille,
Faisait pousser le blé et grandir la moisson,
Et qui, roi des troupeaux que l'étable embercaille,
Leur fait croître la corne et friser la toison;

C'est lui qui surveillait la vendange et la cueille,
Conduisait la charrue et guidait le labour,
Et qui, dans les vergers, abrite sous la feuille
Le fruit qui, mûr enfin, sera graine à son tour;

Les eaux, où sourdement s'abreuvent les semences,
Ainsi que le soleil, la nuée et le vent
Et l'ombre qui finit et la nuit qui commence
Et l'aurore et le soir, sont à lui qui est Pan.

Et, tandis que les dieux ont quitté leurs statues,
Lui seul est demeuré quand les autres sont morts,
Et sa forme multiple, éparse et jamais vue
Subsiste universelle et vit partout encore.

Mon père,
Homme pieux,
Savait ces choses,
Les ayant apprises du sien,
Vieillard
Versé dans la science des Dieux
Et blanchi à l'ombre des sanctuaires;
Ce fut mon père
Qui m'enseigna ce qui peut plaire
Au survivant,
A Pan,
Le dernier Dieu,
Disant :

« N'allume pas pour lui le bûcher ni la torche;
Le grand Pan ne veut pas les brebis qu'on écorche,
Ni le jeune taureau,
Ni la blanche génisse et la plaintive agnelle
Dont la gorge entr'ouverte au sang qui en ruisselle
Râle sous le couteau.

Ne choisis pas non plus pour charger ta corbeille
Le fruit de l'espalier ni le fruit de la treille,
Epargne à ta moisson
D'en prélever pour lui sa gerbe la plus ronde;

Pas plus que le miel roux ou que la cire blonde
Pan n'aime la toison

Des bêtes que poursuit le vol clair de la flèche
Ou que prend en ses lacs, caché sous l'herbe fraîche,
Le piège secret,
Ni l'écaille diverse, incertaine et changeante
De celles que ramène aux mailles qu'elle argente
La nasse ou le filet.

Non, mais va simplement au bord de cette source
Au milieu du bois frais et, sans suivre sa course
Qui la change en ruisseau
Dont le murmure nu s'étire sous les feuilles,
Penche-toi sur son onde, ô mon fils et y cueille
. La tige d'un roseau.

Car Pan, le dernier Dieu de la terre vieillie,
Car Pan qui va mourir et qui déjà oublie
Qu'il est encor vivant,
Aime entendre monter au fond du crépuscule
Le chant mystérieux que disperse et module
La flûte dans le vent. »

INSCRIPTIONS
LUES AU SOIR TOMBANT

LE SOMMEIL

Penses-tu que ces fleurs, ces feuilles et ces fruits,
Et cet âpre laurier plus amer que la cendre,
Penses-tu que mes mains pour eux les aient cueillis?

Si j'ai mêlé tout bas à l'onde des fontaines
Les larmes que leur eau pleure encore aujourd'hui,
Crois-tu que j'ignorais combien elles sont vaines?

Si, debout, j'ai marché sur le sable changeant,
Était-ce pour marquer mon pas sur son arène,
Puisqu'il n'en reste rien, quand a passé le vent?

Et pourtant j'ai voulu être un homme et me vivre
Et faire, tour à tour, ce que font les vivants;
J'ai noué la sandale à mon pied pour les suivre.

Amour, haine, colère, ivresse, j'ai voulu,
Par la flûte de buis comme au clairon de cuivre,
Entendre dans l'écho ce que je n'étais plus.

Si j'ai drapé mon corps de pourpres et de bures,
N'en savais-je pas moins que mon corps était nu
Et que ma chair n'était que sa cendre future?

Non, ce laurier sans joie et ces fruits sans désir,
Et la vaine rumeur dont toute vie est faite,
Non, tout cela, c'était pour pouvoir mieux dormir

L'ombre définitive et la nuit satisfaite!

INSCRIPTION

Si haut que ta racine ait poussé vers l'azur
Ta cime épanouie et vivante, sois sûr,
Cher arbre, que, malgré l'ombre que sur la mousse
Etend autour de toi ta feuillée ample et douce,
Et bien que les oiseaux y chantent et qu'en bas
Un chœur de dieux sylvains défendent de leurs bras
La Dryade pensive au creux de ton écorce,
O bel arbre, debout encore dans ta force,
Sois sûr et pense que le temps et les destins
Qui font les soirs jaloux naître de nos matins
Ne t'épargneront pas — car toute vie est telle —
L'inévitable lierre et l'automne mortelle.

AUTRE INSCRIPTION

Crois-moi. N'emprunte rien des hommes. Que tes yeux
Ne te conduisent point sur leurs pas anxieux.
N'asservis pas ta faim à la faim d'autres bouches.
Au contraire, sois libre et, s'il le faut, farouche;
Et plutôt mords ton poing et frappe du talon,
Pour les mieux éloigner, ceux qui te parleront,
Puis, quand tu seras seul, regarde, écoute et veille.
Si le vent passe auprès de toi, prête l'oreille,
Car il sait les secrets de la nuit et du jour.
Marche ou trébuche, tombe ou rampe, monte ou cours
Ou reste là; l'aurore est pareille à l'aurore,
Ici ou là. Partout, sa graine fait éclore
Une semblable fleur à celle que tu tiens;
L'odeur qu'elle répand en parfums te revient
Dans l'air qui l'emporta et qui te le rapporte;
Demeure ou pars, attends ou cherche, va, qu'importe !

Ou remonte le fleuve, ou prends la route, ou suis
D'autres chemins. L'écho garde tes pas en lui
Comme pour te prouver, rétrograde et contraire,
Que ta marche est inverse et retourne en arrière.
Demeure donc. Pourquoi partir? Est-ce que l'eau
N'est pas la même au fleuve et la même au ruisseau,
Qu'elle gronde ou murmure et que, rapide ou lente,
Ou droite et large, elle bifurque, aille ou serpente?
Si la Mer est trop loin écoute la Forêt.
Sois attentif, sois docile et surtout sois prêt
A saisir la rumeur vivante éparse en elle
Et, debout, sens en toi la force universelle
Sourdre, croître, grandir et monter à son but
En ta stature d'homme ainsi qu'en l'arbre nu.

L'AUTOMNE

Si l'automne fut douce au soir de ta beauté,
Rends-en grâces aux dieux qui veulent qu'à l'été
Succède la saison qui lui ressemble encore,
Ainsi que le couchant imite une autre aurore
Et comme elle s'empourpre et comme elle répand
Au ciel mystérieux des roses et du sang !
Ce sont les dieux, vois-tu, qui font les feuilles mortes
D'un or flexible et tiède au vent qui les emporte,
Et dont l'ordre divin veut que les verts roseaux
Deviennent, tour à tour, uniques ou jumeaux,
Et, selon que décroît leur taille à la rangée,
L'inégale syrinx ou la flûte allongée.
Ce sont eux qui, des fleurs de ton été, couronnent
Ta jeunesse mûrie à peine par l'automne
Et qui veulent encor que le parfum enfui
De la fleur se retrouve encore au goût du fruit
Et que, devant la mer qui baisse et se retire,
Une femme soit belle et puisse encor sourire.

LA FLEUR DU SOIR

Ne crois pas, ô passant, à me voir, quand tu passes,
Les mains vides, assis à mon seuil où s'enlace,
Au-dessus de ma tête et de mes cheveux blancs,
A soi-même le lierre égal et permanent,
Que je ne sache plus que la terre éternelle,
De saisons en saisons toujours se renouvelle.
Je n'ignore pas plus ces choses qu'autrefois,
Quand, pour louer les dieux qui revivaient en moi,
Ou pour en couronner les nymphes des fontaines,
Toutes les fleurs tentaient mes deux mains incertaines.
Mais aujourd'hui, plus sage et de mon seuil, j'attends
Que l'été moins hâtif succède au court printemps,
Et, lorsque vient l'automne, aux dernières écloses,
Je choisis longuement ma rose entre les roses,
Car peut-être il faudra que cette fleur cueillie
Parfume jusqu'au soir le reste de ma vie.

HÉLÈNE AU CHEVAL

Le cheval gigantesque est debout; un grand rire
L'entoure. Entends grincer le câble qui le tire,
Et la foule le traîne et le pousse au jarret.
Un dard qui vibre encor tremble à son flanc secret,
Et quel mystère noir lui gonfle ainsi la panse?
Obèse et monstrueux, il oscille et s'avance.
Et chacun rit tout haut de la bête de bois.
Le seul Laocoon a maudit par trois fois
Le don douteux du Grec que le Troyen rapporte
Et l'a frappé d'un trait, quand il passa la porte
A peine haute assez pour son échine, au bruit
Des boucliers d'airain que heurtaient devant lui
Les guerriers, lance au poing et le glaive à la hanche.
En le voyant, Priam rit dans sa barbe blanche;
Et svelte, et souriante, et belle, s'avançant
Droit au monstre stupide, immobile et pesant,

Qui, muet, la regarde à lui venir, Hélène,
Vers les rouges naseaux, lève ses deux mains pleines,
L'une de blé de cuivre et l'autre d'orge d'or.
Mais la vaste rumeur, qui dilate et qui tord
Du remous de sa danse et du cri de sa joie,
Les femmes, les enfants et les hommes de Troie,
L'empêche en s'approchant d'entendre au ventre obscur
Sourdre le stratagème et le fléau futur,
Et, d'un brusque sursaut de la Bête applaudie,
Le meurtre s'ébrouer et hennir l'incendie.

MASQUE

Avec la laideur rustique
De ton masque biscornu
Où le regard raille, oblique,
La bouche au rire dentu,

Avec tes cornes pareilles,
Faune, en pointes à ton front,
Ton nez et tes deux oreilles,
On a fait un mascaron

Qu'on a sculpté dans un marbre
D'un ocre veiné de sang,
Qui ressemble aux feuilles d'arbre
De l'automne finissant.

Mais déjà tu peux, à l'ombre
Des pins hauts et des cyprès,
Avant que la feuille tombe
Des cimes de la forêt,

Venir boire à la fontaine
Où ta bouche jette une eau
Fraîche, pure, égale et saine
A puiser quand il fait chaud.

Et tu verras dans la vasque
Te sourire, en son reflet,
D'un sourire vrai, le masque
De ce Faune que tu es !

LE SOUVENIR

Qu'un autre, en arrivant au soir de son destin,
Voie au fond de sa vie, éclatant et hautain,
Celui qu'il fut jadis et dont le pas sonore
Sur la route parvient à son oreille encore
Et dont il se rappelle avoir vécu les jours.
La gloire a couronné son front heureux. L'Amour
Au laurier toujours vert mêle son myrte sombre
Qui parfume la nuit et qui sent bon dans l'ombre;
La Fortune riante et qui lève un flambeau,
En riant, l'a tiré par le pan du manteau;
La toile s'est changée en pourpre à son épaule;
Les abeilles, au creux de la ruche et du saule,
Ont toujours eu pour lui quelque miel réservé.
Ce qu'il fut est si beau qu'il peut l'avoir rêvé,
Et, dans son souvenir, il s'apparaît pareil
A quelqu'un qui marcha longtemps dans le soleil
Et qu'au seuil de la nuit accueilleraient encor
Des torches de lumière et des trompettes d'or!

Mais moi, si je regarde au fond de ma pensée
D'aujourd'hui jusqu'au bout de ma route passée,
Toujours je me retrouve et toujours je me vois
Toujours le même, assis toujours au même endroit.
Sur le sable jaillit mon unique fontaine
Où ma bouche à son eau rafraîchit mon haleine.
Là-bas, près du pin rouge et rauque, dans le vent,
C'est là que je me vois et de là que j'entends
Encore, dans l'air pur, au matin de ma vie,
De ma flûte, monter de mes lèvres unies,
Sonore, harmonieux, humble, tremblant et beau,
Mon premier souffle juste à mon premier roseau.

LE SILENCE

Le silence est peut-être une voix qui s'est tue
Comme le dieu se tait debout en sa statue,
Et par elle n'a plus de vivant aujourd'hui
Que son ombre, au soleil, qui tourne autour de lui.
Le silence est peut-être une voix qui sait tout
Comme un dieu taciturne en son marbre debout,
Dont le geste éternel fait signe qu'on écoute
Ce que dira son ombre aux passants de la route,
Qui regardent, d'en bas et le genou plié,
L'ordre silencieux du dieu pétrifié.

LE JARDIN

Tu m'as vu bien souvent, de ton verger voisin
Où le pampre vineux annonce le raisin,
Bien souvent, tu m'as vu, par-dessus cette haie
Que l'épine hérisse et que rougit la baie,
Tout un jour, de l'aurore au soir, en mon enclos...
Il est humble, petit, mélancolique et clos;
Sa porte à claire-voie ouvre sur la grand'route;
Une fontaine au fond s'épuise goutte à goutte
Et ne remplit jamais qu'à demi le bassin;
La ruche, dans un coin, bourdonne d'un essaim
Qui rentre sous son toit dès que les fleurs sont closes.
Tout est calme. Un rosier balance quelques roses
Qui s'empourprent dans l'ombre auprès d'un vieux laurier.
Il fait beau. Sur la route, avec son chevrier,
Le troupeau qui piétine en la poussière chaude;
Son bâton à la main, un mendiant qui rôde;

Une femme qui rit et que l'on ne voit pas;
Quelqu'un qui passe; rien, ni la voix, ni les pas
Ne te semblent pouvoir de lui-même distraire
Cet hôte, aux yeux baissés, du jardin solitaire.
Ai-je l'air de vouloir être ailleurs qu'où je suis?
Le jour s'en va, rayon à rayon, bruit à bruit;
Et la ruche incertaine et la rose indistincte
Sont l'une d'or pâli, l'autre de pourpre éteinte;
Le crépuscule est à genoux devant le soir;
Le laurier lentement se bronze et devient noir,
Et je reste debout dans l'ombre, et c'est à peine
Si l'on entend tout bas un peu plus la fontaine,
Et j'écoute à mon cœur en larmes dans mes yeux
L'éloquente rumeur de mon sang furieux.

LE CENTAURE BLESSÉ

Le cri qu'il nous arrache est un hennissement.
J.-M. DE HEREDIA.

Je t'ai vu devant moi surgir. Tu étais beau.
Le soleil au déclin, de la croupe aux sabots,
T'empourprait tout entier de sa splendeur farouche.
Ardent de ta vitesse et cabré de ta course,
Tu dressais, sur le ciel derrière toi sanglant,
Homme et cheval, le double effort de ton élan
Où le poitrail de bête et la poitrine humaine
Respiraient d'un seul souffle et d'une seule haleine.
Alors, dans ce ciel rouge où tu m'es apparu,
Comme un fatal présage, ô Centaure, j'ai cru
Voir monter, tout à coup, en un reflet lointain,
La tragique rougeur du fabuleux festin
Où, sous les yeux d'Hercule et de sa blanche Épouse,
Votre troupe avinée et brusquement jalouse

Mêla, dans un combat fameux et hennissant,
A la pourpre du vin la pourpre de son sang !

J'ai tremblé. Ton galop remplissait mon oreille,
Sonore de l'écho de sa rumeur vermeille,
Et j'ai tendu mon arc en invoquant les Dieux !
Et l'air porta vers toi mon trait victorieux...
Tu tombas. Maintenant je maudis ma prière,
Ma flèche trop certaine et ma peur meurtrière,
Cher monstre ! je te pleure et je revois encore
Ta main d'homme presser à ton flanc, ô Centaure,
Ta blessure, et j'entends, au fond du soir, j'entends
Le cri humain jailli de ton hennissement !

L'OUBLI SUPRÊME

Que m'importe le soir, puisque mon âme est pleine
De la vaste rumeur du jour où j'ai vécu !
Que d'autres en pleurant maudissent la fontaine
D'avoir entre leurs doigts écoulé son eau vaine
Où brille au fond l'argent de quelque anneau perdu.

Tous les bruits de ma vie emplissent mes oreilles
De leur écho lointain déjà et proche encor;
Une rouge saveur aux grappes de mes treilles
Bourdonne sourdement son ivresse d'abeilles,
Et, du pampre de pourpre, éclate un raisin d'or.

Le souvenir unit en ma longue mémoire
La volupté rieuse au souriant amour,
Et le Passé debout me chante, blanche ou noire,
Sur sa flûte d'ébène ou sa flûte d'ivoire,
Sa tristesse ou sa joie, au pas léger ou lourd.

Toute ma vie en moi toujours chante ou bourdonne;
Ma grappe a son abeille et ma source a son eau;
Que m'importe le soir, que m'importe l'automne,
Si l'été fut fécond et si l'aube fut bonne,
Si le désir fut fort et si l'amour fut beau!

Ce ne sera pas trop du Temps sans jours ni nombre
Et de tout le silence et de toute la nuit
Qui sur l'homme à jamais pèse au sépulcre sombre,
Ce ne sera pas trop, vois-tu, de toute l'ombre
Pour lui faire oublier ce qui vécut en lui.

L'HOMME ET LES DIEUX

La terre est chaude encor de son passé divin.
Les dieux vivent dans l'homme, ainsi que dans le vin
L'ivresse couve, attend, palpite, songe et bout
Avant de se dresser dans le buveur debout
Qui sent monter en lui, de sa gorge à son front,
Et d'un seul trait, sa flamme brusque et son feu prompt.
Les dieux vivent en l'homme et sa chair est leur cendre.
Leur silence prodigieux se fait entendre
A qui sait écouter leurs bouches dans le vent.
Tant que l'homme vivra, les dieux seront vivants;
C'est pourquoi va, regarde, écoute, épie et sache
Voir la torche éclatante au poing que l'ombre cache.
Contemple, qu'elle fuie ou qu'elle dorme, l'eau,
Qu'elle soit source ou fleuve et fontaine ou ruisseau,
Jusqu'à ce que s'étire ou se réveille en elle
La Naïade natale et la Nymphe éternelle.
Observe si longtemps le pin, l'orme ou le rouvre
Que le tronc se sépare et que l'écorce s'ouvre
Sur la Dryade nue et qui rit d'en sortir!
L'univers obéit à ton vaste désir.

Si ton âme est farouche et pleine de rumeurs
Hautaines, tu verras dans le soleil qui meurt,
Parmi son sang qui coule et sa pourpre qui brûle,
Le bûcher toujours rouge où monte encor Hercule,
Lorsque tressaille en nous, en un songe enflammé,
La justice pour qui son bras fort fut armé.
C'est ainsi que dans tout, le feu, l'eau, l'arbre, l'air
Le vent qui vient du mont ou qui va vers la mer.
Tu trouveras l'écho de ce qui fut divin,
Car l'argile à jamais garde le goût du vin;
Et tu pourras, à ton oreille, entendre encore
La Sirène chanter et hennir le Centaure,
Et, quand tu marcheras, ivre du vieux mystère
Dont s'est paré jadis le passé de la terre,
Regarde devant toi ce qui reste de lui
Dans la clarté de l'aube et l'ombre de la nuit,
Et sache que tu peux, au gré de ton délire,
Faire du bouc barbu renaître le Satyre,
Que ce cheval, là-bas, qui peine sous le joug
Au dur sillon, si tu le veux, peut, tout à coup,
Frappant d'un sabot d'or la motte qu'il écrase,
Aérien, ailé, vivant, être Pégase :
Car tu es homme et l'homme a gardé dans ses yeux
Le pouvoir éternel de refaire des dieux

ÉPILOGUE

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs,
Et, dans mes mains encor, pose tes mains glacées.
Le soir parfume l'air.

Souviens-toi des matins où tous deux, côte à côte,
Notre ombre nous suivant,
Sur le sable fragile et parmi l'herbe haute,
Nous allions dans le vent.

Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse,
De me rendre les lieux
Où nous avons erré ensemble. Je te laisse
Tes courses et tes jeux.

Je ne veux point de toi ces rires dont tu charmes
Mon souvenir encor;
Je te laisse tes pas, tes détours et tes larmes,
Ton âge d'aube et d'or,

Ton âme, tour à tour, voluptueuse ou sombre
Et ton cœur incertain,
Et ce geste charmant dont tu joignais dans l'ombre
La couple de tes mains.

Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère
Qui te montait au front,
C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire,
Lorsque, d'un vain talon,

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée,
Le sol sec et ardent,
Comme pour qu'en jaillît quelque source cachée
Que tu savais dedans;

C'est cela que je veux de toi, car je veux boire
A pleine bouche, un jour,
L'eau souterraine encore à ta fontaine, ô gloire,
Quand ce sera mon tour!

Et, si le temps ingrat m'accorde pour salaire
L'opprobre meurtrier,
Je veux m'asseoir du moins à l'ombre que peut faire
La branche du laurier.

TABLE DES MATIÈRES

LES MÉDAILLES D'ARGILE

J'ai feint que les Dieux m'aient parlé 9

MÉDAILLES VOTIVES

Dédicace 15
Le Feu 16
Puella 18
La Pensée 19
Effigie double 20
Été 23
L'Eau 24
La Prisonnière 25
La Danse 26
Le Buveur 27
La Couronne 28
Le Maraudeur 31
La Fileuse 32
Via 33
Chrysilla 34
Timandre 35
La Mère 36
La Ronce 37
L'Oisive 38
La Belle Année 39
L'Ouvrier 40

MÉDAILLES AMOUREUSES

La Trace 45
L'Infidèle 47
Le Sommeil 48
L'Arc 49
L'Ivresse 50
Soir 52
Philénis et Eucrate 53
La Promenade 54
Aube d'Automne 55
Trois Sonnets pour Bilitis 57
L'Amour et le Sommeil 60
Le Pas 61
Renaissance 62
La Barque 63
Lever de Lune 64
L'Aveugle 66
Echo 67
Le Bouquet noir 68
La Muse 69

MÉDAILLES HEROIQUES

Le Centaure 73
L'Alerte 74
La Statue 75
Le Captif 76
Le Réveil 77
La Ville 78
L'Accueil 79
Le Fils 81
Le Vétéran 82
Dionysiaque 83

Les Frères 86
Masque tragique 87
Pégase 88
Le Piège 90

MÉDAILLES MARINES

La Conque 93
Sur la Grève 95
L'Adieu 96
Le Passager 98
Un Vieillard 99
Le Départ 101
Echo marin 103
L'Algue 105
Ode marine 106
L'Empreinte 109
Eglogue 110
Philoctète 113
Apparition 114

LE BÛCHER D'HERCULE

Le Bûcher d'Hercule 117

HÉLÈNE DE SPARTE

Le Bain 125
Le Fuseau 129
L'Ile de Cranaé 131
Le Foyer 133
La Barque 135

LA NUIT DES DIEUX

La Nuit des Dieux 143

L'ARBRE DE LA ROUTE

La Halte 155
Les Feuilles 156
Le Livre 157
L'Amour 158
Les Ennemis 159
L'Illusion 160
La Bête 161
Le Philtre 162
Le Retour 163
Le Regret 164
La Hache 165

A TRAVERS L'AN

Le Dernier Soir 169
La Voix 172
Vœu 173
Elégie 175
Le Jardin mouillé 178
La Promeneuse 180
Odelette 181
Fin de Journée 183
Stances 184
Odelette 186
Contraste 188
Madrigal lyrique 189

Strophes alternées 191
Voyages. 194
Adieux 196
L'Échange. 199
Réveil 200
La Hache et le Filet. 201
Crépuscule d'Automne. 203
L'Entrée au Parc 204
L'Abri. 207
Ode. 208
Blanche Couronne. 211
L'Adieu. 213

LES PASSANTS DU PASSÉ

Le Routier 219
Le Mignon 220
Portrait double. 221
L'Abbesse. 222
La Paienne 223
Le Huguenot 224
Le Gentilhomme. 225
La Dame 226
Tableau de Bataille. 227
Le Marin 228
Le Courtisan 229
Portraits de Mains 230
L'Oncle. 231
Le Chasseur 232
L'Hommage 233
La Liseuse 234
Panneau 235
Chevalier de Malte 236

Manes 237
Le Singe 238
L'Amateur 239
Le Créole 240
Le Galant émigré 241
Le Soldat 242
La Demoiselle 243
Les Deux Sœurs 244
La Pendule de Porcelaine 245

LA CITÉ DES EAUX

Salut a Versailles 251
La Façade 255
L'Escalier 256
Perspective 257
L'Odeur 258
Le Bassin rose 259
Le Bassin vert 260
Le Bassin noir 261
L'Encelade 262
Léda 263
La Nymphe 264
Le Socle 265
Latone 266
Fête d'Eau 267
Les Feuilles 268
Le Repos 269
La Rampe 270
Les Statues 271
Trianon 272
L'Abandon 273

Intérieur. 274
Le Pavillon. 275
Le Bouquet. 276
L'Ile 277
Fond de Jardin 278
Hommage 279
La Neige 280
L'Heure 281
La Louange des Eaux, des Arbres et des Dieux . 283

LE SANG DE MARSYAS

Dédicace 291
Le Sang de Marsyas 293
Marsyas parle 305

QUATRE POÈMES D'ITALIE

Urbs 309
Vérone 310
Les Scaliger 311
Promenade 312

FUNÉRAILLES

Funérailles. 317

ODE ET POÉSIES

Ode. 323
La Lune Jaune 326
Le Bonheur. 328

Le Cyprès. 329
La Colline 330
L'Ombre nue 332
L'Heure. 333
Stances. 335
Epigramme. 337
L'Image. 338
Le Vœu. 340
Elégie 341
Ombre d'Eau 343
Invocation 344
Les Cloches. 346
Le Passé 348
Chanson. 349
Le Fleuve. 351
Lied 352
L'Urne 353
Crépuscule 354

LA COURSE

La Course. 357

LA PLAINTE DU CYCLOPE

La Plainte du Cyclope. 67

PAN

Pan. 375

INSCRIPTIONS LUES AU SOIR TOMBANT

Le Sommeil 385
Inscription 387
Autre Inscription. 388
L'Automne 390
La Fleur du Soir 391
Hélène au Cheval. 392
Masque 394
Le Souvenir. 396
Le Silence 398
Le Jardin. 399
Le Centaure blessé 401
L'oubli suprême. 403

L'HOMME ET LES DIEUX

L'Homme et les Dieux 407

ÉPILOGUE

Epilogue 411

Universitee
BIBLIOTHECA

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 5 avril mil neuf cent treize

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

714 4 448

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

DEC 19 1986
DEC 05 1986
FEB 15 1987
MAR 01 1987
JUN 01 1987
AUG 02 1988
NOV 03 1988
MAR 02 1989
MAR 31 1989
18 MARS 1993
10 MARS 1993
DEC 21 2006

CE

a39003 004602248b

CE PQ 2635
.E34 1913 V001
COO REGNIER, HEN OEUVRES DE H
ACC# 1239973